République de Montmartre

Montmartre en revue



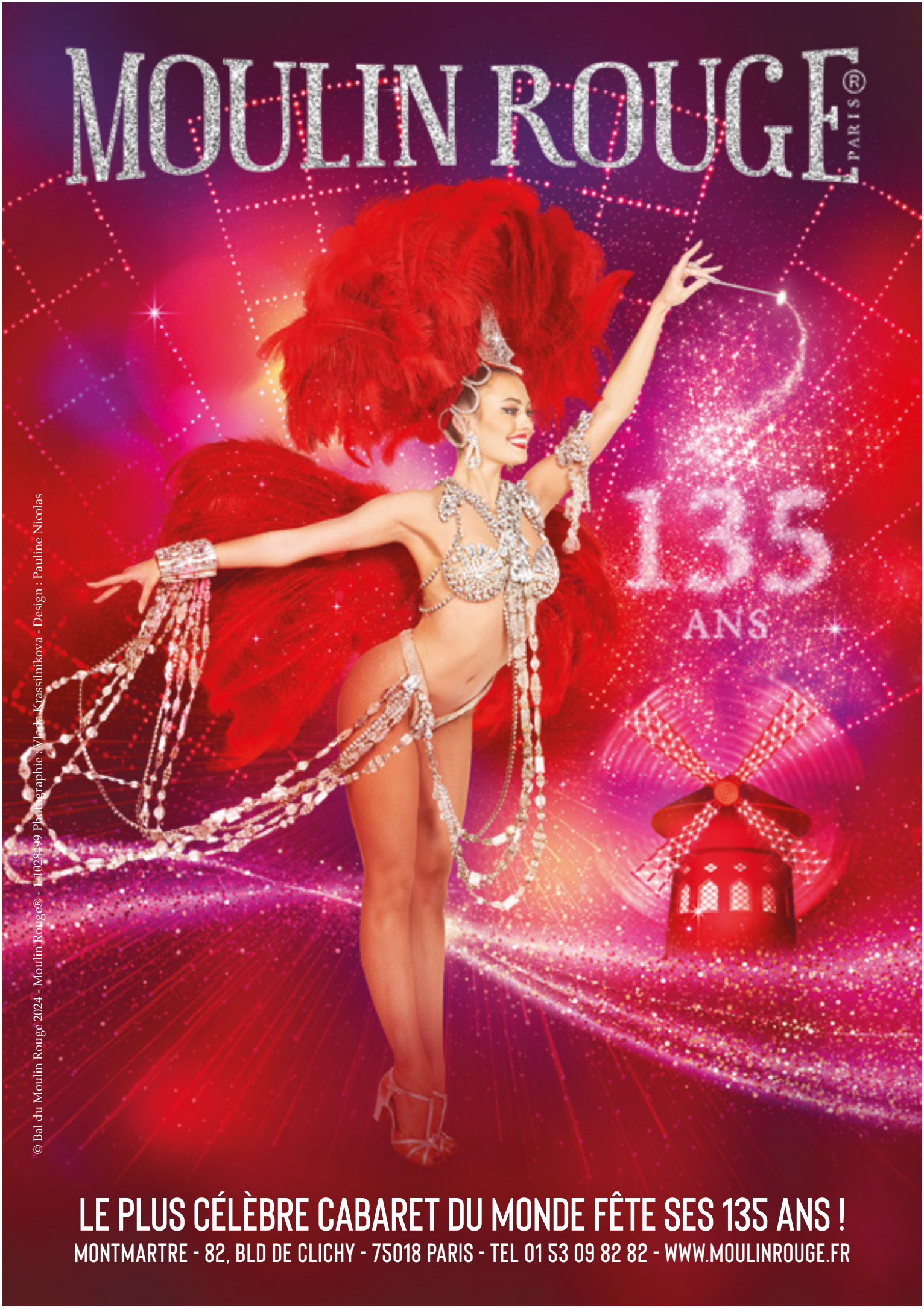
© Michel Bridenne

N°15
Juin 2024

MOULIN ROUGE
BIENTÔT LES NOUVELLES AILES !

LE PRIX AZNAVOUR
DES MOTS D'AMOUR 2024

MICHEL JOUX
DES MONTAGNES DU BUGEY À MONTMARTRE


MOULIN ROUGE
PARIS®
135
ANS
© Bal du Moulin Rouge 2024 - Moulin Rouge® - 1-1028499 Photographie : Vlada Krassilnikova - Design : Pauline Nicolas
LE PLUS CÉLÈBRE CABARET DU MONDE FÊTE SES 135 ANS !
MONTMARTRE - 82, BLD DE CLICHY - 75018 PARIS - TEL 01 53 09 82 82 - WWW.MOULINROUGE.FR

Montmartre village olympique

EDITO

Paris 2024…100 ans après, la fête universelle du sport est de retour. La Seine devrait être le théâtre grandiose de la cérémonie d'ouverture.

Ces Jeux Olympiques ont accéléré des transformations durables dans le Grand Paris avec les nouvelles lignes de transport qui relieront les franciliens entre eux : RER E, extension du tram, métro ligne 14 et bientôt 15, 16, 17, 18… L'Aréna de la Chapelle et le Centre nautique de Saint-Denis sont des équipements qui seront ensuite mis au service de tous et d'abord de la jeunesse.



Pour la première fois dans l'histoire, deux épreuves se dérouleront à Montmartre. Et quelles épreuves ! Le cyclisme sur route. Il fait partie des disciplines historiques des Jeux Olympiques, puisque ce sport était déjà au programme de ceux de la première Olympiade moderne en 1896 à Athènes.

Certes, nos habitudes en seront bouleversées, compliquant notre vie quotidienne jusqu'au mois de septembre. Mais cela n'en vaut-il pas la peine car cet évènement marquera durablement Paris et même les plus jeunes qui ne le reverront probablement pas ?
Souhaitons que cette compétition reste sous le signe de la saine émulation entre tous les athlètes et non de la haine violente de l'adversaire comme on a pu le voir lors de la finale de la Coupe de France de football. Ce ne peut être cela le sport en 2024.

Le 22 juin, à l'occasion de la sortie de ce numéro, la République de Montmartre dévoilera avec la famille et les élus une plaque sur la façade de la Bonne Franquette rappelant que Charles Aznavour a vécu sa bohème au 18 rue Saint Rustique… « *Montmartre en ce temps-là, accrochait ses lilas jusque sous nos fenêtres* ». Jour anniversaire de ses 100 ans, le 22 mai, la Ville de Paris lui a dédié un beau jardin au bas des Champs Elysées. C'est ensuite à Montmartre, dans le cadre bucolique de l'Hôtel Particulier, que le Prix Littéraire « *Aznavour des Mots d'amour* » a été décerné à *Léonor de Récondo* pour son roman *Le Grand feu* (lire page 16).

En ce 6 juin, 80e anniversaire de notre libération, nous avons une pensée reconnaissante pour tous ceux qui, comme Charles Aznavour, se sont engagés au péril de leur vie pour que renaisse la République. Demeurons vigilants face aux menaces d'aujourd'hui.

Que les Jeux Olympiques de Paris 2024 soient ceux de la fraternité universelle et de l'entente entre les peuples qui refusent la fatalité de la guerre !

Je vous souhaite à tous un bel été fait de moments de joie et d'amitié avec tous ceux que vous aimez.

Alain Coquard
Le 6 juin 2024

Le bistrot du Maquis
— *André Le Letty* —



• Cuisine traditionnelle Française
• Ici tous nos plats sont élaborés et cuisinés sur place
• Produits frais et vins de propriétés



Midi (en semaine)
formule à 16 et 20 €
•
Menu carte à 38 €



69 RUE CAULAINCOURT - 75018 PARIS
01 46 06 06 64
www.bistrotdumaquis.com
Fermé le mardi midi/soir et mercredi midi



Un kir offert sur présentation du magazine au déjeuner ou au dîner







LA BONNE FRANQUETTE

Aimer, Manger, Boire et Chanter

Ouvert tous les jours
12h – 14h30 & 19h – 22h
Y compris les dimanches et jours de fête

Contact et réservation
+33 (0)1 42 52 02 42

www.labonnefranquette.com

Angle 2 rue des Saules,
18 rue Saint Rustique
Montmartre – 75018 Paris

SOMMAIRE









7 **MOULIN ROUGE**
BIENTÔT LES NOUVELLES AILES !

8 **LES AVENTURIERS**
DU NORD

12 **LA SOLIDARITÉ C'EST MON ADN**

16 LE PRIX AZNAVOUR DES MOTS D'AMOUR 2024
DÉCERNÉ À **LÉONOR DE RÉCONDO**

26 TOURISME ET VOYAGES
NON, CE N'ÉTAIT PAS TOUJOURS MIEUX AVANT !

30 **GIVERNY**
UN VILLAGE À L'OMBRE DE MONET

44 **RUBEN GRAVE**
CE QUI RASSEMBLE LES HUMAINS, C'EST L'ENVIE DE CREER !

50 MONTMARTRE
AU TEMPS DES GRANDS ÉCRANS

58 **MICHEL JOUX**
DES MONTAGNES DU BUGEY À MONTMARTRE

ET AUSSI ...

Alain Rançon : pour l'amour de l'art et des rencontres, page 18 – Du Lapin Agile au cheval d'obstacle, quel beau parcours !, page 22 – 2024 année faste pour les 170 ans d'Alphonse Allais, page 25 – Guy Béart : souvenirs d'une rencontre, page 32 – Un air de Pays Basque à Montmartre, page 38 – Michèle Célarié, page 48 – Jean-Pierre Petit, page 54 – Les coups de crayon de DuBouillon, page 57 – La Môme de Pigalle, page 60 – La troisième église de la Trinité, page 64 – Jeux Olympiques : voile et chocolat, page 68 – Hommages, page 72

RÉDACTION
2, place Marcel Aymé,
75018 Paris

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION
Alain Coquard

GÉRANT
Brice Moyse

RÉDACTEUR EN CHEF
Jean-Manuel Gabert
gabert.jeanmanuel@neuf.fr

RÉDACTION
Jacques Bachellerie, Jean-Paul Bardet, Vivien Boyibanga, Chantal Brérot, Alexandra Cerdan, Alain Coquard, Marie-France Coquard, Jean-Manuel Gabert, Michel Gendrios, Christine Haydar, Claudine Humann, Pierre Josse, Gérard Letailleur, Françoise Letailleur, Pascal Le Pestipon, Brice Moyse, Pierre Passot, Alain Péan-Châtelain, Prospéro, Alain Valentin.

DESSINS
Michel Bridenne, Bernard Deubelbeiss, Dubouillon, Noder, Redon.

PHOTOS
Frédéric Loup, Pascal Le Pestipon, Jean Rauzier

DÉPÔT LÉGAL
2e trimestre – Juin 2024 – ISSN : 2743-5040

RÉGIE PUBLICITAIRE
06 09 18 60 63

MAQUETTE
Serge Miserez

IMPRESSION
Rotimpres

ÉDITION
Edité par "Les Publications de la Butte"
Gérant : Brice Moyse
Chez Immopolis
2, place Marcel Aymé - 75018 Paris
RCS : 888 940 590 Paris
SIRET : 888940590 00019

N° TVA intracommunautaire :
FR 06 888940590

© Reproduction même partielle interdite

Tirage : 25 000 exemplaires.

Montmartre en Revue est mis à disposition chez près de 150 partenaires, annonceurs, des commerces, également dans 50 Foires à la Brocante et envoyé par courrier à plus de 7000 abonnés, décideurs, élus de Paris...

www.montmartre-en-revue.fr
contact@montmartre-en-revue.fr

EN AVANT-PREMIÈRE

BIENTÔT UN LIVRE HOMMAGE À ROBERT PHILIPPE ET AU VIEUX CHALET



Robert Philippe, le patron historique du Vieux Chalet, le restaurant mythique de la rue Norvins, nous a quittés le 16 février dernier à l'âge de 90 ans.

Avec la complicité de Paule, sa veuve, ses amis Pierre Passot et Loïc Gautelier préparent un ouvrage fort documenté sur l'histoire de ce lieu unique et la vie des personnalités qui l'ont fréquenté et animé depuis la fin du XIXe siècle jusqu'à nos jours.

« À Montmartre, au Vieux Chalet » paraîtra à la rentrée aux éditions Artena.

DÉCORATION ET NOMINATION À LA BONNE FRANQUETTE

PATRICK FRACHEBOUD ET CHRISTOPHE MARGUIN

Le 16 avril, à l'invitation de Luc et Colas Fracheboud, le Tout-Village s'est réuni pour la remise solennelle des insignes de Chevalier dans l'Ordre National du Mérite à leur papa Patrick Fracheboud, dans la grande salle de la Bonne Franquette, la maison familiale. Chacun eut une pensée pour Anne de Wilde Fracheboud, l'épouse et la maman, disparue prématurément en juillet dernier, qui aurait été heureuse de partager cette fête avec les Montmartrois.

Guillaume Gomez, Meilleur Ouvrier de France, ancien chef des cuisines de l'Elysée sous plusieurs Présidents, actuellement Ambassadeur représentant personnel du Président de la République pour la gastronomie Française, présidait cette cérémonie à la fois solennelle, détendue et conviviale, placée sous le signe de la devise de la maison : "Aimer, manger, boire et chanter".

Il était venu accompagné d'un grand ami aux immenses qualités reconnues de tous et d'abord de la République Française, Christophe Marguin, l'éminent grand chef, élu à la métropole de Lyon et président des Toques Blanches Lyonnaises.

« En attendant que les lyonnaises et les lyonnais te confient en 2026 la fonction à laquelle tu aspires légitimement, celle de Maire de Lyon capitale mondiale de la gastronomie, j'ai l'honneur et le plaisir de te nommer notre Ambassadeur de la Gastronomie Lyonnaise ! » a proclamé le président de la République de Montmartre, Alain Coquard, déclenchant une ovation.



De gauche à droite : Luc Fracheboud ; Alain Coquard ; Patrick Fracheboud ; Guillaume Gomez ; Christophe Marguin ; Colas Fracheboud

Ce fut ensuite au tour de Patrick Fracheboud de se voir solennellement remettre par l'autre République les insignes de Chevalier dans l'Ordre National du Mérite : il les a reçus avec la modestie et le détachement souriant, un brin moqueur, qu'on lui connait – mais peut-être un peu ému en secret, sans s'attarder sur son parcours étonnant, qui l'a conduit de collaborateur de Jacques Delors à maître des horloges amicales de la Butte, bien installé dans cette auberge familiale devenue siège de la République de Montmartre, où il fait sonner l'heure de la convivialité et du partage.

Du reste, à peine la médaille accrochée à son veston, le Chevalier s'est empressé d'inviter ses convives à rejoindre les (généreux) buffets, ordre qui fut instantanément suivi.

NOS AMIS NATHALIE ET CHRISTIAN DURAND, LES ÉMINENTS ARTISANS CHARCUTIERS

qui ont fait les beaux jours gourmands de la rue des Abbesses, puis de la rue d'Avron, viennent de prendre leur retraite. Nous saluons la fidélité amicale qu'ils ont toujours témoignée à la vie associative montmartroise et à notre magazine, nous les remercions pour leur soutien sans faille à nos événements, leur goût de la convivialité et leur profonde générosité. Nathalie et Christian incarnent sans conteste le meilleur d'un esprit montmartrois authentique : dans notre prochain numéro, nous leur consacrerons un portrait et feuilletterons avec eux l'album souvenir de leurs belles années parisiennes.

MOULIN ROUGE
BIENTÔT LES NOUVELLES AILES !

Nous sommes la première génération qui l'aura vu sans ailes, au-dessus de la place Blanche, comme un oiseau rouge mutilé, et chacun en a eu le cœur serré. Dans la nuit du 24 au 25 avril, entre 2 et 3h du matin, pour la première fois de sa longue histoire, le Moulin Rouge a perdu ses ailes, qui se sont décrochées et fracassées sur le trottoir, ne faisant par miracle aucune victime à cette heure tardive. 135 ans d'un patrimoine parisien et français incomparable, une image devenue archétypale de la ville lumière, voilà le Moulin Rouge, qui a nourri l'imaginaire de générations successives depuis 1889, et l'on peut comprendre le choc profond, physique et symbolique, causé par cet événement. La belle nouvelle, c'est que les nouvelles ailes seront posées au début de mois de juillet, avant le passage de la flamme olympique sur le boulevard de Clichy, qui aura lieu le 15 de ce mois.

Lorsqu'on évoque ce triste incident, heureusement sans conséquence tragique, avec Jean-Victor Clerico, directeur du Moulin Rouge, on ressent instantanément sa profonde émotion : *« Nous étions tous accablés, désorientés. Voir les ailes écrasées au sol était très spectaculaire, choquant. Je revois encore les visages gris, défaits, les habitants, le personnel, lorsque nous sommes arrivés très tôt sur place. Ensuite, je suis époustouflé par les témoignages que nous avons reçus, du monde entier. On se rend compte à ce moment de l'amour porté à ce lieu, qui est bien sûr un établissement commercial mais qui est à la fois plus que cela. Une sympathie, une bienveillance, une ferveur qu'on ne s'imaginait pas.*

Nous n'avions jamais imaginé cela. Ces ailes - qui ont été changées en 2004 - font partie intégrante d'un tout structurel, massif, qui semble une force inamovible. C'était surtout inimaginable parce que cette enseigne-emblème faisait l'objet de la plus grande attention de notre part. Le Moulin Rouge est soumis à un entretien régulier, une vérification périodique complète du système a lieu tous les deux mois, à quoi s'ajoute une visite annuelle renforcée. Ce contrôle exercé sous l'œil minutieux d'un prestataire technique nous faisait dormir sur nos deux oreilles. »

Jean Victor, avez-vous à ce jour les premiers éléments permettant d'expliquer l'accident?
« Non, nous sommes toujours en attente du retour des experts techniques, actuellement en pleine étude, pour permettre d'établir les responsabilités. Il faut attendre encore un peu. »



Au moment où paraîtra ce magazine, le Moulin Rouge sera en plein travaux, protégé derrière la belle bâche graphique réalisée pour camoufler le chantier, représentant les Doris girls sur un échafaudage.

Mais la grande nouvelle, c'est que notre moulin va retrouver ses ailes avant l'été ?
« Oui, les nouvelles ailes seront posées dans la première semaine de juillet, avant le 8, puisque, comme vous le savez, le passage de la flamme olympique sur la Place Blanche aura lieu le 15 juillet, en présence de la troupe du cabaret. Ce sont donc ces nouvelles ailes qui couronneront l'événement. »

Sur un plan technique, comment fabrique-t-on des ailes de moulin, aujourd'hui, en France?
« D'abord, on doit comprendre qu'il s'agit de vraies ailes, profilées, pour la prise au vent, de grande envergure, et qui sont dotées de propriétés techniques de haut niveau. Les ailes sont fabriquées par une entreprise située en région parisienne, dans le 94. Dans un premier temps après leur installation, elles ne seront pas encore mobiles : les calculs de résistance aux fluides, la motorisation, la transmission du mouvement et toute la partie mécanique, tout cela nécessite plus de temps pour la mise en place. Il faudra attendre la rentrée pour les voir tourner.

Bien sûr l'essentiel de la réflexion actuelle porte sur l'extrême sécurisation de la nouvelle installation, sur toutes les étapes, avec des ajouts de renforcements notamment par un système de filins, conçu sur le principe utilisé à l'échelle d'une salle de spectacle pour les projecteurs de salle, afin de bloquer une éventuelle chute. Cette réflexion porte aussi sur l'installation d'un moteur plus éco-responsable, pour faire entrer le Moulin Rouge dans le 21e siècle. »

Une fois de plus, le Moulin Rouge aura prouvé qu'il résiste à tout, au passage du temps, de l'histoire, aux accidents, comme doté d'une invisible protection. La survie des mythes. Car au-delà de son spectacle inégalable, ses ailes s'accrochent au cœur de l'histoire artistique : plusieurs chefs-d'œuvre picturaux et cinématographiques portent son nom ! Il n'existe rien d'équivalent dans son domaine et c'est cette dimension qui le porte dans l'imaginaire collectif au niveau d'un monument parisien.

Nul doute que les nouvelles ailes continueront de moudre sans fin le grand rêve de Paris.

Propos recueillis par
Jean-Manuel Gabert

NOTRE COUVERTURE : DESSIN DE MICHEL BRIDENNE

Compte tenu de la force de résurrection du lieu, sa dimension mythique, nous avons choisi d'illustrer notre couverture par ce dessin de Bridenne qui exprime à merveille la part d'imaginaire de cette enseigne. Michel a publié de nombreux dessins dans *Lui*, *Pilote*, *Mormoil*, et nombre de magazines (*Que Choisir ?*, *60 Millions de Consommateurs*, *Science et Vie*, *L'Équipe Mag*, *Sciences et Avenir*, etc.). Nombreuses expositions, albums dont *La Saison des Amours* (Glénat), il est membre des Humoristes associés HA (six ouvrages en commun).

LES AVENTURIERS DU NORD

PAR
PAR VIVIEN
BOYIBANGA



Les vice champions de Paris 2022

Bienvenue dans un voyage où nous partons à la découverte de femmes et d'hommes intrépides. Un périple avec des héros des temps modernes qui sont des exemples de réussite, venant de Paris 18e. Les aventuriers du nord, ce sont des parcours exceptionnels avec de nombreux chemins périlleux, des grandes réalisations et des leçons de vie. Lors d'une escale chez *Montmartre en revue*, ils acceptent de partager avec nous les clés de leurs accomplissements.

Escrime Paris Nord est un collectif de sportifs hors normes dans le maniement d'armes de combat. Une aventure humaine qui a débuté en 2019 avec des passionnés qui ont souhaité rendre l'escrime accessible aux habitants du Nord de la capitale tout en leur enseignant la technique et les valeurs de ce prestigieux sport de combat.

Un groupe d'amis sportifs a investi dans le 18e pour monter un projet haut-niveau qui associe le plaisir de la pratique sportive et l'état d'esprit de compétiteur. Laurent Bel, le maître d'armes d'Escrime Paris Nord est un athlète olympique (Séoul 1988) et un sportif accompli avec des titres nationaux, européens et mondiaux.

En cinq ans, Escrime Paris Nord, présidé par René Brunner, est devenu un des 16 meilleurs clubs Français avec des moyens et équipements modestes. La clé du succès est la passion. Tout est transmis avec passion par le maître d'armes Laurent Bel : La technique, l'attention aux détails, le mental pour ne jamais rien lâcher et la capacité à gérer un calendrier intense de compétitions dans plusieurs continents.

Escrime Paris Nord regroupe une équipe de passionnés prêts à réussir des missions impossibles. Un village d'Astérix, spécialiste du fleuret, qui effectue un travail conséquent pour développer l'escrime féminin. Le club a ainsi réalisé des campagnes ciblées


Deux jeunes champions


Escrime Paris Nord


Philippe Wakim

afin de convaincre les jeunes filles et leurs parents. Dans les cours adultes loisir, les femmes sont maintenant majoritaires. En compétition, les tireuses de moins de 15 ans s'imposent régulièrement en tournoi et les plus âgées ont remporté des titres Parisiens, régionaux et nationaux, à l'image d'Audra Shallal, la vice-présidente. Le club a été lauréat des trophées Alice Milliat pour son engagement.

Escrime Paris Nord est une famille avec des tireurs originaires de tous les continents. Une diversité qui contribue à enrichir le palmarès des compétitions individuelles et collectives car le club est régulièrement présent dans les coupes du monde et les championnats continentaux. Le club a remporté une coupe du monde satellite des clubs en séniors hommes et un titre de champion du monde vétérans.

Le conte de fée pourrait devenir encore plus beau si les 260 adhérents du club avaient plus de place pour pratiquer. La salle d'Escrime Paris Nord possède seulement 5 pistes d'entraînement pendant que certains concurrents nationaux en ont 20. Le village a besoin de grandir pour accueillir l'escrime en fauteuil pour les personnes à mobilité réduite et être encore plus compétitif dans toutes les catégories. En attendant d'avoir plus de place et de moyens, le club a des partenariats avec des académies internationales, et fait des expositions culturelles pour valoriser l'escrime. Laurent Bel est également le sélectionneur de la Colombie.

Escrime Paris Nord va devenir le troisième club de l'histoire du 18e à avoir un athlète aux Jeux. Philippe Wakim, fleurettiste Libanais de 24 ans, a été sélectionné par le comité international olympique lors d'une commission pour représenter le Liban et l'Asie à Paris 2024. Une opportunité en or pour Philippe Wakim, champion d'Asie espoirs.

Rémi Brunner sur les chances de Philippe Wakim à Paris 2024 : « *Un combattant qui ne lâche jamais le morceau même quand il est mené au score. Il a un style difficile à battre, un tireur qui n'a rien à perdre et qui aborde les jeux sans pression. L'escrime se joue sur le mental et ça peut faire la différence.* »

Escrime Paris Nord est déjà une référence internationale dans son art et un village capable de révéler le potentiel de champion de chacun d'entre nous.

EN SAVOIR PLUS

escrime-parisnord.com

MANEL SENNI, AMBASSADRICE DE PARIS 2024

Manel Senni est une aventurière hors-norme de 27 ans dans le basket en fauteuil. Née avec une malformation de naissance de la colonne vertébrale (spina bifida), elle a dû apprendre à être autonome, dépasser les préjugés et s'adapter aux difficultés d'accessibilité dans son enfance à Oran.

Sa maman l'a bercée d'amour et d'encouragements dans ses premières années en Algérie pour lui permettre de devenir une battante tout en ayant un cursus scolaire normal. Elle lui a transmis cette envie de faire des choses positives pour laisser une empreinte dans la société.

Manel a toujours apprécié les sports collectifs et notamment le basket fauteuil pour son côté spectaculaire, le dépassement en équipe et les règles similaires au basket. Pendant sa vie étudiante, elle est devenue la première joueuse de l'histoire de Paris basket fauteuil, jeune club du 18e lancé à la rentrée 2021. Ses premiers entraînements avec Sofyane Mehiaoui, meneur de l'équipe de France basket fauteuil, l'ont convaincue de croire en ses rêves sportifs.



Manel – médaille de bronze 2023

Après un an d'entraînement, elle a disputé sa première saison en championnat de France avec Gennevilliers. Elle a décroché la médaille de bronze en 2023 et est devenue depuis une des meilleures basketteuses Françaises. Ses prochains rêves sportifs sont d'évoluer à plus haut-niveau ainsi que disputer des compétitions internationales et les jeux Paralympiques de Los Angeles 2028 avec la France.

Elle est ambassadrice de Paris 2024 et a eu l'occasion d'effectuer un match avec le président de la République lors d'une journée dédiée aux sports Paralympiques. Elle a été désignée capitaine du relais collectif du mouvement sportif Parisien pour porter la flamme Olympique lors de son passage à Paris cet été.



Manel Senni

Sa volonté d'améliorer l'accessibilité et le regard envers les personnes à mobilité réduite l'inspirent tous les jours dans ses actions, pour donner de l'espoir à ceux qui sont confrontés au handicap.

EN SAVOIR PLUS

@manelsenni21

Pour découvrir d'autres aventuriers du nord :
lestalentsdu18.fr

LA BOHEME

– MONTMARTRE –

Venez découvrir la nouvelle Bohème Montmartre



Une cuisine authentique et traditionnelle dans un cadre chaleureux, au cœur de la Butte Montmartre.

@labohememontmartre
2, place du Tertre - 75018 Paris
01 46 06 51 69
nadia@labohememontmartre.fr



Pour tous vos événements (mariage, anniversaire, soirée de gala, team building, etc...)
Vivez l'expérience Montmartre dans un lieu d'exception :
Le Cabaret de la Bohème

@lecabaretdelaboheme
3, rue du Mont Cenis - 75018 Paris
william@labohememontmartre.fr



UN PLAN DE CIRCULATION POUR APAISER MONTMARTRE… VRAIMENT ?

Bien sûr, nous sommes tous aujourd'hui des Piétons de Paris, des Paysans des Champs-Élysées, des herboristes de Saint-Germain des Prés ou des vignerons montmartrois… J'en conviens aisément, toute ironie souriante mise à part, l'habitant contemporain de la capitale, dont je fais partie, est ravi d'emprunter ces nouvelles rues plus calmes longeant les écoles, bordées de plates-bandes, où repousse un air province bien agréable.

Nous avons été le premier magazine à interviewer longuement le maire du 18e arrondissement, Éric Lejoindre, à l'annonce par les édiles du grand projet de transformation de la Butte intitulé : « Embellir Montmartre ». C'était dans le numéro 10 de *Montmartre en revue* (mars 2023). Et nous nous sommes réjouis de certaines grandes lignes de ce projet telles que la plantation d'une centaine d'arbres, les embellissements de carrefour, en émettant pourtant immédiatement des réserves sur le nouveau plan de circulation annoncé. Car il ne faut pas se tromper dans les termes, le sujet n'est pas ici celui de « la piétonisation de la Butte » – comme on l'entend souvent dans les conversations : le maire lui-même expliquait d'emblée, dans l'interview, qu'une « piétonisation totale était impossible », compte tenu du nombre d'habitants sur l'ensemble d'un site complexe, difficile d'accès, et comportant des parkings privés. « Le but, précisait Eric Lejoindre, c'est la quasi suppression du trafic de transit ». À quoi le maire ajoutait qu'il n'y avait en cela « rien de punitif », et qu'il s'agissait « de redonner la place aux piétons, redonner le quartier à ses habitants ». Bien. Cependant, observant le plan de près, nous avions dès ce moment émis des réserves. Car il nous semblait que c'était en fait le trafic de destination qui pouvait vite se trouver empêché, dans le labyrinthe circulatoire proposé. Et nous avions obtenu gain de cause sur quelques points, comme le secteur Coustou Lepic par exemple.

Depuis, de nouvelles réunions ont eu lieu, et la même inquiétude s'exprime de la part des riverains et des commerçants sur d'autres propositions du plan. A commencer par le blocage envisagé de la rue des Abbesses au niveau de la Germain Pilon, qui fermerait l'accès à la place des Abbesses. Et nous sommes encore plus étonnés de voir resurgir du placard ce projet d'inversement du sens circulatoire de la rue Tourlaque, déjà tenté il y a dix ans, et heureusement très vite retiré ! Car transformer cette rue très pentue en voie d'accès à la Butte, oblige les livraisons à remonter toute la rue Lepic, puis à tourner par Girardon pour redescendre l'avenue Junot… Vous avez dit « apaisement » ?

Ce que nous regrettons plus globalement, c'est que ce plan-là semble bien destiné, par défaut d'une piétonisation réalisable, à contraindre le véhicule engagé à ressortir rapidement du site. Peut-être pour le transit, mais les riverains ? Rappelons que les habitants ayant besoin de leur voiture pour différentes et légitimes raisons, fussent-ils 30 ou même seulement 20 %, ont quand même le droit d'exister, de sortir ou de rentrer de chez eux, d'accéder à un parking, et que les services et livraisons, les artisans, doivent aussi pouvoir circuler, à moins de prendre le risque d'anéantir dans un rêve d'idéal le tissu social et économique.

Que les voitures passent au second plan, d'accord, qu'elles soient l'incarnation du mal à bannir, non.

Je ne veux pas entrer dans les détails de ce projet à la complexité redoutable. Je ne pense pas qu'il soit utile de suggérer pour l'instant des solutions de rechange, d'autres dispositions circulatoires, qui seraient de toute façon toujours opposables. Nous en appelons juste au bon sens et au respect des habitants. Car le défaut majeur en l'état de ce plan de circulation est selon nous qu'il traite sans distinction les visiteurs de transit et les riverains. Et qu'en posant pour principe de dissuader le visiteur, il pourrait bien surtout « rendre fou » le riverain, dans son quotidien. Ce serait une grave injustice, et plus encore un contresens : les riverains et leurs invités, les services, les commerçants, les artisans, doivent au contraire bénéficier d'une facilité d'accès, d'une priorité !

A vrai dire, depuis quelques années, Montmartre ne souffre plus de problèmes de sur-circulation, on peut même dire qu'en semaine le rythme est bien régulé, calme : on s'aventure peu sur la Butte, dont on connait les difficultés. Le sujet d'une dissuasion du transit automobile concerne plus le weekend, les vacances et jours fériés. On touche là à la problématique du tourisme.

C'est pourquoi nous revenons à une proposition que nous avions déjà faite dans notre précédent numéro, et qui nous semble la plus à même de répondre au défi d'avoir à dissuader la circulation de transit sans nuire à la vie quotidienne des habitants ni à la vie économique du quartier. Nous proposons et soutenons l'idée simple et facilement réalisable d'un système de bornes rétractables installées aux entrées du site, comme il en existe dans nombre de quartiers semblables en province, ou l'installation de panneaux d'interdiction « sauf riverains et livraisons ». Cette solution favorise incontestablement l'apaisement d'un site, sans nuire à la circulation de ses habitants ni aux services ni à l'économie locale.

Il serait sans doute judicieux aussi, compte tenu de l'importance de la question touristique, de favoriser la circulation des petits trains électriques, le flux des visiteurs se partageant pour l'instant entre un funiculaire souvent saturé et le petit bus de la ligne 40, lui-même très utilisé par les riverains.

Nous demandons un devis de coût comparatif entre l'investissement prévu pour la transformation de la voirie montmartroise, avec ses gros chantiers (hors végétalisations, bien sûr) et la mise en place d'un système de filtrage des visiteurs par bornes ou panneaux.

En comparant les chiffres, le bon sens pourrait vite retrouver ses droits.

Brice Moyse

ÉRIC SUREAU :

LA SOLIDARITÉ C'EST MON ADN

PAR PASCAL LE PESTIPON

Nous rencontrons aujourd'hui Éric Sureau, président de l'association du Comité des Fêtes et d'Actions Sociales de Montmartre et du 18e qui entame son troisième mandat. Depuis 7 générations sa famille vit à Montmartre, c'est un grand connaisseur de l'action sociale, sa vie est un engagement solidaire… Son humour et sa gentillesse font de lui un personnage vraiment attachant.



> **Le secret est simple le travail le travail et encore un peu de travail…**

PLP : Vous entamez un 3e mandat au sein de l'association ; quels sont les faits marquants pour vous de ces 6 années passées à la tête du Comité des fêtes et d'Actions sociales de Montmartre et du 18e ?
Eric Sureau : Les adhérents et le conseil d'administration du Comité des Fêtes m'ont fait l'honneur de me donner leur confiance pour un 3e mandat. Les 6 années passées ont été riches en événements. Mon premier objectif était un apaisement au sein du Comité, car nous avions vécu des moments très compliqués avec des personnes qui avaient attaqué la moralité de certains de nos membres, l'harmonie et la sérénité a dû dès la première année reprendre ses droits. Mon 2e objectif était de pouvoir travailler avec toutes les associations qui agissent sur Montmartre pour le bien de l'action sociale et je suis heureux de voir que les relations entre La République de Montmartre, le Vieux Montmartre, l'association des P'tits Poulbots, La Commanderie du Clos Montmartre, La Commune libre de Montmartre et toutes les associations qui agissent sur Montmartre sont excellentes, l'entraide et la confiance sont de retour. Ces 6 années ont aussi été marquées par la grave crise sanitaire du covid-19 ou le Comité a dû faire face à une baisse importante des revenus, mais a su se battre pour avoir les aides qui nous ont permis de continuer parfois contre certains avis à cause de la pandémie, des actions sociales et inventer un second repas des anciens comme en juin 2021 pour des personnes âgées isolées qui ne partaient pas en vacances. Durant ces 6 années, des partenariats ont été créés comme avec le Musée de Montmartre pour l'organisation de visites des vignes avec dégustations jumelées avec la visite du Musée de Montmartre, un partenariat qui aujourd'hui est un vrai succès commercial et humain.

PLP : Est-ce simple d'être président au sein d'une association ?
ES : Être président au sein d'une association est à la fois très simple quand on a une équipe aussi solide et compétente que celle qui œuvre avec moi au sein du Comité des Fêtes, il y a bien sûr des moments plus compliqués comme se séparer de salariés qui travaillent au Comité des Fêtes, gérer les crises sanitaires, moi qui n'ai ni diplôme et ni géré d'entreprise, je peux comprendre que certaines personnes aient pu penser, dans un premier temps, qu'une autre personne avait plus sa place pour prendre la tête du Comité des Fêtes. J'espère leur avoir donné tort.

PLP : Pouvez-vous nous détailler les actions sociales réalisées par l'association depuis ces 6 années ?
ES : Les actions sociales depuis 6 ans ont évolué d'une façon importante, du repas des anciens, à la galette de la mairie du 18e, aux actions sociales pour la fête des vendanges de nombreuses actions se sont agrégées tout au long de l'année.

Le Comité a choisi d'aider aussi des petits projets qui n'étaient pas forcément adaptés dans le cadre des subventions de la mairie, nous avons pu dans ce cadre par exemple offrir un karaoké pour le club senior des solidarités/CASVP 18 nos anciens du 18e. Il y a aussi l'aide aux maraudes avec la Protection Civile et l'aide à l'épicerie solidaire du Secours Populaire, l'aide au départ en vacances avec l'association Les Amicales dax et Nerval, l'aide à la création d'un jardin thérapeutique avec l'association Delta 7 pour les personnes en souffrance cognitive, l'aide à l'association Vive-Les-Seniors pour acheter du matériel qui leur sert à faire des vidéos qui sont ensuite diffusées via le réseau YouTube qui comprend des informations pour avoir une santé durable par exemple et qui sont également expliquées dans un bar du 18e à côté de la mairie et bien sûr les aides aux petits poulbots, aux papillons blancs et à l'association Atouts Cours. Toutes ces actions sociales sont faites grâce à la vente du vin de Montmartre, aux visites des vignes de Montmartre et au kiosque que nous avons sur le parvis du Sacré-Cœur. L'objectif est de faire 100 000 euros d'actions sociales sur une année, en 2023, nous sommes arrivés à 93 000 euros.

PLP : Quels sont les acteurs avec qui vous travaillez en collaboration pour pouvoir faire vos actions sociales ?

ES : Le Comité des Fêtes travaille avec de nombreux acteurs dans les différents segments de son économie, le Musée de Montmartre est un acteur important avec qui le Comité des Fêtes collabore aussi bien pour la vente des bouteilles que la visite des vignes, le professionnalisme et le sérieux du personnel du Musée assure la réussite de notre collaboration. Nous travaillons aussi avec des acteurs du secteur du tourisme comme Parisiennement Vôtre, Secret journée ou le croisiériste américain Scenic et beaucoup d'autres partenaires. Cette multitude de partenaires nous permet de pouvoir travailler sans dépendances de l'un ou de l'autre. Le Comité des Fêtes a décidé de ne travailler qu'avec des guides professionnels spécialisés sur l'histoire de Montmartre et des vignes ce qui nous permet d'éviter d'entendre les erreurs de beaucoup de guides qui se produisent sur Montmartre et, je tiens à remercier Jean-Manuel, Laurence, Elsa, Eugénie, Alison, Jessica, Claire, Marie.

PLP : Parlez-nous des bénévoles qui vous aident au quotidien.

ES : Le Comité des Fêtes a la chance d'avoir un large éventail de personnes compétentes sur des sujets complètement différents et je suis heureux de pouvoir les citer et les remercier à travers cet entretien et il ne se limite pas au conseil d'administration, car on peut être bénévole sans être élu. Nous avons donc à la cave du 18e pour la vinification du Clos Montmartre avec Sylviane Leplatre notre œnologue du Clos Montmartre Alain Pean-Chatelain, Didier Bical, Christian Thomas, Ariel Lelouche, Alain Ardin, Vincent Bolenor. Au secrétariat général Pascal Le Pestipon. A la fête des vendanges Corinne Ben Amor, Marika Hubert, Yolande Delobbe, Marie-France Palmier, Monique Cappoen, Claude Lequitte, Pascale Lampereur, Florence Casanova, Joëlle Leclercq, les relations extérieures Alain et Marie-France Coquard, Alain Turban, Aymeric Peniguet de Stoutz, Stéphane Motel et Thierry Meunier. Je n'oublierai pas les 4 salariés en CDI qui font partis totalement de l'équipe et de la réussite du Comité, Tony Lucas, Pushpakumar Uthayakumar, Joël Vareta pour le kiosque et Catherine Roudon pour l'organisation des visites des vignes et l'administratif. Sans cette équipe ou chacun à sa place c'est un maillon important du Comité rien ne serait possible et grâce à eux, tout est réalisable et possible.

PLP : L'association se développe à vitesse grand V, vous êtes un acteur majeur à Montmartre et dans le 18e vous avez su hisser le Comité très haut pour aider les personnes dans le besoin, quel est votre secret ?

ES : Le secret est simple le travail le travail et encore un peu de travail... Avec bien sûr des décisions stratégiques. Pour revenir à la dernière année de l'ancienne mandature 2017, le chiffre d'affaire était de 194 092 euros, des décisions peu heureuses sur le prix de la bouteille de vin à 50 euros avait stoppé net les ventes et les stocks étaient de plusieurs milliers de bouteilles non vendues, heureusement Patrick Fracheboud de la Bonne Franquette et Grégory Millot maintenant au restaurant la Gauloise nous avaient achetés 2000 bouteilles à un prix inférieur, je les remercie encore aujourd'hui de nous avoir aidé dans ce moment difficile. Aujourd'hui grâce à un travail extraordinaire sur la viticulture et sur la vinification de Sylviane Leplâtre, à un prix acceptable à tous les publics, le vin de Montmartre est un vin qui est acheté non plus seulement pour la collection mais aussi pour faire déguster avec honneur un vin de qualité produit par le Comité des Fêtes. Pour 2023, le chiffre d'affaires est passé à presque 400 000 euros. En diversifiant les revenus avec 3 piliers, le kiosque sur le parvis du Sacré Cœur, les visites des vignes et le Clos Montmartre. Dorénavant nous sommes obligés de restreindre les ventes pour avoir du vin toute l'année. Les actions sociales ont été multipliées (en 2017 nous étions à 37 500 euros pour 2023 nous serons à 93 500 euros avec un objectif pour 2024 de 100 00 euros).

PLP : Pouvez-vous nous donner votre vision pour ces 3 prochaines années pour l'association, des nouveautés à développer ?

ES : Pour ces 3 prochaines années, mon objectif est assez simple continuer à développer les actions sociales et à toujours diversifier ces actions pour toucher plus de monde dans l'aide à la vie de tous les jours avec les maraudes, mais aussi développer les activités ludiques et, je tiens à remercier spécialement messieurs Jean-Jacques et Jean-Victor Clerico et le personnel du Moulin Rouge pour la reprise de l'après-midi pour nos anciens, cet événement était attendu de tous et a rempli le cœur et les yeux de bonheur, ce qui pour moi n'a pas de prix. Mon 2e objectif est de continuer à pouvoir dégager un chiffre d'affaires nécessaire pour que le Comité des Fêtes reste cette association indépendante, et mon dernier objectif est de continuer avec un conseil renouvelé à pouvoir faire dans la joie, le respect, la bonne humeur, nos œuvres sociales et le faire évoluer et perdurer.





Vive le Comité des Fêtes et d'Actions Sociales de Montmartre et du 18e !

PLP









WEPLER

Une adresse unique place de Clichy

Toute la journée, cette institution parisienne, au pied de la butte de Montmartre, vous accueille pour savourer des plats gourmands, des desserts de notre pâtissier ou un délicieux chocolat chaud maison.

Ouvert tous les jours
7h30-00h
Y compris les dimanches
et jours de fêtes

Contact et réservation
+33 (0) 1 45 22 53 24
www.wepler.com
14 Place de Clichy - 75018 Paris

Le B'art

CUISINE FRANÇAISE

Chaleureux & convivial

Ouverture tous les jours
11h00–22h30
Dimanche
10h30–22h30
3 Rue Tardieu, 75018 Paris
Tél : 09 72 86 25 12

— Face au sacré cœur —

Excellent rapport qualité prix



MADAME ARTHUR

CABARET - CLUB

SPECTACLES - CABARET TRAVESTI À PIGALLE - FRENCH TEST - CLUB EN FRANÇAIS - 3 SALLES ET 5 BARS - UN ACCUEIL PAILLETÉ

du jeudi au dimanche
dès 20h00

madamearthur.fr

LE PRIX AZNAVOUR DES MOTS D'AMOUR 2024

DÉCERNÉ À LÉONOR DE RÉCONDO

PAR JEAN-MANUEL GABERT

Le mercredi 22 mai, jour du Centenaire de Charles Aznavour, ils étaient venus, ils étaient tous là, pour fêter la remise du prix Aznavour des Mots d'Amour 2024, se pressant autour de la lauréate, souriante et émue, avec des fleurs plein les bras… Pour cette seconde édition, c'est Léonor de Récondo, aussi musicienne qu'écrivaine, qui a reçu le prix Aznavour pour son nouveau roman «Le Grand Feu», publié aux éditions Grasset.

Dans les superbes jardins et salons de l'Hôtel Particulier Montmartre où les recevait princièrement Oscar Comtet, il y avait là Mischa Aznavour, Président et fondateur du prix Aznavour des *Mots* d'Amour, bien entouré par la lauréate du prix 2023 Perrine Tripier, Charlotte Gallimard, Directrice Générale du groupe Madrigall, Élisabeth Moreno, ancienne Ministre, Présidente de LEIA, l'animatrice et productrice Daniela Lumbroso, Pascal Nègre, imprésario, Jacques Braunstein, rédacteur en chef délégué de Livres Hebdo, Gérard Davoust, Président d'honneur de la Sacem, Jacques Terzian, Fondateur du prix du Roman News Publicisdrugstore-Les Echos Week-End et membre fondateur du prix Aznavour des *Mots* d'Amour, tous membres du jury… La soirée avait des airs de partie de campagne, une rusticité montmartroise, comme un air de lilas, de bohème et de jeunesse, et malgré les célébrités présentes, l'ambiance avait quelque chose de moins convenu, de moins «blasé » que dans « la plaine » parisienne…

Nombre de personnalités artistiques se trouvaient réunies pour un moment musical et convivial, visiblement séduits par l'ambiance champêtre de ce lieu enchanteur – on put voir ainsi le légendaire producteur Norbert Saada, évoquer avec le conteur Gérard Letailleur ses souvenirs du Montmartre de Patachou et d'Attilio… Celui de maître Charles !

LE PRIX AZNAVOUR DES *MOTS* D'AMOUR

C'est l'association Aznavour pour l'Amour, fondée par Mischa Aznavour, qui a lancé ce nouveau prix littéraire en 2023, avec pour intention de mettre en lumière des livres et des auteurs qui évoquent l'amour sous toutes ses formes. Chaque année, le prix récompense une œuvre (romans, récits ou recueils de poèmes) d'expression française, avec une dotation de 5 000 € pour le ou la lauréat(e).



Photo : Michael Huard

«*À travers ce prix, c'est l'âme d'Aznavour que je souhaite transmettre*, explique Mischa Aznavour, *il était un grand lecteur, admiratif des auteurs et amoureux des mots*». Et un ardent défenseur se la langue française.

Ce nouveau rendez-vous littéraire s'appuie ainsi sur le corpus du chanteur populaire, dont les mots ont bouleversé des générations et continuent de nous émouvoir. D'évidence, ses chansons sont des micro-romans, comme de petits miroirs disposés le long de la vie des gens, leur renvoyant des reflets variés, tendres et cruels de vérités humaines, où la mélancolie et l'amour de la vie et des mots se font des scènes et se réconcilient.



Photo : Frédéric Loup

«LE GRAND FEU» DE LÉONOR DE RÉCONDO

C'est Léonor de Récondo qui a été désignée par le jury

lauréate du Prix Aznavour 2024, avec son nouveau roman *Le Grand feu*.
«*Le grand feu, c'est celui qui m'anime, et me consume, lorsque je joue du violon et lorsque j'écris* » confie l'auteur, en effet violoniste aussi virtuose qu'excellente romancière, déjà saluée par plusieurs prix.
Ainsi que l'a souligné Elisabeth Moreno : « L'amour et la musique sont indissociables de l'univers d'Aznavour, et ce magnifique roman remplit tous les critères du prix Aznavour».
«Une sensualité formidable, une musicalité mémorable», ajoutait en une belle formule Jacques Terzian, membre fondateur du prix, à propos de ce roman se déroulant dans la Venise du 17e siècle et plus précisément dans une institution, où la musique est enseignée à son plus haut niveau…
Amour adolescent et incandescent…

« Le Grand feu » a pour décor la Venise de l'âge « baroque »… En 1699, la jeune Ilaria Tagianotte nait dans une famille de marchands d'étoffes, dans cette cité où l'année se partage entre un carnaval et un carême qui durent chacun six mois…
À peine âgée de quelques semaines, sa mère place la petite Ilaria à la Pietà, une institution publique accueillant les enfants abandonnées, pour leur épargner infanticides ou prostitution. On y enseigne la musique au plus haut niveau et les Vénitiens se pressent aux concerts organisés dans l'église attenante. Cachées derrière des grilles, les jeunes interprètes jouent et chantent des pièces composées exclusivement pour elles.
Ilaria apprend le violon et devient la copiste du maestro Antonio Vivaldi.
Elle se lie avec Prudenza, une fillette de son âge, et rencontre le frère de celle-ci…

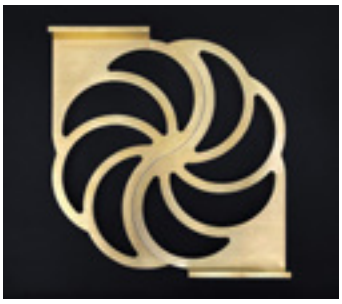
Le grand feu, c'est celui de l'amour qui consume Ilaria à l'aube de ses quinze ans, faisant tomber les murs qui l'ont à la fois protégée et enfermée… Le roman se déploie et s'embrase, sous la forme d'une partition envoûtante et flamboyante, traversé par les parfums de Venise et les énergies vitales, les passions sensuelles et le souffle de la liberté : «*Je suis musicienne et c'est la première fois que j'aborde frontalement la musique dans un de mes romans. Je suis donc d'autant plus touchée de recevoir un prix sous le signe de Charles Aznavour. Le Grand feu raconte ce que c'est d'être aimé, heureux, quitté… Comme Aznavour*» ajoute, rayonnante, Léonor de Récondo, en recevant avec émotion le trophée, une belle œuvre créée par le duo d'artistes Yarisal & Kublitz, qui représente une « croix du soleil », un emblème arménien…

Jean-Manuel Gabert

Léonor de Récondo est née en 1976 dans une famille d'artistes, mère peintre et père sculpteur. Elle débute le violon à l'âge de 5 ans, et son talent lui vaut une émission sur France Télévision alors qu'elle n'est qu'adolescente… Elle a enregistré de nombreux disques et s'est produite en France et à l'étranger, en particulier dans des ensembles dédiés à la musique baroque (Les Talents Lyriques, Le Concert d'Astrée, Les Musiciens du Louvre, Le Concert Spirituel). De 2005 à 2009, elle fait partie des musiciens permanents des Folies Françoises… En avril 2010, en collaboration avec la chanteuse Emily Loizeau, elle crée un spectacle mêlant musique baroque et musique actuelle. Avec le ténor Cyril Auvity, elle a aussi fondé L'Yriade, un ensemble de musique de chambre baroque spécialisé dans le répertoire oublié des cantates des XVIIe et XVIIIe siècles. Par ailleurs, et ce n'est pas le moindre, elle est l'auteure de romans remarqués, dont Amours (2015, Grand Prix RTL-Lire et Prix des Libraires), Point cardinal (2017, Prix du roman des étudiants France Culture- Télérama), La Leçon de ténèbres (2020, prix Ève Delacroix de l'Académie française), Revenir à toi ou encore Pietra viva, une plongée dans la vie et l'œuvre de Michel Ange…



Photo : Gilles Petipas



L'Arevakhach (croix du soleil) : un trophée créé par le duo d'artistes Yarisal & Kublitz

Mischa Aznavour accueille cette année les artistes Yarisal & Kublitz pour la réalisation d'un trophée porteur de message. En soutien de l'association, les artistes ont imaginé une sculpture façonnée en laiton massif représentant l'Arevakhach (croix du soleil), emblème national Arménien et symbole d'éternité. «*Nous voulions rendre hommage à Monsieur Aznavour en s'appuyant sur ses racines arméniennes comme source d'inspiration, mais aussi, célébrer la littérature, pierre angulaire des civilisations, pour sa dimension universelle et éternelle*» a expliqué le duo d'artistes formé par Ronnie Yarisal (Suisse) et Katja Kublitz (Danemark) qui a exposé dans de nombreuses institutions, dont le Palais de Tokyo à Paris, la biennale de Moscou, le Kunstmuseum de Bern ou la Saatchi Gallery à Londres. Depuis, leurs œuvres sont entrées dans les collections prestigieuses du Jumex au Mexique, du musée Kunstpalais en Allemagne et du musée de St Martins à Londres.

À découvrir sur
www.yarisalkublitz.com



Le Grand Feu
de Léonor de Récondo
est paru aux
Éditions Grasset

ALAIN RANÇON
POUR L'AMOUR DE L'ART ET DES RENCONTRES

PAR JEAN-MANUEL GABERT

A l'heure des effaceurs de mémoire, des pensées formatées et de l'art-dollar, il faut célébrer les rêveurs éveillés, les passeurs de culture invétérés. Alain Rançon est de la race des passionnés, de ceux qui ne comptent jamais leur temps, se consacrant tout entier à la transmission de précieux patrimoines artistiques. Persuadé que le beau ne s'accomplit que lorsqu'on le partage, il organise concerts, projections de films, rencontres créatives ou spectacles caritatifs. Cet indépendant se déploie sur tous les fronts pour de belles causes, et n'a de cesse, entre autres, de faire vivre la mémoire d'un grand artiste trop souvent oublié, son ami Pierre Barouh.



Ancien élève de l'École du Louvre et de l'Institut d'Etudes supérieures des Arts, Alain Rançon travaille à la Monnaie de Paris, au sein de la Direction des expositions et des collections de cette institution, immergé depuis 1979 dans l'un de ces sites à haute magie dont Paris a le secret. Mais en parallèle de sa vie professionnelle, il conduit une action durable et bénévole au service d'œuvres et d'artistes qu'il admire et met en avant à travers l'organisation de nombreuses rencontres culturelles, combinant musique, cinéma, littérature...

« J'ai toujours aimé le jazz, et ma rencontre avec la musique brésilienne, en 1977, à l'écoute d'Antonio Carlos Jobim, accompagné au sax par Stan Getz, ou Vinicius de Moraes, a été une vraie révélation. À l'arrivée en France de la Bossa Nova, j'ai découvert une musique riche, authentique, apaisante, à la rythmique dotée d'une puissante charge émotionnelle. Cette musique porte une grande aventure historique : des racines africaines, enrichies au Brésil, une traversée des États-Unis et de l'Europe avec des œuvres sans frontières et intergénérationnelles. Un exemple d'art abouti. »

En 1980, pendant le Carnaval brésilien du Cirque d'Hiver, Alain Rançon rencontre Georges Moustaki et celui qui deviendra l'un de ses plus proches amis, Pierre Barouh.

Je souhaite poursuivre ce travail de mémoire et de partage, pour faire découvrir autre chose que ce dont on veut nous abreuver.

« Pierre fut un grand parolier (il est l'auteur de célèbres chansons, « Les ronds dans l'eau », « La Bicyclette », « La nuit des masques » en duo avec son épouse Dominique, « Un Homme et une Femme » (le mythique *Da-ba-da-ba-da* de la chanson du film «Un homme et une Femme» composée par son ami Francis Lai, que tout le monde a fredonné un jour, etc.), il était aussi compositeur, acteur, producteur, cinéaste, et un grand ambassadeur de la musique brésilienne en Europe et en France… Pierre est un exemple rare d'artiste polyvalent et libre, et en donnant naissance au premier label indépendant français Saravah, de ce que l'on nomme aujourd'hui de la « World Music », dans un esprit d'ouverture, de mélange des styles, il a été le premier à révéler et produire des artistes comme Nana Vasconcelos, Maurane, Jacques Higelin, Brigitte Fontaine, Areski Belkacem, David MacNeil, etc. Ce label qu'il a créé par nécessité avant la sortie du film de Claude Lelouch « Un homme et une femme (1966) – et non le contraire comme on le croit souvent – pour pouvoir recevoir les fonds manquants, est donc né des galères financières d'un film et d'une chanson devenus tous deux mythiques !

Notre passion pour la musique sud-américaine fut la base d'une amitié de 35 ans. Nous avions aussi en commun la même sensibilité à l'environnement, à la nature. Le petit Élie, son prénom de naissance, avait été caché dans une famille au cœur du bocage vendéen pendant la guerre, pour échapper à la barbarie antisémite. J'essaie de suivre l'adage de Pierre Barouh : « La vie, c'est l'art des rencontres » disait-il. Il faut s'épanouir dans les activités et savoir prendre le temps nécessaire - ne surtout pas confondre l'horaire et le temps. *Il y a des années où l'on a envie de ne rien faire* était la maxime qu'il avait mise en exergue de son label Saravah. »

En 2011, le Japon est accablé par un terrible tsunami, provoquant la catastrophe nucléaire de Fukushima. Pierre et sa dernière épouse, d'origine japonaise, ont l'idée d'un grand concert de soutien aux Japonais. Alain Rançon l'organisera au Rond-Point des Champs-Elysées et assurera sa promotion. Il y fait participer Jane Birkin et le concert recueille 33 000 € qui seront versés à la Croix Rouge pour le Japon.

La disparition de Pierre Barouh, le 28 décembre 2016, laisse Alain inconsolable mais décidé à faire vivre l'œuvre de son ami : « Pour les amoureux de l'Art et de la culture en général, son approche demeure aujourd'hui une référence. C'est pourquoi le patrimoine qu'il nous lègue doit faire l'objet d'une attention toute particulière et être transmis à l'occasion de manifestations célébrant ce goût des belles choses dans leur authenticité, de l'amitié, de l'amour et de l'Art en général au-delà des frontières. Ce n'est plus une nécessité : c'est un devoir. J'y contribue donc humblement, à titre personnel et privé. »

Depuis 2017, Alain Rançon propose un cycle d'hommages à son ami Pierre Barouh, en collaboration avec le fils aîné de Pierre, Benjamin.

« En 2017, j'ai initié la projection cinématographique à Paris de son premier long métrage « Saravah », tourné au Brésil en 1969, dans une présentation restaurée grâce à une connaissance au CNC, en présence de Claude Lelouch, de Benjamin Barouh, de l'un des enfants de Baden Powell… Ce film est un document rare, montrant l'émergence des artistes pionniers de la musique

UNE PLAQUE RÉUNISSANT PIERRE BAROUH ET FRANCIS LAI A ÉTÉ INAUGURÉE À SAINT-GERMAIN DES PRÉS

Pierre Barouh a chanté ses premiers vers dans les années cinquante, entre Saint-Germain-des-Prés et Montmartre, souvent accompagné par l'accordéoniste et compositeur Francis Lai. Dans leur riche répertoire se niche la chanson «M. de Fürstenberg» (composée et enregistrée en 1965 pour le premier album de Pierre Barouh : «Vivre») en hommage à la voie qui relie la rue de L'Abbaye et la rue Jacob en s'enroulant autour d'une place romantique. L'idée de dédier une plaque réunissant Pierre et Francis à proximité de la rue de Fürstenberg, où les deux complices ont puisé leur inspiration et célébré ensemble l'éternelle poésie de Paris, a tourné dans la tête d'Alain Rançon jusqu'au jour où l'enseigne Juliette Ozouf a aimablement accepté d'accueillir l'épitaphe au 1, passage de la petite Boucherie (6e).
La plaque a été dévoilée le samedi 25 mai 2024, à 11 heures (le jour même de son installation !) en présence de Dominique Barouh, Areski Belkacem, Benjamin Barouh, Jean-Pierre Lecoq maire du 6e arrondissement, Linda Bastide, et de nombreux artistes et amis, dans une ambiance de légèreté et de simplicité chaleureuse, grâce à laquelle Pierre et Francis ont pu se retrouver comme chez eux.



Alain Rançon, Linda Bastide, Benjamin Barouh, Areski Belkaceme et Dominique Barouh



brésilienne : Pierre avait cette attention au talent des autres artistes, cette disponibilité, ce qui lui fait filmer la répétition du concert, les échanges, à hauteur des visages, au plus proche. C'est beau, humain, incroyablement libre. On y décèle toutes les qualités qu'il a mises dans son label, au service des autres artistes. À la fin de la projection, la chanteuse Sapho m'a confié qu'elle avait passé la moitié du film à pleurer. »

Après la projection de « Saravah », il y eut celle du documentaire « L'Art des rencontres » (Marie-Laure Désidéri et Christian Argentino) au cinéma Etoile-Saint-Germain-des-Près en 2018, suivie par la présentation au Club 13 de Claude Lelouch du film « Arrastão, les amants de la mer » (1965), réalisé au Brésil par Antoine d'Ormesson, co-écrit par le grand Vinicius de Moraes, avec Pierre Barouh et Duda Cavalcanti comme acteurs principaux. « Grâce à l'initiative d'Éric Le Roy, le CNC a tiré une copie neuve restaurée de ce film oublié et introuvable en DVD. Pierre avait prolongé son séjour à Itaïpu après le tournage pour composer et enregistrer son hymne « Samba Saravah » d'après la « Samba da bençao » de Vinicius de Moraes et Baden Powell. »

« En 2019, nous avons organisé une première projection du film « La Dérive », au conservatoire de Carrières-sur-Seine, puis en 2020 au Studio Raspail, séances suivies d'échanges autour de notre amie Linda Bastide, qui est elle aussi une talentueuse artiste polyvalente, comédienne, poétesse, romancière, et une femme adorable : dans ce film fort de la Nouvelle Vague, réalisé par Paula Delsol, Linda jouait le premier rôle aux côtés de son ami Pierre Barouh. Frappé par la censure à sa sortie en 1964, le film a longtemps « dérivé » avant de resurgir dans sa fraîcheur originelle, rencontrant même un beau succès lors de ses projections aux USA. »

Sur un plan purement musical, Alain a Rançon a (entre autres) initié un concert hommage au compositeur de films François de Roubaix (Le Samouraï, Le Vieux fusil…) ; il est aussi à l'origine du dernier concert historique réunissant Stan Gates, Check Becker, et Manu Di Bango, au Petit Opportun… et ne manque pas de s'investir (bénévolement, of course) pour de jeunes artistes talentueux… Qui dit mieux ?

Alors, cher Alain Rançon, quels autres beaux projets portez-vous aujourd'hui ? « Je souhaite poursuivre ce travail de mémoire et de partage, pour faire découvrir autre chose que ce dont on veut nous abreuver. Je voudrais pouvoir humblement offrir une ouverture vers d'autres horizons, une éclaircie artistique en cette période si difficile, et quand je vois l'émotion, le sourire, les larmes, le plaisir des gens lors de ces rencontres, je sais qu'il y a une véritable attente, un besoin de liant, de liens, d'émotions, de retour à l'essentiel – l'art, la musique, c'est ce qui fait notre humanité.

Il faut faire se rencontrer les artistes et les mondes, comme le faisait Pierre Barouh. Je pense à l'orchestre « Les clés d'Euphonia », sous l'égide de Pierre Landau, constitué de bénévoles amateurs de très haut niveau, qui propose des concerts gratuits en offrant au public les clés de compréhension musicale des œuvres symphoniques, et à l'association « Tutti Passeurs d'art » présidée par Jean-Claude Decalonne : Jean-Claude, qui tient la plus vieille boutique d'instruments à vent rue de Rome, consacre sa vie à sauver des enfants en déshérence en leur apprenant à jouer, pour les faire tourner avec des orchestres à travers le monde. Mon projet est d'organiser une rencontre et une représentation commune entre ces deux organismes qui me tiennent à cœur, par la haute qualité de leur engagement.

Pour l'instant, je suis heureux de la réussite de cette belle journée du 25 mai, où nous avons posé au cœur de Saint-Germain-des-Prés cette belle plaque unissant la mémoire de Pierre Barouh et de Francis Lai, compositeur avec lequel il a si souvent travaillé, en mémoire de leur chanson commune « Monsieur de Furstemberg ».

Mais on pourrait aussi facilement imaginer une autre plaque dans le passage des Abbesses, car à Montmartre fut le siège du label Saravah et de ses studios, un foyer de liberté et de création… »

Alain Rançon a fait un jour remarquer à Sylvain Tesson qu'il lui trouvait un point commun avec Pierre Barouh : « Vous avez la force, la constance, la volonté et la précaution journalière de mettre en adéquation vos pensées et vos actes, ce que peu de gens font. » Une formule qu'il a lui aussi faite sienne, de toute évidence, en l'associant à la générosité du partage, pour l'amour de l'art et des rencontres.

Jean-Manuel Gabert



Francis Lai



***La Dérive,* Film (1964) avec Linda Bastide et Pierre Barouh**



Pierre Barouh

AZNAVOUR ET L'ARMÉNIE MENACÉE DANS SON EXISTENCE



Ursula von der Leyen au côté de Ilham Aliev le 18 juillet 2022 à Bakou

Dans notre précédent numéro, nous avons consacré un important dossier au 100ème anniversaire de la naissance de Charles Aznavour. Nous avons abordé son action pour la République d'Arménie.
Le pays étant agressé nous avons écrit :
« L'accord pour la fourniture de gaz signé avec faste le 18 juillet 2022 à Bakou par Ursula von der Leyen au nom de l'Union Européenne avec l'autocrate Aliev ne saurait justifier l'abandon de l'Arménie dont l'existence même est menacée par l'Azerbaïdjan. »
Des lecteurs ont été surpris de découvrir le partenariat de nos institutions avec l'agresseur. Depuis, notre ministre de l'Intérieur a déclaré que l'Azerbaïdjan soutenait les émeutes en Nouvelle Calédonie...
En réponse à la surprise exprimée par certains lecteurs, cette photo symbolise la triste réalité de l'entente de nos dirigeants avec le régime de Bakou.



UN NOUVEAU CONSEIL POUR LA RÉPUBLIQUE DE MONTMARTRE

A la suite de la réélection à l'unanimité du président Alain Coquard, la République de Montmartre a présenté son nouveau Conseil des Ministres.
De gauche à droite sur la photo : le nouveau Conseiller pour la Presse Internationale Milovan CIROVSKI ; Eric BRICARD, Ministre de la Publicité, membre du bureau ; Stéphane MOTEL, nouveau Ministre de la Justice ; Gwenaëlle FRANÇOIS, nouvelle Ministre des Belles-Lettres : Alain COQUARD ; Julien POT, nouveau Ministre du Petit Écran : Didier HUMANN, nouveau Conseiller chargé de la Boutique ; le nouveau Vice-Président Gérard LETAILLEUR ; le Secrétaire Général Alain PÉAN-CHÂTELAIN et la Ministre du Protocole Yvette VOUHÉ.
Toutes nos félicitations à la belle équipe, en leur souhaitant de poursuivre avec passion leurs actions pour Montmartre « en faisant le Bien dans la Joie » !



SPORT À MONTMARTRE, DU RIRE À L'ÉPREUVE

Plongez dans l'histoire sportive de Montmartre à travers cette exposition-dossier où vous découvrirez les épreuves fantaisistes et exotiques qui ont animé le quartier.

De l'introduction du Jiu-jitsu à l'Hippodrome, aux grandes fêtes de la Butte, en passant par les exploits de Pierre Labric, dans ce quartier unique le sport était synonyme d'attraction, de spectacle et souvent d'humour. A ne pas manquer, en découvrant ou revoyant la grande expo Georges Herbin.

Musée de Montmartre, salle Poulbot – 12, rue Cortot – 75018



DU LAPIN AGILE AU CHEVAL D'OBSTACLE QUEL BEAU PARCOURS !



Sophia Thomas Jones avec Prince des Bieffes - Championnat de France 2023

Savez-vous que trois générations de sportifs de haut niveau se succèdent actuellement dans la grande famille du Lapin Agile ? Yves Mathieu, l'ardent patriarche, a ouvert la marque en pratiquant en son temps le rugby. Il a transmis sa passion à ses deux fils, Frédéric et Vincent, tous deux inscrits très jeunes au Racing Club de France, obligés de participer tous les dimanches à des matchs soit à domicile, au célèbre stade Yves-du-Manoir de Colombes, soit à l'extérieur. Des contraintes parfois difficiles à supporter pour des adolescents devant limiter leurs sorties du samedi soir pour pouvoir se dépasser le dimanche avec leur équipe ! Ils vont ensuite évoluer vers d'autres disciplines comportant, elles aussi, quelques belles prises de risques. Frédéric, tout d'abord, performe dans des sports de combat, boxe incluse. Qu'on se le dise si vous n'avez pas envie de payer votre cerise à l'eau de vie, en sortant d'une super soirée au Lapin. Vous ne direz pas que vous n'avez pas été prévenus. Vincent, de son côté, n'est pas en reste. Jugez plutôt : après le rugby, le ski nautique avant de passer de l'eau au grand air en s'adonnant au parachutisme sportif. Une activité nouvelle pour lui, qu'il a découverte pendant son service militaire à Bayonne, étant formé… aux frais du contribuable. Un sport qui lui convient parfaitement, lui qui apprécie particulièrement la vitesse et se confronter au danger.



Enseigne Lapin Agile

Au-delà des deux frangins, c'est la génération suivante qui prend le relais avec panache. William, tout d'abord, l'aîné de Vincent, est en sport-études quand il s'offre le luxe, à 14 ans, d'être classé 4/6 au tennis, autrement dit de faire partie des meilleurs Français de sa classe d'âge et de jouer tous ses tournois en 2e série. Il va jusqu'à être en sélection sur 120 matchs par an ! Puis arrive ce satané Covid et tout est gelé du jour au lendemain. Plus d'entrainements, plus de compétitions. Et en première, William, pourtant grand espoir du tennis hexagonal, décide d'arrêter. Son père le comprend, comme la grande majorité des parents des joueurs promis à un bel avenir qui préfèrent pourtant ne pas poursuivre dans cette voie et profiter, bien naturellement, de la vie et des copains plutôt que de se préparer physiquement et psychologiquement au match du week-end. Ce n'est pas pour autant que William abandonne la gymnastique et, à 18 ans, il s'est mis, comme son oncle Frédéric, à la boxe.

Peut-être est-ce en voyant les succès remportés sur les courts par son frère de trois ans son aîné que Sophia

s'est promise de réussir brillamment, elle aussi, mais dans un sport où personne de sa famille ne s'était encore illustré : l'équitation ? Toute petite, déjà, elle adorait se rendre au poney club où ses parents l'inscrivaient pendant leurs vacances en Normandie. Et l'amour des chevaux ne cessera dès lors de la poursuivre. Elle a 13 ans, en 2022, quand elle entre, à Pâques, au club d'équitation de La Courneuve. Un club extra, qui dispose d'une




Championnat France 2023 equipe

équipe-compétition dans laquelle elle est admise dès la rentrée de septembre, compte-tenu de ses compétences en la matière et de sa motivation. En juillet 2023, la chance lui sourit puisqu'elle est médaillée d'argent, vice-championne de France par équipe de saut d'obstacle du championnat des clubs. Une belle réussite pour cette équipe de quatre cavalières dont elle est, à 14 ans, la benjamine, suivie d'une partenaire proche de son âge, d'une autre de 18 ans et d'une dernière d'une vingtaine d'années.

Un immense bravo pour Sophia qui est dans sa deuxième année de compétition à l'issue de laquelle elle va remettre son titre en jeu lors de la finale des clubs français à Lamotte-Beuvron. Entre temps, elle montera chaque dimanche sous le regard attentif de son père, bien fier, et à juste titre, de voir sa cadette relever le défi d'inscrire son nom au palmarès des sportives de haut niveau.

Et la chanson au Lapin Agile dans tout ça ? Oh, les enfants sont encore trop jeunes, conclut Vincent dans un sourire en contemplant avec admiration la cocarde portée en trophée par le cheval de sa fille au premier succès bien mérité.

Pierre Passot





Montmartre ORIGINAL

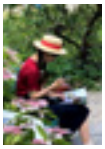
COFAS 18e
COMITÉ DES FÊTES ET D'ACTIONS SOCIALES

Pour découvrir la Butte comme vous ne l'avez jamais vue

Le COFAS (Comité des Fêtes et d'Actions sociales de Montmartre et du 18ème) vous propose des visites guidées originales, pleines de surprises, pour vous faire apprécier sous toutes ses facettes le patrimoine exceptionnel du plus beau village de Paris.



De Butte en Vigne :
Découvrir en exclusivité la vigne historique du Clos Montmartre, et déguster son vin généreux* sous la tonnelle.



Montmartre Impressionniste :
Un parcours champêtre au fil des sites préférés de Renoir, Pissarro, Sisley, Seurat et Maximilien Luce – jardins, allées, cités d'artistes, cabarets et moulins.



La visite insolite :
Redécouvrir la Butte sous l'angle du fantastique et du surréalisme, avec ses décors oniriques, et ses poètes visionnaires – on y croisera Nerval, Apollinaire, Dali, Max Ernst, Fantômas et ses amis...



Montmartre en saveurs :
A la rencontre du patrimoine et des artisans de l'excellence... Patrimoine et papilles délicieusement réunis...



Balade Bateau-Lavoir :
Montmartre, berceau de l'art contemporain, d'hier à aujourd'hui... Avec street-art et visite d'atelier.



Montmartre en mélodies :
Une promenade dans le décor inchangé de tant de chansons, de films, de chansons de films... suivie du récital cabaret de Pattika, composé de complaintes mythiques ou inédites.



Le 18ème parallèle :
Cette traversée du 18ème arrondissement, en parallèle de sa célèbre colline, vous réservera bien des surprises – maison de meunier, laiterie artisanale, villas et passages faubouriens, ciné-paquebot ou ferme urbaine...

Nous proposons aussi des visites individuelles de la vigne et du musée de Montmartre tous les samedis.

Réservation :

POUR TOUS RENSEIGNEMENTS : visite@comitedesfetesdemontmartre.com – www.comitedesfetesdemontmartre.com
Vente des bouteilles et fonds récoltés au bénéfice des œuvres sociales du COFAS.

COFAS : Au service des valeurs montmartroises de convivialité et solidarité.

2024 ANNÉE FASTE POUR LES 170 ANS D'ALPHONSE ALLAIS

Le 20 octobre 1854, Alphonse Allais poussait son premier cri à Honfleur. Plutôt que de succéder à son père, pharmacien de son état, il préféra devenir le plus célèbre des humoristes de son temps en fréquentant notamment Le Chat Noir créé à Montmartre en 1881 par Rodolphe Salis. Ses contes, calembours et aphorismes feront de lui le prince de l'humour absurde et l'inspirateur de générations de futurs amuseurs, à commencer par Pierre Dac.

Pour faire perdurer la personnalité et l'œuvre de cet homme hors du commun, a été fondée, en 1934, l'Association des Amis d'Alphonse Allais dont le siège social se trouve aujourd'hui à La Crémaillère 1900, place du Tertre. Le 90e anniversaire de sa création coïncide donc avec le 170e de la naissance d'Alphi, comme le surnommait son entourage.

À l'initiative d'Henri Jeanson, l'Académie Alphonse Allais a été lancée en 1954. L'année 2024 marque ainsi le 70e anniversaire de cette institution réunissant des personnalités du monde de l'écriture, du théâtre, du cinéma, du spectacle, partageant toutes le même sens de l'humour allaisien. L'Académie est présidée par un chancelier élu par ses pairs. Xavier Jaillard, auteur, écrivain, acteur et metteur en scène a occupé cette fonction pendant sept ans. Il transmettra ses pouvoirs en juin 2024 à un nouveau chancelier en la personne de Patrice Drevet, inconditionnel d'Alphonse Allais, journaliste, réalisateur, producteur de télévision et l'un des vice-présidents du Press Club de France.

Quatrième anniversaire de l'année : celui des 25 ans de l'ouverture du Musée Alphonse Allais en 1999 par Jean-Yves Loriot, inauguré par Raymond Devos, et déménagé en octobre 2019 au 12 de la rue des Petites-Boucheries à Honfleur. On y trouve nombre d'inventions loufoques du Maître, telles que les confettis noirs pour veuves en deuil, les plantes grimpantes pour monter le courrier, la tasse avec anse à gauche pour les non-droitiers, l'aquarium en verre dépoli pour poissons timides, ou encore le crâne de Voltaire enfant.

Nous ne manquerons pas de vous faire part des nombreux évènements qui vont ponctuer ces quatre glorieux anniversaires. Dès le 15 juin, trois nouveaux membres de grand talent vont rejoindre les rangs de l'Académie Alphonse Allais, lors de la cérémonie prévue dans les Greniers à sel de Honfleur, à l'issue de laquelle Patrice Drevet en deviendra le Chancelier, gardien de la très célèbre Comète de Allais.

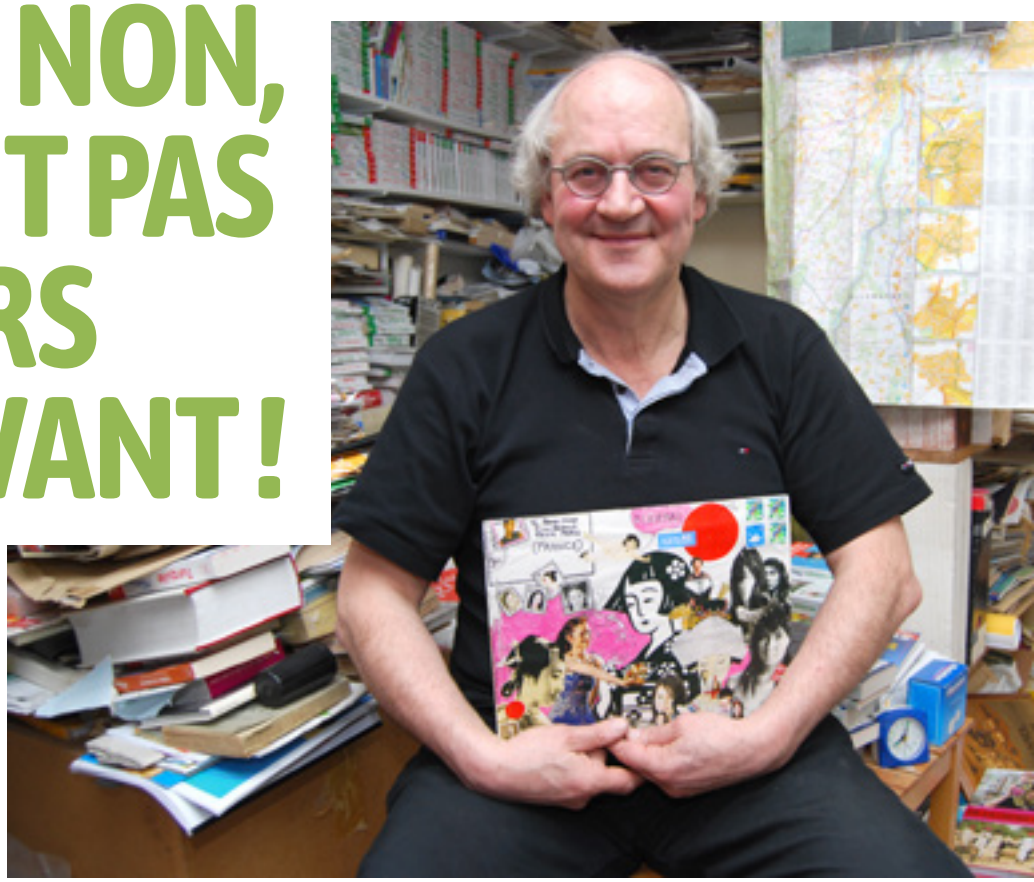
Pierre Passot



Xavier Jaillard et Patrice Drevet

TOURISME ET VOYAGES **NON, CE N'ÉTAIT PAS TOUJOURS MIEUX AVANT !**

PAR
MARIE-FRANCE
COQUARD



Un nouvel ouvrage, « VOYAGES… c'était mieux avant ? », vient d'être publié sous la plume de Pierre Josse qui fut pendant 40 ans le rédacteur en chef des célèbres Guide du Routard et de Josette Sicsic, créatrice de Touriscopie et l'une des journalistes et sociologues du tourisme les plus reconnues dans ce domaine. Cette bénéfique association livre ainsi une fine analyse de la situation et une riche contribution au débat sur l'avenir du tourisme et du voyage aujourd'hui. Un sujet essentiel, sur lequel nous les avons interrogés.



Marie-France Coquard : *Pierre Josse et Josette Sicsic, apparemment, votre ouvrage arrive à point, vous précisez même : « Des années 60 aux années Covid ». Quel est donc le concept de l'ouvrage ? Et puis, on parle beaucoup en ce moment de « tourisme de masse et de « surtourisme » ! Qu'en est-il ?*

Josette Sicsic : Grâce aux souvenirs de voyage que nous avons effectués depuis un demi-siècle, de la « route des z'Indes » à l'Afrique du Sud, en passant par la Chine, le Yukon et la Patagonie chilienne, nous avons choisi d'additionner nos expériences pour tenter de comprendre le devenir du secteur touristique dans un monde en perpétuelle mutation. Un genre de bilan provisoire en quelque sorte, à travers l'histoire touristique d'une vingtaine de pays particulièrement emblématiques, qui se révèlent fort variés dans leur rapport au tourisme, développant souvent des pratiques très commerciales (parfois trop) ou alors quasiment pas, se contentant de surfer sur d'extraordinaires atouts naturels ou archéologiques (Yémen, Tibet, Sumatra, Iran, désert mauritanien et autres). Bilan d'autant plus nécessaire aujourd'hui, depuis cette très étrange année 2020 qui fut ébranlée par le plus grand bond en arrière que le secteur ait connu ! Mais attention, pas de malentendu, ce livre n'est pas un énième pamphlet sur les nuisances du tourisme de masse et les ravages du surtourisme. Qui fait aujourd'hui trop parler de lui !

Pierre Josse : Tout à fait, c'est d'ailleurs à la mode en ce moment, certains journalistes en viennent à dénigrer le tourisme dans sa globalité et jouent la carte d'un épouvantable futur apocalyptique. Ce n'est pas notre cas, nous sommes, tout à la fois, optimistes et pessimistes. Nous tentons juste, à partir de nos vécus complémentaires, de confronter nos idées, d'analyser lucidement les situations et de donner quelques pistes de réflexion. Cependant, on s'est d'abord fait plaisir en évoquant des souvenirs de voyage heureux et, bien sûr, quelques galères qui avec le temps ont acquis leur lettre de noblesse et un côté finalement plutôt positif et émouvant. Et l'on espère que les lecteurs et lectrices y trouveront aussi du plaisir par procuration et que cela suscitera des désirs et provoquera des vocations et des projets de voyage, pourquoi pas !

MFC : *En quoi donc les années Covid ont-t-elles été une étape fondamentale pour votre réflexion ?*

Josette Sicsic : Les années Covid ont sérieusement remis les pendules à l'heure et permettent aujourd'hui une vraie réflexion. Avec les fermetures de frontières, l'arrêt des voyages de loisirs, l'écroulement du tourisme dans de nombreux pays dont l'économie dépendait, nous nous sommes aperçus de l'importance de l'industrie touristique mondiale, aussi importante sinon plus que la production de riz ou l'industrie automobile. Pensez donc, après la Deuxième Guerre mondiale, au début des fameuses « Trente Glorieuses », on ne comptait seulement qu'une

bonne centaine de millions de voyageurs à l'étranger. A la fin de cette faste période économique, ce chiffre monta en 1980 à 600 millions. Aujourd'hui, ils sont plus d'un milliard de touristes internationaux à sauter allègrement les frontières. Les chiffres bondissaient d'année en année !

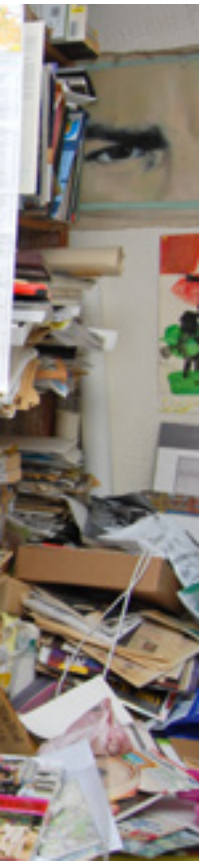


Photo David Raynal

Pierre Josse : Mué en bien de grande consommation, le tourisme est ainsi devenu une véritable industrie qui emploie près de 300 millions de personnes dans le monde et représente une part très importante du PIB de beaucoup de pays, de 10 à 20% (voire plus pour certaines régions). C'est dire si nous sommes devenus nombreux à goûter aux joies de la mobilité, en train, en avion et en voiture - bien sûr, en dehors de toute guerre, pandémie ou catastrophe climatique. C'est le cas de nombreux pays du Sud, Egypte, Grèce, Maroc, Tunisie, Thaïlande, Mexique, mais aussi Espagne, Italie, USA et la France. Le succès de certaines destinations se révélait tel que l'on a commencé à parler de tourisme de masse ! Et de plus en plus de ses effets négatifs…

Josette Sicsic : Sauf que cette miraculeuse industrie, qui apportait tant de bonheur aux voyageurs étrangers et de si de belles retombées économiques aux autochtones, ne se construisit pas de façon très vertueuse. Au tournant des années soixante, la « machine touristique » s'emballa, au point de « mettre en tourisme » des pans entiers de ses territoires les plus séduisants, cela sans réflexion, en bétonnant à outrance, sans considérations écologiques et en entassant les visiteurs au maximum. Pire, on chassa sans ménagement autochtones, tribus et ethnies gênantes au développement des infrastructures touristiques. Et ça continue plus qu'avant… En Tanzanie, les pouvoirs publics ont lancé récemment une vaste politique de déménagement de dizaines de villages Massaï des parcs nationaux du Serengeti et du Masaï Mara, exilant des milliers d'éleveurs de leur terres traditionnelles, pour le seul profit d'une nouvelle et opulente clientèle de safari. Dont, bien sûr, de riches chasseurs, venant principalement des Emirats, prêts à dépenser une fortune pour abattre des espèces pourtant… jusqu'à présent protégées ! Sans compter que moins de 10% des recettes vont aux pays du Sud, le reste remontant vers les grandes compagnies de voyage du Nord.

MFC : *Que pensez-vous des plaintes des habitants de grandes villes comme Barcelone, Prague, Lisbonne, Venise et tant d'autres, qui se plaignent que le tourisme de masse est devenu une nuisance, une oppression même pour beaucoup d'entre eux ?*

Pierre Josse : Plaintes totalement justifiées, c'est là qu'on peut parler des dégâts du surtourisme. Par exemple, avec le phénomène *Airbnb*, Venise est passée de 100 000 habitants en 1960 à moins de 50 000 aujourd'hui ! Les propriétaires ayant massivement transformé leurs appartements en *Airbnb,* chassant les familles modestes, asséchant de ce fait dramatiquement l'offre des locations pour les autochtones et leurs enfants ! Les petits commerces meurent et, désormais, à part le tourisme à tout crin, la ville n'a plus de projets économiques permettant aux habitants de vivre dans leur propre ville. Et ce ne sont pas les taxes instaurées par la mairie qui changent les choses ! Un coup de pub ! Pire, les compagnies d'aviation *low cost* ramènent des dizaines de milliers de touristes pour 2-3 jours (le W-E souvent), créant à certains moments des effets de saturation insupportables et infligeant d'énormes nuisances pour les habitants (gens qui font la fête toute la nuit, comportements inciviques, valises à roulettes bruyantes à longueur de journée et on en passe !). Parfois, le niveau d'exaspération est tel que l'on voit apparaître aux fenêtres des banderoles hostiles aux touristes ! La faute aux réseaux sociaux également : en présentant certains sites fragiles comme des objets de consommation, comme de vulgaires sites à selfies, ils les dénaturent, les mettent en danger. Un simple reportage sur les champs de lavande en Provence (sur Instagram), dans un petit paysage de rêve, provoqua une invasion de milliers de touristes japonais. Résultat : champs de lavande envahis, piétinés et autres déprédations collatérales.

MFC : *Puis, tout à coup, la pandémie, la catastrophe du Covid !*

Josette Sicsic : L'industrie touristique mondiale a alors connu un véritable effondrement, moins 80 %, moins 90 % de visiteurs.. selon les continents et les pays. Et une dramatique détresse économique pour beaucoup de pays du Sud… Cela aurait pu être l'occasion d'une saine réflexion, d'une mise à plat des problèmes : maîtrise des flux touristiques dans les villes, moyens de les réguler, comment répartir la population sur l'année, répondre aux problèmes de pollution, d'émission de CO2 et de bilan carbone, limiter drastiquement le nombre de locations touristiques. Ah, certes, idées et bonnes résolutions n'ont guère manqué et on a pu espérer un instant que d'un moment terrible, allaient surgir de nouvelles façons d'accueillir, de voyager, de nouvelles mœurs plus respectueuses des gens et de la nature…
Quelques exemples : pour revenir à Venise, les autorités envisagent plusieurs solutions, un numérus clausus des visiteurs, une taxe d'entrée à la ville, un moratoire sur le logement touristique, etc. Mais comment les mettre en place ? Les résistances sont particulièrement vives de la part des commerçants, à l'image de leur refus pendant longtemps de réguler le flux des énormes bateaux de croisière, pourvoyeurs de recettes mirobolantes… Cependant, il a été obtenu que les plus gros d'entre eux soient interdits de navigation dans le Grand Canal. Mais les turbines des moyens et petits bateaux de croisière, pour autant, saperont-elles moins la stabilité des deux millions de piliers en bois qui supportent les magnifiques palais de la ville ? A Amsterdam, des mesures drastiques ont été prises, ainsi qu'à Dubrovnik et maintenant à Kyoto, à Porquerolles et dans les calanques de Cassis, mais quand en verra-t-on les effets concrets ?



Si vous êtes obligés de partir sur des périodes chargées, alors adoptez le dicton moldave : *« L'avenir appartient à ceux qui se lèvent tôt ! »*.

MFC : *Tout cela se révèle fort peu encourageant, quelques conseils quand même pour réussir ses voyages même en haute saison et, en même temps, peut-être contribuer à la diminution du surtourisme ?*

Pierre Josse : Il n'y a pas de mystère,

→

il faut éviter, si on en a la possibilité, les mois « maudits » (juillet-août et encore !), les week-ends et ponts sur certains sites (même en basse saison), les petites vacances scolaires, etc. Si vous êtes obligés de partir sur des périodes chargées, alors adoptez le dicton moldave : « *L'avenir appartient à ceux qui se lèvent tôt* ! ». Pour accéder aux monuments prestigieux, arrivez dès l'ouverture. Au théâtre d'Epidaure en Grèce, à 8h (un 15 août), 15-30 mn de tranquillité, avant l'arrivée des groupes. Au temple d'Angkor Wat au Cambodge, au temple de Karnak à Louksor et bien d'autres, ouverture du site à 6h du matin. Au Taj Mahal, au lever du soleil (les plus belles lumières). Pour le coup, une à deux heures de totale tranquillité pour rêver ! A Angkor Wat, à 9h, c'est l'horreur absolue, des milliers de « selfieurs » compulsifs et égotiques de tout poil cachent les monuments et empêchent les moments de contemplation légitimes et la prise de photos sereine. Je reviens de Lisbonne qui connaît, hélas, une transformation touristique radicale insupportable. L'*Alfama*, ce vieux et adorable quartier populaire a perdu plus de 60% de ses habitants, des immeubles entiers ont été transformés en Airbnb. Déjà en avril-mai, des milliers de touristes envahissent le quartier, des dizaines de « tuk-tuk » touristiques (moches, fort peu couleur locale) encombrent les rues. Nous n'avons même pas réussi à emprunter le célèbre tramway 28... il arrivait plein à chaque arrêt ! Vite, nous nous sommes enfuis vers l'Alentejo (superbe région à l'est de Lisbonne) et avons apprécié la quiétude et le charme d'Evora, le romantisme fou des villages perchés de Marvao et Monsaraz, les ruelles hors du temps de Castelo de Vide.... Tenez, prenez Montmartre, n'y a-t-il pas de pénibles séquences de saturation touristique en haute saison (ou le week-end) sur la place du Tertre et ses environs, au bas du Sacré Cœur ou place des Abbesses ? A l'évidence, pour jouir réellement du charme de Montmartre, visitons plutôt la Butte hors saison, sinon en semaine ou au moment de la décrue touristique, la nuit ou à l'aube !

Josette Sicsic : Je vais répéter des poncifs, comme d'éviter le « *voyage fast-food* ». A notre avis, partir au moins une semaine et privilégier plutôt le train. Cependant, je réalise que c'est peut-être beaucoup demander au touriste *lambda* naturellement tenté par les prix parfois ridiculement bas des vols ! Il faudrait aussi que les sites prestigieux mènent une politique de développement plus raisonnable et ne cherchent pas à l'accroître obstinément, au seul nom du profit et des rentrées de devises. C'est le cas d'Amsterdam, par exemple, qui interdit la construction de nouveaux hôtels. Et puis, pas seulement pour limiter les dégâts écologiques, mais aussi pour préserver le bien être du visiteur. Il a droit aux meilleures conditions de visite et d'en profiter le plus sereinement possible ! De même, doivent être respectés le mode de vie et la tranquillité des autochtones, dont la grande majorité ne profite même pas de la manne touristique (et n'en récolte que nuisances et effets pervers !). Dans nos récits de voyage, nous citons d'ailleurs des pays et régions qui ont pris réellement conscience des problèmes du surtourisme et qui tentent d'y répondre de façon lucide. Nos lecteurs et lectrices y trouveront également des suggestions de riches découvertes dans de nombreuses régions, hors des sentiers battus. Avec des exemples de populations qui ne s'en laissent pas compter et proposent des séjours qui respectent leur environnement et ne bouleversent pas trop leur mode de vie. Tout n'est pas fichu donc, mais il est enfin temps que tous les acteurs du tourisme, les politiques et les citoyens, réagissent et trouvent des moyens de sauver le tourisme qui est une belle idée.
Nous avons eu la chance de vivre des époques révolues. Nous ne reviendrons pas complètement en arrière, mais nous pouvons faire un effort.

Propos recueillis par
Marie-France Coquard



SALON DE THÉ
PÂTISSERIE
GLACIER

La Gourmandise a son temple
— A Paris depuis 1927 —

Aujourd'hui, elle en a trois...

7, place du Tertre - 75018 Paris
01 49 25 18 86 - Ouvert 7 jours sur 7
du Lundi au Dimanche de 9h à 20h

4, place du Trocadéro - 75016 Paris
01 47 27 98 85 - Ouvert 7 jours sur 7
du Lundi au Vendredi de 7h à 23h30
du Samedi au Dimanche de 7h30 à 23h30

25, place des Vosges - 75003 Paris
01 48 87 94 07 - Ouvert 7 jours sur 7
du Lundi au Dimanche de 7h30 à minuit

www.paris-carette.fr

facebook.com/
CarettePatisserie

@caretteofficiel

MONTMARTRE FESTIVAL

LE « FESTIVAL DE LA BOHÈME » DU 2 AU 7 JUILLET

Un parcours artistique immersif à travers Montmartre

Du 2 au 7 Juillet 2024, les Montmartrois, les Parisiens et les visiteurs internationaux pourront découvrir ce « Festival de la bohème », qui prendra la forme d'un parcours artistique conduisant de salles de concerts en galeries d'art, de disquaires en ateliers d'artistes, de « speak easy » en cafés-restaurants artistiques. De nombreuses chasses aux trésors guideront également le public dans cette exploration de l'Art à Montmartre. Tous les arts y sont représentés, la musique, la peinture, la sculpture, la photographie, l'art video, le cinéma, le théâtre, la danse, le burlesque, la poésie, les performances… Le Pass Festival* permettra d'accéder aux salles de concerts comme La Boule Noire, au Pink Mama, ou dans le Mikado ainsi qu'aux autres étapes du parcours nécessitant une entrée payante, comme les ateliers à thèmes (Ateliers Poterie, Percussion, poésie, écriture automatique, Jardinage…), les visites guidées théâtralisées (visites de quartiers, d'expos et d'ateliers) et les projections en salle et spectacles immersifs. De nombreux autres évènements seront accessibles librement et gratuitement en journée et en soirée.

Cette année, Mathias Malzieu est le Parrain du Montmartre Festival.

« Nous avons à cœur de mettre en avant la programmation déjà existante et de faciliter la naissance de nouveaux espaces de création et de diffusion artistique. Montmartre est déjà un festival tout au long de l'année, avec de nombreux événements artistiques jalonnant le calendrier. Notre objectif est de rendre cette effervescence culturelle accessible à un public plus large en mettant en valeur les espaces d'art, les artistes et les acteurs de la vie artistique locale, à travers des parcours et échanges entre les différents quartiers de la Butte, Abbesses, la Goutte d'Or, Lamarck, Ramey, Pigalle, les Batignolles » explique Luci Baudi, directrice artistique du festival, qu'elle présente comme « *une célébration de l'Art sous toutes ses formes, un hommage à l'héritage culturel de Montmartre et une invitation à découvrir les multiples facettes de la créativité contemporaine* ».



Parmi les idées fortes du festival, la grande chasse aux trésors mettra en scène des personnages montmartrois du 19e siècle, qui guideront le public et lui feront découvrir l'histoire du quartier. Les indices et trésors récoltés permettant aux festivaliers d'accéder aux soirées secrètes, aux ateliers et performances exclusives et à bien d'autres surprises.

Les expositions du parcours seront ouvertes durant toute la durée du festival et accessibles librement. Les concerts aborderont de nombreux genres musicaux, musique d'Amérique latine, swing, variété française, hip-hop, funk, musique électronique. Des performances de French Cancan, de Burlesque, de Flamenco, de Théâtre, de Drag, de Danse Contemporaine et Classique, de Breakdance jalonnent également ce festival. Des ateliers d'initiation à de nombreux types d'arts sont proposés par des professionnels à différentes étapes du parcours artistique et ouverts à tous. Certains nécessiteront une réservation, d'autres seront en accès libre.

Pour les enfants, différents ateliers leur sont proposés du 2 au 7 Juillet, plus une journée spécialement pour eux le mercredi 26 Juin aux Arènes de Montmartre et au Parc de la Turlure en libre accès et en lien avec les écoles et les centres de loisirs. Les soirées d'ouverture et de clôture mélangeront tous les arts.

A NOTER : La majeure partie du Montmartre Festival est en accès libre et gratuit — expositions, concerts, performances, projections de film et spectacles d'arts de rue. Un système de chapeau physique et digital est proposé pour chaque artiste afin de leur permettre de recevoir des pourboires.

Le public est invité à se rendre au moins 15 minutes avant le début de l'événement. L'accès se fait dans la limite des places disponibles.

* Le programme détaillé et le Pass Festival sont disponibles sur la billetterie du site : **montmartrefestival.com**
Le Pass Festival offre de nombreuses réductions auprès des partenaires du festival. Réductions Pass pour les demandeurs d'emploi, personnes au RSA et personnes à Mobilité Réduite et en situation de handicap.

La programmation pouvant évoluer, si vous souhaitez recevoir plus d'informations, n'hésitez pas à contacter les organisateurs à l'adresse :
contact@montmartrefestival.com

JUMELÉ AVEC LA RÉPUBLIQUE DE MONTMARTRE

GIVERNY
UN VILLAGE À L'OMBRE DE MONET

PAR PIERRE PASSOT

La butte Montmartre serait-elle aussi célèbre dans le monde entier si Toulouse-Lautrec, Renoir, Utrillo, Picasso et tant d'autres grands artistes n'avaient pas décidé un jour d'y planter leur chevalet ?

De même, Barbizon aurait-il connu une aussi forte notoriété sans la présence de Corot, Millet, Ziem ou Daubigny, venus y chercher l'inspiration dès les années 1830 ?



Jumelage 2015

Et Auvers-sur-Oise profiterait-il encore d'une telle renommée sans le passage funeste qu'y fit Van Gogh ?

À l'image de ces villages de peintres à la réputation internationale, Giverny ne recevrait certainement pas autant de visiteurs chaque année sans l'ombre omniprésente de Claude Monet.

Pour honorer le souhait de feu son père Claude Cambour, l'un des derniers impressionnistes fort reconnu, son fils Nicolas a initié le jumelage de la République de Montmartre, dont il est ambassadeur, avec le village de Giverny. Une délégation de Républicains en grande tenue accompagnée des tambours des P'tits Poulbots a été reçue avec faste à l'hôtel de ville par son maire, Claude Landais, puis par les membres de son Conseil municipal lors du déjeuner qui s'ensuivit à la salle des fêtes. Cette belle et chaleureuse cérémonie eut lieu il y a neuf ans, le 11 avril 2015. Claude Landais fut nommé à cette occasion Citoyen d'honneur de la République de Montmartre.

Le rappel de cet évènement nous permet de donner un coup de projecteur sur ce petit village du Vexin français, situé à seulement 75 kilomètres de Paris.

Giverny est cité pour la première fois vers 1025 sous son vocable latinisé de Giverniacum. Un dolmen laisse supposer que le lieu était habité bien avant, stratégiquement situé au confluent de la Seine et de l'Epte. La paroisse est fondée sous les Mérovingiens. Elle est placée sous la protection de sainte Radegonde dont l'église sera érigée dans le style roman à partir du X^{e} siècle. On peut y découvrir, caché à l'abri des curieux, le corbillard qui conduisit le cercueil de Monet à sa sépulture dans le cimetière jouxtant l'édifice. À remarquer également une peinture exceptionnelle représentant un Christ en croix, due au talent de Claude Cambour qui eut son atelier et sa galerie à quelques encablures de là.

Jusqu'au milieu du XIX^{e} siècle, Giverny n'est qu'un paisible petit bourg vivant chichement de ses cultures de céréales et de la vigne. À la Révolution, c'est la famille Le Lorier qui possédait les terres, et monsieur Le Lorier fut le premier maire du village en 1791. En 1800, Giverny comptait 327 habitants. Il culminera à 548 âmes en 1990 pour se stabiliser aujourd'hui à un peu moins de 500. La municipalité, le département et la région ont beaucoup œuvré pour qu'il puisse accueillir correctement environ un million de visiteurs entre Pâques et la Toussaint : vastes parkings, circulation réglementée, sécurité renforcée…

La vie de Giverny est ainsi rythmée pendant sept mois par an par l'attirance touristique quasi universelle

engendrée par la maison et les jardins de Claude Monet. Personne n'ignore qu'il fut l'un des principaux initiateurs du nouveau mouvement artistique auquel son tableau brossé au printemps 1873, *Impression au soleil levant*, donnera son nom.

Dix ans plus tard, l'artiste découvre la quiétude du lieu et y loue la maison qu'il achètera en 1890. Il réaménage le verger, plante fleurs et arbres et, en 1893, fait creuser, au grand effroi des riverains, son fameux étang aux nénuphars en détournant un bras de l'Epte.

La peinture des *Nymphéas* nécessitera la construction d'un nouvel atelier dédié à la création de cette œuvre monumentale. Les panneaux en seront exposés en 1909 chez Durand-Ruel. Clemenceau, l'ami du peintre, en inaugurera le décor à l'Orangerie des Tuileries, un an après la mort de leur auteur, survenue à 86 ans, le 5 décembre 1926.

Michel Monet, dernier fils du peintre, est décédé dans un accident de voiture en 1966, à l'âge de 88 ans. Sans héritier, il a légué par testament la propriété et les collections de Giverny au musée Marmottan dépendant de l'Académie des beaux-arts. La maison n'avait pas été entretenue depuis longtemps et ses jardins étaient en friche. Pour sauver ce patrimoine en péril, et faute de moyens, Gérald Van der Kemp et son épouse Florence ont fait appel à des mécènes dont, en particulier, la Versailles Foundation-Giverny Inc. basée à New York. En 1980, la Fondation Claude Monet a été créée et, le 1er juin, la propriété a ouvert ses portes au public.

Après avoir été directeur du Grand Théâtre de Genève puis de l'Opéra national de Paris, Hugues Gall a pris en 2008 la tête de la Fondation Claude Monet qui assure la gestion et la conservation de la maison de l'artiste et de ses dépendances. Il a succédé à Gérald Van der Kemp, qui en a dirigé la rénovation, lorsque l'Académie des beaux-arts lui en a confié la mission et l'a reconduit dans ses fonctions.



Plaque de la tombe de la famille Monet

Les liens entre les États-Unis et Giverny remontent aux années 1880 quand une colonie d'artistes américains, séduits par le travail de Monet, s'y installe et fréquente l'Hôtel Baudy (81 rue Claude Monet), resté « dans son jus ». Dans son jardin, on peut encore entrer dans l'atelier construit à la demande de ces peintres, en 1887. Cézanne, Rodin, Sisley, Mary Cassatt y ont travaillé, ainsi que tous les jeunes Américains venus ici avant la Première Guerre mondiale. Renoir, entre autres, y déjeunait fréquemment avec Monet.

Un lien de plus avec le nouveau continent a été tissé lors de l'ouverture du Musée d'Art Américain, inauguré en 1992. Il est alors géré par la Terra Foundation for American Art, créée par le collectionneur et mécène Daniel Terra. En 2009, ce bâtiment moderne construit par les architectes Reichen et Robert, deviendra le musée des Impressionnismes, dont Sébastien Le Cornu assure aujourd'hui la présidence. Des expositions temporaires s'y succèdent au cours de chaque saison touristique.

Au-delà de la peinture, Giverny a été et reste un sujet de prédilection pour les écrivains. Michel de Decker y a écrit en 1992 l'un des meilleurs livres sur *Claude Monet* et, en 2010, Michel Bussi a fait du village le cadre de son roman policier à succès, *Nymphéas noirs*. Adrien Goetz a signé, quant à lui, un remarquable ouvrage intitulé *Monet à Giverny* avec de très belles photographies d'Éric Sander, publié sous l'égide de la Fondation Monet.

Parmi les personnalités célèbres, Giverny s'enorgueillit d'avoir eu le chanteur Leny Escudero parmi ses habitants. Le village a également reçu la visite d'Hillary Clinton en 1996 et, en 2007, de l'Empereur du Japon, Akihito. Plus près de nous, ce sont Brigitte et Emmanuel Macron qui ont foulé en 2019 le bitume de la rue Claude Monet. Quant à Patrick Balkany, son moulin se visitera-t-il un jour comme un site historique ?

En dehors du restaurant Baudy, se trouvent deux autres adresses agréables à fréquenter : La Musardière, hôtel-restaurant récemment rénové, avec une cuisine à tendance bistronomique servie sur une belle terrasse, et Les Nymphéas, face à l'entrée du musée, avec un accueil sympathique pour déguster des salades composées et des plats plus traditionnels. Un peu plus éloigné du centre, Le Jardin des Plumes est un hôtel de charme doté du seul restaurant étoilé de Giverny.



Pont japonais sur la mare des nympheas



La maison de Monet

Plusieurs galeries de peinture permettent à des artistes contemporains d'exposer leurs œuvres. Nous regrettons vivement la fermeture de la Galerie Cambour à la suite du décès subit en avril 2023 de Manuela Aguilera Torres, la veuve de ce grand artiste, elle-même pastelliste au talent exceptionnel.

La saison 2024 s'annonce riche en expositions et évènements artistiques de qualité. Le site internet de la Mairie, nouvellement remanié, permet-aux visiteurs de se tenir facilement informés de l'actualité de cette autre patrie-berceau de personnalités ayant marqué leur temps.

Pierre Passot

Photographies de
Liesbeth Passot-Kanbier

GUY BÉART SOUVENIRS D'UNE RENCONTRE

PAR GÉRARD LETAILLEUR

MÊME SI JE RESTE SANS « ATOUT », IL ME RESTE UN SEUL « CŒUR » : IL EST À VOUS !

Le printemps 2015 s'achevait à peine. Attablé un soir chez Walczak, *Aux Sportifs Réunis*, le bistrot de Brassens de la rue Brancion, en compagnie de Renaud et de son ami musicien Béjo qui l'accompagna en studio et en tournée à de multiples reprises, j'entendis ce dernier me dire entre deux verres : « Tu sais, Guy Béart a donné en janvier son Concert d'Adieu, à l'Olympia, là où il débuta il y a soixante ans. Guy, c'est un peu mon père spirituel. On pourrait peut-être ensemble écrire un livre sur lui ? Qu'en penses-tu ? »

> **Le Verbe est le reflet de mes préoccupations. Les mots nous aident à vivre !**

Éprouvant de l'admiration envers cet artiste exceptionnel dont *L'Eau vive* irrigua mes rêves de gosse, je dois avouer que l'idée m'enthousiasma. C'est ainsi que quelques jours plus tard, adoubé par les deux compères, j'eus le privilège de franchir le seuil de sa vaste maison à Garches.

Guy Béart m'accueillit chaleureusement. Fidèle à sa légende, il était allongé sur son lit, entouré, pêle-mêle, de feuilles de papier, de téléphones, télécommandes, ciseaux, crayons et tasses de café que Gilles, son employé de maison, venait régulièrement remplir.

« Je passe la majeure partie de mon temps ainsi, commença-t-il à me dire. Il m'arrive même d'être, la nuit, visité par de curieuses entités. Récemment, la déesse égyptienne Isis m'a conseillé de demander à Dieu s'il existe… Je dois avoir un don de médiumnité ! »

Peu à peu il se détendit, fumant cigarette sur cigarette, des blondes de préférence, et se mit à égrener quelques souvenirs de sa longue carrière, entrecoupés de réflexions sur ses occupations présentes et ses projets d'avenir. L'oreille à l'écoute des soubresauts de l'histoire, il commenta quelques nouvelles du monde en portant au passage sur elles un regard sévère.

« Je continue à écrire vous savez… Le Verbe est le reflet de mes préoccupations. Les mots nous aident à vivre !… Eh bien, continua-t-il en souriant, si nous commencions par le commencement ? »

C'est ainsi que j'appris que Guy Isidore Béhar-Hasson, son véritable patronyme, était né le 16 juillet 1930 au Caire où son père, expert-comptable chargé d'installer des sociétés françaises à l'étranger, se trouvait alors.

Son enfance qu'il qualifiait avec humour de long vagabondage, le mena successivement d'Égypte en Grèce, du Mexique aux États-Unis, puis au Liban et à Nice où son père l'initia aux mathématiques modernes, à la musique et à la maîtrise d'instruments à cordes comme la mandoline et le violon.

Le regard volontaire, les yeux pleins de vivacité à travers lesquels on percevait son imagination sans cesse en éveil, il revivait avec plaisir ses jeunes années.

À dix-sept ans, il découvre Paris. C'est le coup de foudre. Il s'inscrit à l'École nationale de Musique et au concours de l'École nationale des Ponts et Chaussées dont il ressortira avec un diplôme d'ingénieur spécialisé dans les cristaux et l'étude de la fissuration du béton. Malheureusement, en 1952, son père décède subitement d'une crise cardiaque. Les finances s'en ressentent. Pour aider sa mère et sa sœur, il décroche un emploi d'ingénieur dans le bureau d'études d'une entreprise où il se consacre à la recherche sur la dislocation des corps solides. Cette activité lucrative n'occultera pas pour autant sa vocation d'auteur-compositeur.

Poète formé aux sciences exactes, joueur d'échecs émérite, il ne cesse dès lors d'offrir de lui l'image d'une déroutante dualité. Le soir, l'ingénieur se mue en troubadour. Il fréquente les cabarets à la mode où il lui arrive de chanter en s'accompagnant à la guitare, notamment *La Colombe*, situé au numéro 4 de la rue du même nom, établissement dirigé par le décorateur Michel Valette auquel on doit la rénovation et la transformation de cet ancien bistrot. Dès lors, le « Tout Paris » y accourt pour découvrir les artistes du moment en savourant les spécialités du lieu : « le veau aux cerises à la Sarah Bernhardt », « le jambon à l'ananas », « le steak à l'échalote », bercé d'une musique d'ambiance jouée au piano par Marcel Yonnet. Guy chante aussi au *Port-du-Salut* rue Saint-Jacques, tenu par les comédiens Jacques Massebœuf et Françoise Rosier sans oublier le photographe René Cozzano, ainsi qu'aux *Trois-Baudets* de Jacques Canetti, l'incontournable découvreur de talents.

En 1955, profitant d'un déplacement professionnel à Nice, il



rencontre Georges Brassens dans sa loge au *Théâtre de Verdure* et lui soumet quelques-unes de ses œuvres. Enchanté, Brassens lui conseille d'aller voir Patachou à Montmartre, rue du Mont-Cenis. Intriguée par cette recommandation, Patachou le reçoit, l'écoute et décide de mettre à son répertoire *Bal chez Temporel*, un poème d'André Hardellet mis en musique par ses soins.

Sur l'insistance de Jacques Canetti et de Boris Vian, après beaucoup d'hésitations, il enregistre un disque 25 cm où il démontre ses qualités d'auteur et de mélodiste. Amoureux de la langue française, il émaille ses textes de néologismes, comme dans *Laura*, en écrivant :

« On l'a jouée aux dames
Sur un grand damier
On l'a jouée aux drames
Sur un grand larmier... »

À Montmartre, il multiplie les rencontres. Il se lie d'amitié avec Marcel Aymé, admirant en lui non seulement le romancier, l'auteur des *Contes du Chat perché*, mais aussi le poète. Il met d'ailleurs en musique quatre poèmes de l'écrivain dont *Ne tirez pas le diable*, non dénué d'humour :

« Ne tirez pas le diable
Le diable par la queue
Ça lui fait mal au diable
Vous le rendez grincheux.
N'est-il pas préférable
D'avoir le diable au corps
Au fond c'est un bon diable
Qui nous met tous d'accord... »

Au *Lapin Agile* il fait la connaissance de Pierre Mac Orlan :

« La personnalité de Guy Béart, confiera par la suite le célèbre écrivain, est incontestable. Elle est déjà savante dans sa manière de transposer des sentiments purement littéraires en les adaptant aux besoins de la rue, considérée comme un champ d'expériences distinguées... »

Sa notoriété grandit. Les interprètes en vogue le sollicitent. Pour Juliette Gréco, il compose *Chandernagor*, pour Zizi Jeanmaire *Viens à la Gambille* (1957), et pour Annie Fratellini *Vous* (1958), citons aussi Lisette Jambal *Poste restante* (1958), Pia Colombo *La Chabraque* (1959), la Montmartroise Simone Langlois *Printemps sans amour* (1960), Michel Simon *Pierrot la tendresse* (1960), Jean-Claude Pascal *Les Pas Réunis* (1961), etc.

En 1958, l'Académie Charles-Cros lui décerne son Grand Prix du Disque. Un an plus tard, il aura le bonheur d'être le père d'une petite Ève, future créatrice de bijoux, puis en 1960, sa chanson *L'Eau vive* du film éponyme de François Villiers, scénarisé et dialogué par Jean Giono, rencontre un tel succès qu'en primaire, les instituteurs la font apprendre aux écoliers. À l'affût de nouveaux talents, Bruno Coquatrix lui demande de se produire en première partie du spectacle de Catarina Valente à l'*Olympia*.

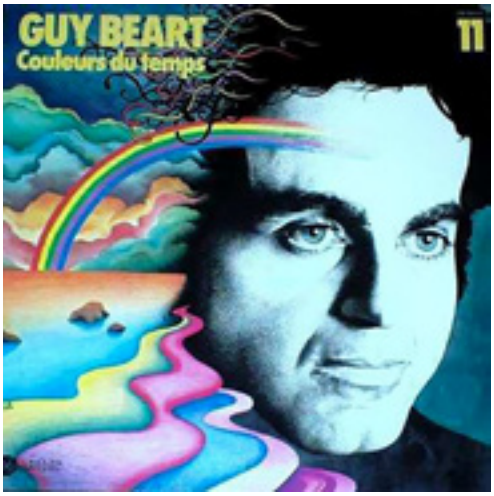
Au début des années 60, l'âge d'or des cabarets s'assombrit. Avec la concurrence de la radio, de la télévision, des disques, de la voiture et de la résidence secondaire, on se presse de moins

en moins à leur porte. D'autre part, des courants musicaux venus d'outre-Atlantique et d'outre-Manche déstabilisent l'univers des variétés : le rock'n'roll et le yéyé dont le nom apparaît pour la première fois sous la plume du sociologue Edgar Morin.

Les industriels s'intéressent à ce phénomène et particulièrement à l'argent de poche des « baby-boomers » nés dans l'euphorie de l'après-guerre. Les firmes phonographiques délaissent les anciennes vedettes du music-hall ainsi que les artistes « rive gauche », les vouant aux gémonies, au profit de ceux que l'on qualifie déjà « d'idoles des jeunes ».

Guy Béart prend les devants. En 1961, il crée sa propre maison de disques, « A.P.A.M. » (auto promotion des artistes du micro), devient producteur indépendant et révolutionne le système. Plus tard, il fonde la société « Temporel » qui deviendra « Bienvenue ».





À partir de 1963, il se lance dans une nouvelle aventure. Il produit et anime sur la première chaîne de l'ORTF une émission « Bienvenue chez Guy Béart », programmée à une heure de grande écoute, de conception tout à fait nouvelle, dans laquelle il accueille des personnalités venant d'horizons différents : les musiciens Duke Ellington, Simon & Garfunkel, des écrivains comme Aragon, des cinéastes comme Vittorio De Sica, le tout dans une ambiance « cabaret montmartrois », voire « feu de camp » de nos jeunes années… Il allie à ravir culture et divertissement, fait redécouvrir aux téléspectateurs les belles chansons d'antan et connaître les œuvres contemporaines dignes d'être demain inscrites au panthéon de cet art. Parmi ces grands rendez-vous, il aura le plaisir le 13 avril 1968, d'être entouré de Charles Aznavour, Pierre Dac, Annie Fratellini et de sa fille comédienne, Emmanuelle, « un autre moi-même, qui réussit, se plaît-il à répéter. »

En marge, son amie Annabel, la future épouse de Bernard Buffet, lui demande de lui écrire une chanson. Ce sera *Qu'on est bien* :

« Qu'on est bien
Dans les bras
D'une personne
Du sexe opposé
Qu'on est bien
Dans ces bras-là !
C'est la vraie prière
La prochaine aime le prochain
C'est la vraie grammaire
Le masculin s'accorde avec le féminin… »

De quoi déplaire aujourd'hui aux adeptes de la théorie du genre qui visent à entretenir une confusion entre les identités sexuelles…

Son intérêt pour le patrimoine culturel et musical l'amène en 1966 à enregistrer son album *Vive la Rose* où il reprend quelques-unes des plus belles chansons traditionnelles françaises parmi lesquelles on retrouve entre autres *Le Pont de Nantes*, *Aux Marches du Palais*, *Le Roi a fait battre tambour*, *La Chaloupe à l'eau* et bien sûr, *Vive la Rose* où se décline le thème de l'amour volage au XVIII[e] siècle.

Indépendamment de ses activités télévisuelles, il ne cesse de composer. Les réussites s'enchaînent : *Le Quidam, Suez, Le Grand Chambardement, Le Matin je m'éveille en chantant, Les Couleurs du Temps, Le Monsieur et le Jeune-homme*, etc.

L'art poétique le subjugue. Il apprécie sans réserve celles et ceux qui le vénèrent, à l'instar du président Georges Pompidou, auteur d'une *Anthologie de la Poésie française* :

« C'est le fin lettré qui me plaît et non le politicien. Je n'ai jamais chanté ni voté pour lui, ajouta-t-il, parce qu'il ne faut pas confondre amitié et politique. Je suis trop épris de cette connaissance conforme au réel que l'on nomme *Vérité*, cette adéquation entre la réalité et l'homme qui la pense, pour adhérer au monde politique. J'ai souvent en tête ce vieux proverbe persan : *Donne un cheval à celui qui dit la vérité, il en aura besoin pour s'enfuir*… C'est pourquoi en 1967 j'ai écrit une chanson sur ce thème. »

On se souvient en effet des paroles si justes de *La Vérité* :

« Le premier qui dit se trouve toujours sacrifié
D'abord on le tue
Puis on s'habitue
On lui coupe la langue, on le dit fou à lier
Après sans problèmes
Parle le deuxième
Le premier qui dit la vérité
Il doit être exécuté… »

En 1979, Guy affronte une nouvelle épreuve. Il apprend qu'il est atteint d'un cancer. Il va lutter de toute son énergie contre ce mal, jour après jour, jusqu'à sa complète rémission. De ce combat naîtront une chanson *L'Espérance folle* et un livre éponyme qu'il publiera en 1987.

Il s'interroge sur le monde qui l'entoure. De ses réflexions émergent des œuvres remarquables dont *Qui suis-je ?*, *Les Collines d'acier*, *Les Grands Principes* et *Rotatives* :

« Le monde est un spectacle
Il nous faut des miracles…
Tournez, tournez, rotatives… »

Prolixe, il multiplie ses productions. Les albums se succèdent : *D'Apocalypse en Messies*, *Le Beau Miroir*, *Porte-Bonheur*… En 1986 il sort *Demain, je recommence*, année où il reçoit le Grand Prix de la Chanson française.

En décembre de la même année, il se retrouve sur le plateau de l'émission de Bernard Pivot « Apostrophes » avec Serge Gainsbourg, comme à son habitude quelque peu éméché… Tandis que Guy évoque sa carrière en flânant entre les émotions éternelles, Gainsbourg plus terre à terre soutient que la chanson n'est qu'un art mineur. La prise de bec s'enflamme sous le regard médusé de Bernard Pivot :

« La chanson, répond Béart, rencontre les gens. Cela n'a rien de mineur !
- Qu'est-ce qu'il a dit le blaireau ? enchérit

l'auteur de *La Javanaise* en ajoutant : vous allez prendre deux baffes dans la g… ! »
Au terme de cet épisode devenu aujourd'hui un moment culte d'« Apostrophes », Guy déclarera :

« Serge Gainsbourg est un remarquable provocateur. Notre époque lui ressemble, il vaut mieux faire le buzz que de dire la vérité. Seules les images comptent. »

Son œuvre, contrairement à celle de son antagoniste, défend un mysticisme optimiste. Pour lui, la chanson est un art majeur qui parle à l'âme humaine. L'un chante *Je t'aime moi non plus, Je suis venu te dire que je m'en vais, La Décadanse, My Lady Héroïne* et les états d'âme d'un poinçonneur qui, à la station des Lilas « fait des trous, des p'tits trous… en attendant qu'on le mette dans un grand trou », tandis que l'autre nous parle d'*Espérance folle*, du *Meilleur des Choses*, d'un *Porte-Bonheur*, de *Pierrot la tendresse* et nous propose le matin, de s'éveiller en chantant !

Avec *Le Miracle vient de partout* (1976), il nous révèle son approche de la vie où s'invite le merveilleux :

« Il vient du sage, il vient du fou,
Il vient des enfants réveillés
Il vient des amis oubliés
Il vient des ennemis jaloux
Le miracle vient de partout… »

Son inspiration se transcende dans la légèreté et la gravité. Tour à tour prophète de l'apocalypse, observateur vigilant et critique du monde qui l'entoure, Guy affiche dans ses compositions un humanisme apolitique et confiant. Chacune d'entre elles lui sert de tribune où il disserte sur notre condition d'être vivant imparfait, dans une société non sans travers, mais où chaque aurore peut nous offrir un autre regard sur la vie, un regard neuf, heureux, ébloui.

« Récemment, la déesse égyptienne Isis m'a conseillé de demander à Dieu s'il existe… Je dois avoir un don de médiumnité ! »

Il participe à des émissions de télévision, chante par exemple en 1978 en duo avec son amie Dalida *Allô, tu m'entends ?* dans le cadre d'une soirée animée par Michel Drucker, et en 1984, il récidive à la demande de Guy Lux en interprétant toujours avec elle *Que sont devenues les fleurs ?*

En réalité, il se méfie de la télévision. « Là où elle passe et trop passe, répète-t-il, l'esprit ne repousse pas. » Il fustige « ce veau d'or » dans sa chanson *Télé Attila* :

« L'as-tu, la télé nouvelle
L'as-tu, l'as-tu là
Celle qui donne des ailes
À nos cancres las… »

Dans les années 1990, sa carrière rebondit. Il reçoit le Grand Prix de l'Académie Française en 1994 pour l'ensemble de son œuvre, se produit à l'*Olympia* en 1996 et sur la scène de *Bobino* en 1999. Un nouvel album de douze chansons inédites, *Le Meilleur des Choses*, en 2010, couronne ce retour. Une fois encore, il nous démontre que le secret de la réussite réside non seulement dans l'inspiration et le Verbe qui lui est si cher, mais aussi dans la composition, la construction et l'architecture de chacune de ses créations.

Notre rendez-vous, finalement, se prolongea bien au-delà de l'heure prévue. Guy, heureux d'avoir revisité certains moments de sa vie, me salua chaleureusement :

« N'hésitez pas à revenir me voir, me dit-il, je serai heureux de participer à ce projet de livre. »

Malheureusement, le 16 septembre 2015, en descendant de sa voiture, à Garches, il fut pris d'un malaise et s'effondra en pleine rue, foudroyé par une crise cardiaque.

Laissons à son amie Juliette Gréco, « la muse de Saint-Germain-des-Prés » cet ancien village qu'il aimait tant, le soin de conclure cette évocation :

« Guy a traité à peu près tous les sujets de manière magistrale, à sa façon à lui, avec son langage à lui. C'était un bienfaiteur de l'humanité, vraiment. »

Depuis sa disparition et la vôtre, chère Juliette, il n'y a réellement « plus d'après, à Saint-Germain-des-Prés, plus d'après-demain, plus d'après-midi, il n'y a qu'aujourd'hui… »

Au revoir, Monsieur Béart.

Que vos chansons continuent de transmettre aux futures générations votre amour de la vie, cette « Espérance folle » dont nous avons tant besoin.

Gérard Letailleur







Christel.S

Bijoutier - Joaillier - Maroquinerie

ACHAT-VENTE
Bijoux - Or - Diamants - Pierres précieuses

REPARATION - CREATION - TRANSFORMATION
Bijoux or et Argent

ACHAT - VENTE - REPARATION
Sacs à main de Luxe



8 rue Tholoze, 75018 Paris, Tel : 01 42 51 82 40
christels.bijou@gmail.com
@CHRISTEL.S.PARIS

LA MASCOTTE

Brasserie depuis 1889
52 rue des Abbesses
01 46 06 28 15





L'ÉCAILLE
Dégustation, vente et livraison de fruits de mer
01 46 06 06 56



Ouvert 7 jours sur sept

LE STUDIO CAFÉ

AMBIANCE CINÉMA



AMBIANCE CINÉMA

Au pied des jardins du Sacré-Cœur et du funiculaire

Restaurant – Café

Ouvert 7 jours sur 7 jusqu'à 23h00
Téléphone : 01 46 06 50 51
15 place St. Pierre – 75018 Paris

Ambiance sympa – Terrasse















LE MOULIN
DE LA GALETTE

Service continu de 8h à minuit

Réservation
Tél. : 01 46 06 84 77
Email : lemoulin75018@gmail.com
83, rue Lepic - 75018 Paris

Avec Josian, Guillaume et leur équipe,
venez découvrir et partager
des plats authentiques dans une ambiance
et un lieu mythique !

UN AIR DE PAYS BASQUE 1re PARTIE À MONTMARTRE

PAR CHANTAL BRÉROT ET JACQUES BACHELLERIE



Depuis plus de cent ans, Montmartre protège et sauvegarde en un lieu très fréquenté et classé parmi les sites parisiens les plus visités, un joyau précieusement conservé venu du Pays Basque. L'état français, soucieux de le préserver, l'a classé Monument historique en 1981.
Un air de Pays Basque sur la Butte ? Des maisons aux poutres couleur sang de bœuf ? Des piments séchant sur les façades ? Un atelier d'artiste ciselant des makhilas* ? Des épiceries fines spécialisées en produits basques, piment d'Espelette, axoa*, chipirons*, Ossau Iraty*, koka*, mouchou*... à Montmartre ?

Rien de tout cela ! Un instrument de musique !!! Mais quel instrument ? Un instrument unique au monde !

Malgré son âge bien avancé, il a vu le jour en 1898, il est encore en pleine forme, sa voix de stentor se fait entendre fréquemment sur la Butte et ses alentours.
Parti de sa terre basque de Bidart, entre Biarritz et Saint-Jean-de-Luz, en 1903, c'est à Montmartre qu'il s'est retrouvé en 1913, pour vivre une vie éternelle, après maintes péripéties. Depuis cette date, il mène une existence paisible et a gardé son énergie et son souffle de jeune homme.
Fidèles lectrices et lecteurs du magazine, vous à l'esprit clair, vif et bien « org-anisé », avez-vous éclairci ce mystère ? Mais c'est bien sûr... l'orgue de la basilique du Sacré-Cœur !

LA FOLIE DES GRANDEURS D'UN BARON ORGANISTE

Grand amateur de musique et organiste, le baron de L'Espée, héritier des fonderies de Wendel, une des plus grandes dynasties lorraines de maîtres de forges, a fait bâtir le château d'Ilbarritz, face à l'océan, au seuil du rivage le plus redouté des navires en dérive, pour y installer son orgue.
À l'occasion d'un premier séjour à Paris, en 1867, il rencontre son compatriote messin, Ambroise Thomas, compositeur français particulièrement réputé au XIXe siècle pour ses opéras. Par son intermédiaire, il fait la connaissance de César Franck qui officie aux consoles de l'église Sainte-Clotilde, du 7e arrondissement.
D'après son biographe, Christophe Luraschi, « *Albert de L'Espée éprouve de l'attrait pour l'orgue depuis cette date. Cela n'a rien de religieux ou de mystique mais c'est la puissance seule de l'instrument qui le fascine. Il aime aussi l'impression de pouvoir à l'aide d'un instrument unique, créer l'illusion de l'orchestre.* »
Personnage atypique, le baron de L'Espée, qu'on dit « original », excentrique, extravagant misanthrope, mégalomane, étrange et autoritaire... est un homme rêveur et concepteur à la frénésie de construction démesurée !
Il réunit les meilleurs ingénieurs de l'époque pour créer un monument digne d'accueillir un orgue sur lequel il passera ses journées à jouer du



Le Château d'Ilbarritz a Bidart

Wagner, toutes fenêtres ouvertes.
Entre 1894 et 1898, à Bidart, l'architecte biarrot Gustave Huguenin dirige donc les travaux qui verront naître cette demeure totalement atypique d'une surface d'environ 3000 m² : un château féerique, un domaine des mille et une nuits à l'allure d'un castel moderne, hanté comme une ruine féodale, autour du rêve et du fantasme musical du baron Albert de L'Espée.
C'est la première fois que l'on construit un château avec une pièce de deux étages pour y loger un orgue et non pas l'inverse. Un orgue, digne d'une cathédrale, le plus grand jamais commandé par un particulier au célèbre facteur Aristide Cavaillé-Coll.
Tout le château gravite autour de l'orgue ; l'acoustique de la salle était donc parfaite car entièrement pensée pour l'instrument. Un escalier en bois sculpté qui desservait les cinq étages de l'édifice contribuait à une acoustique étonnante. Pour faire résonner au mieux les jeux de l'orgue, le baron avait consulté les plus grands spécialistes acousticiens de cette époque.
L'orgue au volume impressionnant occupe deux des cinq étages de l'édifice qui lui offrent ainsi un gigantesque écrin. L'immense salle d'orgue du premier étage mesurait 22 mètres de long, 14 mètres de



Chateau d'Ilbarritz Orgue 1898

large et 17 mètres de haut, offrant environ 3 500 m³ d'espace sonore et occupait le centre du château. Ses tuyaux étincelaient sur toute la hauteur des murs de la salle. La console, orientée à l'ouest, face à l'océan, permettait, en jouant, d'admirer le panorama à perte de vue.

Le Château d'Ilbarritz, « fantastique château aux mille légendes, planté en vigie sur la falaise, affronte les vents tempétueux de l'Atlantique. Il reste probablement le point culminant et le plus beau belvédère de toute la côte basque, embrassant un panorama exceptionnel, de la région de Bilbao à la dune du Pyla, et de l'autre côté, jusqu'aux cimes enneigées du Pic du Midi d'Ossau. »
Certains soirs, un grondement sourd jaillissait des entrailles du manoir et semblait diriger la houle atlantique ! C'était le baron de L'Espée qui, à la console de son instrument, emporté par sa passion et fasciné par le site, provoquait « un épouvantable tintamarre wagnérien », sur les falaises d'Ilbarritz, quand il ordonnait à ses tuyaux de souffler l'enfer.
Que nul ne dorme ! Albert de l'Espée satisfait, à l'orgue, durant ses nuits d'insomnie, ses fantasmes les plus insensés. L'amoureux fou des opéras de Wagner peut donner libre cours au plus acharné de ses caprices. De nuit comme de jour, selon l'humeur du moment, face à l'océan déchaîné, les 70 jeux, 74 registres mis en œuvre par 4 claviers manuels et un pédalier de plusieurs dizaines de notes répandent dans la lande sauvage environnante des pages entières de *Tannhäuser*, de *Parsifal* ou du *Vaisseau fantôme*.



Le baron au piano jouant l'air de Walkyrie dans le pavillon des sables

ALBERT DE L'ESPÉE, UN BARON ORIGINAL

Le baron Albert de L'Espée ne souhaite pas être dérangé, encore moins recevoir. Lui-même d'ailleurs ne court pas les salons et ne se soumet pas aux devoirs mondains de son rang. Il s'est offert un monde, pour en jouir seul et librement.
Impossible de savoir à quoi ressemblait Albert de l'Espée qui a toujours formellement refusé d'être portraituré ou photographié. Mais à l'âge de 38 ans, les témoignages confirment que ses premiers atouts n'étaient pas physiques. Avis à nos dessinateurs, la porte à l'imagination créatrice est ouverte !
Misanthrope, Albert de l'Espée préfère, à la compagnie des hommes, celle de ses chiens qu'il entoure de multiples sollicitudes, jusqu'à installer dans ses chenils des couchettes climatisées et surélevées pour éviter aux animaux le contact du sol.
Le baron, ayant subi une bronchite dans sa jeunesse, est obsédé par les problèmes d'hygiène. Il buvait de l'eau d'Évian, mise en bouteille à la source tous les vendredis par un chimiste assermenté exclusivement attaché à son service. Il ne mangeait que les poissons qu'il avait vus vivants. Il grillait lui-même son café, et avait sa propre vache pour le lait frais. Il voyageait par chemin de fer, emportant avec lui son pétrin pour faire son pain, et toute sa vaisselle ainsi que son lit et son linge bien emballé.
Chaque installation dans une de ses résidences obéissait à un rituel d'une rigueur hygiénique sans concession : tapis, coussins, rideaux sont préalablement secoués, étalés au soleil pendant



Ensemble du domaine du baron de L'Espee

une journée puis savonnés avant d'être de nouveau étendus à l'air libre. Les matelas sont nettoyés à l'alcool de menthe. Au quotidien, le Baron ne manipule qu'avec des gants les pièces et billets de banque, auparavant désinfectés. Cette culture de l'hygiène se développe dans les milieux citadins bourgeois très fortunés. Il est alors question, dans une certaine presse écrite que les grandes villes favorisent le développement des maladies. C'est

→

pourquoi le choix du baron se porte sur la côte basque, pour l'édification de sa nouvelle propriété, à l'écart de Biarritz. Cette phobie des microbes ne contribue pas à resserrer les liens de son mariage. La naissance en 1890 d'un fils, baptisé René, ne suffit pas à rapprocher les deux époux. Leur vie se sépare et le divorce est prononcé.

UN ÉDIFICE AU CONFORT MODERNE

Le château réunit toutes les connaissances les plus abouties de l'époque : système de monte plat électrifié, eau filtrée, électricité à tous les étages, téléphone et réseau de climatisation…

Pour un hygiéniste comme le Baron cela était très important qu'il y ait un système d'évacuation et de traitement de l'eau usée. On trouve également un système anti-incendie, un paratonnerre et bien d'autres innovations. Ce château est l'exemple même de la maison de l'avenir.

Deux piscines chauffées d'eau de mer sont installées à l'intérieur du château d'Ilbarritz ! L'eau est puisée en pleine mer dans un grand réservoir construit entre deux rochers de la plage, puis remontée jusqu'au château par des pompes électriques. Une fois filtrée, l'eau est chauffée par un système de jets de vapeur. Basique !

Désireux de bénéficier de tout le confort moderne, une véritable usine hydroélectrique est installée pour alimenter tout le domaine. Le baron est ainsi le premier particulier de la Côte basque à disposer du confort électrique.

UN DOMAINE PARSEMÉ DE CONSTRUCTIONS HÉTÉROCLITES SUR UN TERRAIN ABRUPT

Aujourd'hui toujours fièrement debout, isolé au sommet de la falaise, le castel d'Ilbarritz à Bidart, à l'époque du baron Albert de L'Espée, se situait au milieu d'un vaste domaine de 60 hectares de lande, de prairies, de bois et de rivage.

Sur cet immense terrain, Gustave Huguenin, l'architecte biarrot au large sombrero, édifia « la cité chinoisisante du rajah de Bidart ». Elle comprenait 14 villas élégantes et pittoresques dispersées à travers le domaine et reliées au château par un réseau de sentiers couverts. Ces trois kilomètres de promenoirs permettaient de circuler sur le domaine et de rejoindre la mer à l'abri des pluies et du vent souvent tempétueux.

Sur la plage, on trouvait, mis à part le bâtiment des cuisines et l'usine hydroélectrique, la cabine des bains, les établissements marins, piscines chauffées et bain turc. Il y avait aussi un pavillon sur le sable, rattaché à la terre ferme par une passerelle, où le baron aimait à jouer du piano sur fond de vagues. Il se grisait de Wagner dans le fracas des vents et des flots : un jour qu'il avait oublié de faire mettre son piano Erard à l'abri, une tempête d'équinoxe emporta l'instrument !

BIANA, ABERT ET ILBARRITZ

À Paris, un soir de 1890, le Baron fait la connaissance d'une chanteuse de 20 ans, Biana Duhamel qui retient son attention plus que de raison. Âgée de vingt ans de moins que lui, il est subjugué. Elle est très certainement séduite par la personnalité excentrique du baron… Il semble qu'il cédait à tous les caprices de la jeune femme, à condition qu'elle soit constamment à sa disposition…

Le Baron est homme discret. Il préfère enfouir leurs amours dans un de ces manoirs mystérieux qu'il possède à travers la France : ce sera Ilbarritz à Bidart. Ce domaine qui présente la meilleure recherche de confort et de fantaisie, conçu comme un gigantesque théâtre, va très certainement satisfaire sa belle.



Escapade de Biana malgré le projecteur de surveillance du belvédère

Le baron, très autoritaire imposait à sa maîtresse de rester dans l'enceinte de la propriété… Il arrivait à la dame, les soirs où n'était pas hissé le drapeau qui la convoquait au château, de se livrer à quelques escapades nocturnes. Dès janvier 1898, Biana tenta à plusieurs reprises de « s'évader » à Biarritz pour jouir des soirées mondaines, et des jeux du casino. Albert de l'Espée, fou de rage fit alors installer un projecteur géant tout en haut du belvédère du château pour faire surveiller la villa des Sables où logeait Biana ! Un soir, le projecteur aveugla les chevaux d'un équipage qui, du coup, versa dans le fossé. À bord ? La reine Nathalie de Serbie !

Biana Duhamel quitta définitivement son baron en février 1898. Ultime sursaut de vie, avant qu'une nouvelle rupture sentimentale ne condamne à jamais le château d'Ilbarritz au silence, Albert de L'Espée, sur un coup de tête, décida de s'en séparer. Mais très vite il constate que l'orgue s'avère un handicap pour la vente de sa propriété. Le baron revient une dernière fois en 1902 actionner les soufflets wagnériens de l'imposante machinerie avant de vendre l'instrument au successeur de Cavaillé-Coll, Charles Mutin.

L'instrument, cher au baron, est enlevé pièce par pièce. L'aventure aurait pu s'arrêter là mais le baron de L'Espée en décida autrement.

C'est une deuxième vie qui va commencer pour l'orgue exceptionnel d'Aristide Cavaillé-Coll. Un long voyage va le mener, en pièces détachées, jusqu'à Paris où l'attendent de nouvelles aventures que vous connaitrez, amis lecteurs et lectrices, dans notre prochain numéro.

Dessins de
Bernard Deubelbeiss

NOTES

***Le makhila** : bâton ferré qui possède une pointe dans son manche, adapté au poids et à la taille de son propriétaire et équilibré en son milieu pour favoriser la marche.

***L'axoa** : émincé d'épaule de veau, cuit avec des oignons, des poivrons, du jambon en dés, un verre de vin blanc et du piment d'Espelette.

***Le chipiron** : espèce de calamar de petite taille apprécié pour ses tentacules.

***Ossau-Iraty** : fromage au lait de brebis fabriqué dans le Pays basque français et le Béarn. Cette appellation a pour origine le pic du Midi d'Ossau et la forêt d'Iraty. AOC depuis 1980, AOP depuis 1996.

***Le koka** : flan épais recouvert de caramel.

***Le mouchou** : du mot basque muxu signifiant « bisou ». Proche cousin du fameux macaron.

***Le narthex** : vestibule d'une église, entre le portail et la nef.

SOURCES :

- Elie Durel : *Les mystères d'Ilbarritz ; la cité interdite* Éditions *Geste*
- Jean-Pierre Alaux : *Meurtres au pays basque : quand le diable dansait à Ilbarritz*
- François Rivière : *Les Mystères d'Ilbarritz*, Éditions *Le Festin*.
- Christophe Luraschi **:** *Le Château d'Ilbarritz*, Bidart éditions
- Christophe Luraschi *Albert de l'Espée* Éditions Atlantica, Biarritz.
- Journal *La Gazette de Biarritz-Bayonne et Saint-Jean-de-Luz*, édition du 31 mars 1912.
- Le Courrier de Bayonne, Paul Faure, 27 septembre 1912

MICHÈLE FOURMENTRAUX
LE TALENT RÉCOMPENSÉ

Dans le cadre exceptionnel de la Villa Radet, au cœur de la Cité internationale des arts de la Ville de Paris, à l'angle des rues de l'Abreuvoir et Girardon, s'est tenue les samedi 4 et dimanche 5 novembre derniers la 10e Biennale de la Palette, de l'Objectif et du Burin de la République de Montmartre. 34 artistes peintres, photographes et sculpteurs, sélectionnés sous l'égide de Jean Villain, commissaire de l'exposition et ministre des Beaux-Arts de notre République, ont ainsi exposé leurs œuvres lors de cette Biennale d'Art Contemporain.

Avec ses peintures aux collages originaux, Michèle Fourmentraux s'y est vu remettre le Prix de la République de Montmartre décerné par les membres de son Conseil des ministres.



Le chemin — Techniques mixtes sur toile

Cette artiste de grand talent, membre de la Fondation Taylor, n'en est pas à sa première récompense — loin de là. En août 2021, un de ses tableaux eut les honneurs du musée d'Art Moderne de Tokyo. Elle fut ensuite décorée de la médaille d'argent des Arts-Sciences-Lettres en octobre 2022 avant de recevoir le prix de la Société artistique d'Étampes en 2023 ainsi que, la même année, celui du prix de Peinture de l'École Française de Versailles. En 2024, Michèle est la lauréate du prix de la Fondation Taylor au Salon d'Automne.



Les lianes — 110x130 — fusain sur papier encadré sous plexi

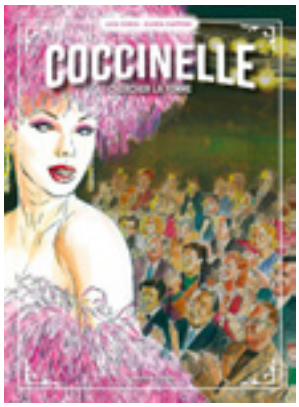
Un beau parcours a mené notre Montmartroise d'adoption, ayant longtemps vécu rue du Mont-Cenis, à être aujourd'hui sous les projecteurs de l'actualité. Une année préparatoire à Met de Penninghen à Paris, précède son admission à l'École Nationale des Beaux-Arts dont elle sortira diplômée de dessin en 1987. Elle travaillera en atelier de modelage, la sculpture, le dessin, et consacrera beaucoup de son temps à l'enseignement aux Beaux-Arts de Saint-Omer et à la création de l'école Ars Nostra à Ajaccio. Michèle Fourmentraux travaille actuellement en atelier collectif au 100 rue de Charenton à Paris 12e. Après une présence remarquée à Art Capital en février dernier et, en mars, à la Halle des Blancs Manteaux à Paris, certaines de ses œuvres seront à admirer dans une exposition collective au Château de la Salle à Lantignié (69430) de la mi-septembre à début novembre 2024.

N'hésitez pas à découvrir la variété des techniques picturales remarquablement maîtrisées par cette attachante artiste en feuilletant le portfolio de son site www.michelefourmentraux.fr.

Pierre Passot



Biennale, Laureate Michele Fourmentraux et Jean Villain



COCCINELLE, CHERCHER LA FEMME

Chanteuse, actrice et danseuse : la vie sulfureuse d'une des plus grandes divas du 20e siècle, star de renommée internationale et première célébrité à avoir fait officialiser son changement de sexe. Coccinelle, artiste incontournable de Montmartre, est devenue légalement Jacqueline en 1959, et son mariage eut lieu en mars 62 à la mairie du 18e, avec une cérémonie religieuse dans l'église Saint-Jean des Abbesses. Nous retrouvons sa vie, ses déboires et ses succès dans cette bande dessinée d'une excellente facture, et bien documentée. Un livre à mettre entre toutes les mains.

Alexandra Cerdan

« Coccinelle, chercher la femme » :
livre de Gloria Ciapponi (scénario)
et Luca Conca (Dessin)
144 pages – Couleur
Editions La boite à bulles – Prix 25€
En vente aussi sur internet, Amazon, etc.

JEAN TEULÉ « LE ROI QUI NE VOULAIT PAS MOURIR »

Au moment de sa mort brutale, en octobre 2022, Jean Teulé avait écrit plus de la moitié de son nouveau livre consacré au roi Louis XI. Après lecture, l'éditrice a considéré que le texte se tenait. Jean Teulé l'avait titré dans un premier temps *Panique à bord de Louis XI*.

Or, trois ou quatre jours avant sa mort, il l'a modifié en *Le roi qui ne voulait pas mourir*, comme s'il y avait « quelque chose de prémonitoire », relève son éditrice Betty Mialet qui ajoute que les derniers chapitres racontent des choses horribles ressemblant à une agonie avec, plus que jamais, son humour truculent.





Avant sa publication, le manuscrit a été complété par une contribution de Philippe Jaenada, son grand ami, lui aussi édité par Mialet-Barrault. Après avoir lu le manuscrit et les notes de travail de Jean Teulé, Jaenada signe un texte très personnel où il évoque à la fois Louis XI et Jean Teulé.

Ses amis dessinateurs, « sa bande, sa famille », ajoute Betty Mialet, Enki Bilal, Florence Cestac ou Dominique Gelli qui a réalisé l'adaptation BD de *Crénom Baudelaire !* ont participé également à l'ouvrage posthume.

Jacquou

« Le roi qui ne voulait pas mourir »
par Jean Teulé

Aux éditions Mialet-Barrault

LE PARISIEN PUBLIE UN NOUVEL HORS-SÉRIE

LE PARIS DE LA LIBÉRATION



La collection Histoires de Paris publie un numéro exceptionnel du Parisien dédié aux 80 ans du Paris et du Parisien libérés : « Le Paris de la libération ». Ville-lumière, ville-plaisir, Paris est le symbole de la liberté. Un symbole anéanti le 14 juin 1940, quand les premières bottes nazies foulent les pavés de la capitale. A l'occasion des 80 ans de la Libération de Paris, Le Parisien raconte les affrontements jour après jour, la population qui manque de tout, les balles perdues, le métro fermé, la reprise progressive des édifices occupés par les Allemands face à un gouverneur qui n'y croit plus et n'appliquera pas les ordres d'Hitler : détruire Paris. Les nombreux témoins interrogés relatent les moments d'héroïsme, les barricades, comme les exactions commises par de faux résistants avant que l'armée et la police ne reprennent le contrôle de la capitale. Des photos de combats exceptionnelles, la liesse populaire au moment de l'entrée du Général Leclerc dans Paris. Et le défilé de Charles de Gaulle sur les Champs-Elysées...

La date anniversaire du Paris libéré est indissociable de la date de naissance du *Parisien Libéré*, dont le premier numéro voit le jour le 22 août 1944 grâce au journaliste résistant Claude Bellanger et à Emilien Amaury, connu pour avoir mis ses imprimeries au service de la résistance française. De clandestin, le journal devient officiel. Ses archives extraordinaires témoignent de 80 années d'actualité passionnée au service de ses lecteurs.

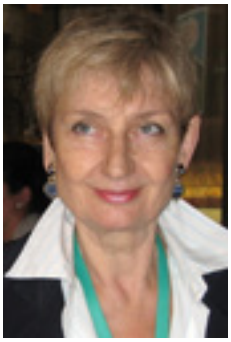
Disponible dans les points de vente habituels.
Prix : 6.90 euros - 100 pages

LA MATHILDE D'HÉLÈNE SAJTINAC

Après avoir sillonné l'Europe, voici qu'une Montmartroise désormais très « enracinée » dans l'avenue Junot nous emmène aux rives de la cruauté, de l'humour noir, de la violence et de l'absurde. On lit d'une traite son recueil de 24 nouvelles pas comme les autres.

Hélène Sajtinac est traductrice français -allemand. Elle a publié de nombreux essais etarticles, notamment pour l'édition allemande de Vogue et de Lui. Elle est aujourd'hui productrice de films avec son mari, le talentueux dessinateur Borislav.

Elle doit à sa formation son exigence de la maitrise de notre belle langue française. Son style est clair, précis, concis, sans un mot de trop. En outre, c'est bien souvent un regard de photographe qu'elle porte sur le monde. Un monde cruel, impitoyable, pathétique ou pitoyable. Pour nous décrire la violence, l'étendue de la cruauté, ce mal inéluctable qui habite l'humanité, dans certaines nouvelles l'auteur s'empare d'un ton sec, neutre, mais de nature à glacer le lecteur. Je dois avouer que sur le fond comme sur la forme, j'ai pensé à Agota Kristof, la célébrissime autrice hongroise, puis à Guy de Maupassant auquel, il y a quelques années, je consacrai un article «Maupassant à Montmartre ». J'ai également retrouvé le style de Jerzy Kosinski, le grand auteur américain des pas, de l'oiseau bariolé, la présence. Réalisme, férocité, barbarie éternelle, absurdité de la vie sont traités non sans humour mais un humour noir. Une paralytique qui croit se remettre à marcher, un mari assassin, la découverte du phallus d'Apollon, une dernière chance...





Confidentiellement, elle prépare un ouvrage très personnel, fort original, qui relie cinq générations au travers de l'existence de leurs bijoux.

Hélène se décrit comme une épouse, une mère et grand-mère comblées, amoureuse des chats, de la bonne cuisine, de la langue française et de la vie, tout simplement.

Marie-France Coquard

Hélène Sajtinac – LA MATHILDE
147 PAGES 17€ – Editions Spinelle

ROSEMONDE GÉRARD LES MUSES FRANÇAISES

Lettre préface de Thomas Sertillanges

Rosemonde Gérard, l'épouse d'Edmond Rostand, n'est pas seulement sa muse, sa première et exigeante lectrice, sa documentaliste, et son soutien infaillible, elle est aussi poétesse. Elle publie son célèbre recueil de poèmes, *Les Pipeaux*, en 1889, à 23 ans. Après des années à soutenir son mari, elle reprend la plume vers 1910, et trois autres volumes de poésie viennent confirmer son talent. L'un de ses



vers est passé à la postérité, grâce à la fameuse médaille d'amour : « Car, vois-tu, chaque jour je t'aime davantage / aujourd'hui plus qu'hier et bien moins que demain. » *Les Muses françaises* sont publiées en 1943, dix ans avant sa disparition, fruit d'une vie de passion pour la poésie. Féministe avant l'heure, elle regrette que les auteurs de sexe féminin - on ne met pas encore un e à auteure -, et singulièrement les poétesses, ne soient pas mieux connus et reconnus. Elle explore alors neuf siècles de poésie féminine, remontant jusqu'à Marie de France, au XIIe siècle, pour terminer avec ses contemporaines, comme Anna de Noailles et Marie Noël. Elle retient vingt-neuf noms, trace en vers le portrait de chacune de ces femmes, les présentant d'une plume légère, précise, souvent admirative, quelquefois sans concession. Elle conclura ce florilège par certains de ses propres textes.

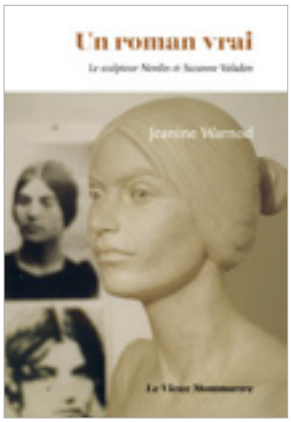
Collection Poésie Intemporelle
/ 20 € TTC

UN ROMAN VRAI

LE SCULPTEUR NORDIN ET SUZANNE VALADON

par Jeanine Warnod – Edition Le Vieux Montmartre

Ce livre raconte l'histoire incroyable d'un artiste américain tombé amoureux d'une photo de Suzanne Valadon, trouvée un beau matin de 1984 en feuilletant le supplément du journal *The Seattle Daily Times*. Les années qui suivirent, John Edwin Nordin consacra une bonne partie de son temps, jusqu'à l'obsession, à la réalisation d'un buste représentant cette artiste française, œuvre qu'il offrit au musée de Montmartre en 2023. Le buste en bronze a finalement été installé dans le jardin Renoir, après de nombreuses péripéties.
Jeanine Warnod, journaliste et critique d'art, a suivi de près cette longue naissance et relate ici cette aventure pleine de rebondissements.



Prix : 19.50 euros
En vente auprès du Vieux Montmartre

PAR JEAN-MANUEL GABERT

RUBEN GRAVE

CE QUI RASSEMBLE LES HUMAINS, C'EST L'ENVIE DE CRÉER !

Etonnant parcours que celui de ce chef d'entreprise pas comme les autres, qui inscrit sa motivation et porte son action dans l'accompagnement de projets originaux et la création de « tiers lieux » culturels d'un autre type, répondant à de vraies nécessités et porteurs de services : revendiquant sa formation à l'école de la vie, toujours proche des artistes, artiste lui-même et désireux d'enchanter le quotidien des gens, Ruben Grave est à l'origine de concepts innovants à dimension humaine, comme le « Be Cosmo » mis en place à la cité Charles Hermite (18ème). Pour comprendre sa démarche singulière, nous l'avons rencontré au Be Jazzy, lieu hybride, créatif et gourmand, tremplin pour les artistes… Posé à mi chemin des Puces et de Montmartre, c'est un lieu à son image, facilitateur de rencontres, d'échanges et de création…

Dès l'âge de14 ans, Ruben Grave s'implique dans l'organisation des randonnées rollers à travers Paris, ces parcours roulants qui nous laissent le souvenir d'images spectaculaires, intégrant bientôt le conseil d'administration. Cette première expérience marquante de mixité, de brassage social, inscrite au cœur d'une expérience de vie commune, semble avoir ancré sa vision humaine et sociétale.

Ruben est né à la lisière des 17e et 18e arrondissements, près de la porte de Saint-Ouen : il a grandi rue des Epinettes, enfant de parents gardiens d'immeuble, une maman bretonne et un père originaire du Nord Pas- de-Calais. Il s'enracine dans cette vie solidaire du Paris populaire et garde l'heureux souvenir du temps où il faisait souvent le ménage ou les courses de certains habitants, fier d'avoir suivi cette école de la vie.

À 20 ans, il participe à l'organisation d'une grande action humanitaire entre la France et l'Irak, axée sur la rencontre entre médecins français et irakiens : chargé du volet sportif et artistique, il conduira à Bagdad 30 intervenants, patineurs, danseurs, rollers…

Bouleversé, transformé par ce séjour et désireux de continuer l'action humanitaire, Ruben décide alors de créer son entreprise :

« *Je voulais entrer au plus vite dans l'action et la vie. J'ai commencé par créer une première entreprise d'événementiels et comme je n'hésitais pas à proposer des idées et m'impliquer auprès des personnes, mon bureau était toujours rempli de gens qui venaient me montrer leurs projets. Alors j'ai arrêté la boîte et j'ai décidé de créer une nouvelle entreprise d'accompagnement.* »

En 2005, il crée ainsi le premier espace de coworking incubateur à Paris, dans le 10ème arrondissement.

Suivront d'autres adresses, un premier agrandissement dans la rue des Epinettes de son enfance et puis l'installation dans le premier lieu hybride, un espace de 500 mètres carrés rue de La Jonquière, où il s'installe en 2013, proposant une offre complète et multidirectionnelle : vitrines informatives, salles de réunion et coworking à tarif réduit, accompagnement et conseil, studio audiovisuel avec espace de shooting, espace événementiel, boutique pour les jeunes marques… Un lieu comme il en rêvait de tous les possibles, où la rencontre humaine peut s'accomplir, par exemple entre un séminaire BNP Paribas et une association accueillant les femmes SDF. C'est l'aboutissement de l'expérience roller, la possibilité d'improbables rencontres, de nouvelles chances, des échanges retrouvés sans la barrière des codes sociaux, un esprit qu'il veut faire vivre.



L'équipe Be Jazzy

> **Des rencontres improbables deviennent possibles, les gens s'apprivoisent jusqu'à la confiance**



« Ce que j'aime, c'est d'abord la création et la réalisation des projets, mais aussi bien l'aide portée à ceux qui ont des idées et des projets, pour leur permettre de s'envoler, en plaçant au centre de notre action l'être humain et son épanouissement. La « communauté Be » rassemble des porteurs de projet, et nous accompagnons l'aventure de lieux à concepts différents, ce qu'on appelle des « tiers lieux » destinés à répondre à des besoins exprimés de territoire d'acteurs économiques et institutionnels. Ce sont des espaces de ressources partagées (comme les scènes musicales du Be Jazzy), où la connaissance et l'information sont accessibles, pour accompagner et soutenir une communauté. Ces lieux, qui proposent un modèle économique social et solidaire avant la notion de rentabilité, ont un impact direct sur le territoire. Ils se conçoivent avec un loyer faible de facilité, ce qui peut nécessiter des subventions lorsque la mission est de service public, ou du mécénat.

Nous comptons ainsi aujourd'hui 60 lieux accompagnés en France, et quelques uns à l'étranger. Par exemple, nous avons accompagné l'équipe qui a lancé la transformation de l'ancien Castorama du boulevard Ney (porte de Clignancourt) en un tiers lieu centré sur le cinéma. »

Aujourd'hui, sur le territoire du Nord parisien, l'activité « Be » se déploie sur trois lieux à l'identité forte : il y a bien sûr Be-Coworking, la « maison mère et le labo », rue de la Jonquière, avec conseils et formation adaptée, Be-Jazzy, restaurant et centre musical et artistique, où Ruben Grave nous reçoit et sur lequel nous reviendrons, et un tout nouveau concept, très novateur, Be-Cosmo, à la porte d'Aubervilliers.

« Be-Cosmo, sous forme associative, a pour vocation de mettre à disposition à des prix accessibles des espaces de travail à destination d'artistes, de jeunes entrepreneurs, qui sont aussi des lieux d'échanges, de convivialité, de formation et de partage pour les habitants de la cité.
Le concept s'appuie sur le constat d'une situation de vacuité des appartements en période de réhabilitation des immeubles de Paris Habitat : avant le début des travaux, 2 à 5 ans sont nécessaires et cette période de relogements produit un nombre important d'appartements vides, avec nombre d'inconvénients, d'abord du fait que les charges sont supportées par le bailleur, ensuite par la dégradation naturelle du lieu et le risque de squat. J'ai été contacté par Paris Habitat pour trouver une solution à cette question et nous avons proposé l'utilisation temporaire d'appartements vacants en direction des artistes, artisans, associations de l'ESS, porteurs de projets, pour en faire des ateliers, bureaux, espaces communs conviviaux, en nous appuyant sur leur engagement dans la vie de l'association (partage et présentation de son travail aux habitants et partenaires).

Aujourd'hui, dans l'ensemble de la cité Charles Hermite, qui comporte 1200 logements, au pied de la station Rosa Parks, nous avons pu permettre l'installation de 150 artistes venus de tous les univers, qui peuvent bénéficier d'un espace de travail à hauteur de 20 € le mètre carré toutes charges comprises, avec internet, le chauffage, l'électricité et des ateliers, les charges se trouvant ainsi couvertes pour le bailleur.

Nous ajoutons un deuxième étage à la fusée : on garde 10 % des appartements vides dans lesquels on va installer des services pour les habitants, ateliers d'expressions pour les enfants, bibliothèques, projection, exposition, formation aussi avec la mise en place de l'école du numérique et toutes sortes d'espaces de convivialité, ce qui permet aussi de sécuriser les lieux et de participer à l'entretien du bâtiment. Avant tout, cette présence de plusieurs sortes de services va recréer du lien social et dynamiser la vie quotidienne de ces immeubles.

→

Antiquités - Brocante

Marine Verhassel



Mobiliers anciens, Bijoux, Vintage, Art Asiatique, Porcelaine Chinoises, Maroquinerie de luxe, Tableaux, Instruments de musique, Horlogerie, Montres, Verrerie, Art Déco, Design, Lampes, Pièces de monnaie anciennes, Vins, Timbres, Machines à écrire



Achat - Vente - Expertise - Débarras

06.41.91.29.95

marineverhassel@gmail.com

L'important dans ce concept, c'est que les artistes et artisans, acteurs de la vie solidaire et associative, s'installent parmi les gens, au cœur de la vie des familles, ils s'intègrent au cœur de l'intime. Arriver sur un palier et apercevoir par une porte entrouverte un artiste peintre à son travail suscite forcément des réactions : on pose des questions, on entre en contact, on découvre des univers qu'on n'aurait pas eu l'occasion de rencontrer. C'est un projet aujourd'hui reconnu, que nous allons appliquer dans d'autres quartiers à Paris où il existe beaucoup d'espaces vacants inutilisés. On va aussi publier la méthode pour que d'autres l'utilisent. Nous avons trois partenaires sur cette action: la mairie de Paris, Paris Habitat et la région Île-de-France. »

Venons-en au nouveau lieu, Le Be Jazzy, restaurant gourmet gourmand accessible le jour et tremplin pour artistes le soir, dans lequel Ruben s'est s'impliqué lui-même avec quelques partenaires.

« *Notre but avec Be-Jazzy est de devenir un véritable lieu de rencontres artistiques, et que les univers, les propositions s'entrechoquent et s'alimentent.*
En fait, nous avions élaboré le concept et présenté quelques candidats à la mairie mais ça ne fonctionnait pas et nous avons fini par porter l'affaire nous-mêmes. Je n'ai pas d'expérience dans la restauration et je me suis donc entouré au mieux : il y a Daniel Elisabeth Co-Fondateur, spécialiste en Rhum spiritueux, John Dovi, boxeur olympique et commentateur, et le jazzman Mario Canonge… et une équipe de talents précieux et variés ! »

Le Be-Jazzy c'est à la fois un café, un espace de convivialité et de rencontres, un lieu de vie ancré dans le quartier et pour le quartier, un lieu d'innovation pour les entreprises, et par-dessus tout un tremplin pour les artistes de la scène musicale.

Au quotidien, on peut s'y installer, seul ou avec les enfants, on peut y déjeuner ou prendre un café et rester longtemps, avec à disposition des jeux, bibliothèque et instruments.

Pour les artistes, le lieu met à disposition deux espaces et deux scènes (une de 200 personnes et une de 50 personnes en sous-sol, avec deux beaux systèmes son).

« *C'est une réponse que nous avons voulu faire à cette habitude française de mettre les gens dans des cases, d'éviter de se mélanger, au risque de créer de la consanguinité sociale — ce qui est dangereux au fil des générations ! Dans la salle du bas, le bar accueillant permet à divers artistes appartenant à plusieurs disciplines de pouvoir échanger, croiser leurs recherches, et enrichir mutuellement leur parcours. Une sorte de labo artistique, intime, avecune scène voisine, vouée à l'exploration. Une fois le travail abouti on peut le présenter dans la grande salle du haut, avec visibilité sur la rue.*

Nous accueillons aussi des soirées événementielles où les entreprises et les artistes peuvent se rencontrer, à travers l'organisation de séminaires, de formations. Le monde artistique et culturel est un écosystème qui explore toujours quelque chose mais il a besoin de financements. La rencontre entre les entreprises et les artistes peut créer l'étincelle. Les artistes apportent un regard autre, une vision neuve, pouvant éclairer celle des entrepreneurs, tandis que l'entreprise peut apporter un financement aux artistes. Nous voulons faciliter des rencontres et moments privilégiés entre créatifs ».

On notera la position très symbolique du Be-Jazzy, situé sur la route qui relie les Puces de Saint-Ouen à Montmartre, deux grands pôles culturels et artistiques de la capitale.

« *Mon moteur sur ce lieu, c'est qu'il se situe dans une articulation de liens à construire, près d'un marché très vivant qui nous emporte de l'autre côté de la Méditerranée sans bouger ; c'est un brassage incroyable, et je me souviens de certains jours où étaient présents au même moment au Be-Jazzy les animateurs de Radio Nova, les acteurs associatifs du Petit Ney voisins, des Berbères installés en terrasse, de jeunes touristes virevoltant en minijupes, tandis que deux familles du quartier organisaient un anniversaire festif pour leurs enfants. Le lieu concrétise ce que j'avais imaginé. Des rencontres improbables deviennent possibles, les gens s'apprivoisent jusqu'à la confiance.* »

Ruben Grave est un entrepreneur porté par l'œuvre à accomplir, passionné par son sujet comme un artiste… Normal, selon lui, surtout sur ce territoire marqué par l'art et l'histoire…

« *Le mécanisme intime de l'entrepreneur qui voit un besoin et imagine une solution se construit sur le même ressort que l'artiste qui efface, reprend, construit l'œuvre… Un des points qui rassemble les humains, c'est l'envie de créer. Quand on crée on est bien, on embellit les choses, on envoie de bonnes ondes, on se sent mieux… Montmartre et le 18ème, c'est un concentré du monde, un tremplin de créations artistiques et d'entreprises, de rencontres et d'échanges, une façon d'être, autrement, hors des cloisonnements stériles, une énergie que l'on ressent et qui peut faire bouger bien des choses. Je souhaite que le Be-Jazzy joue pleinement son rôle sur cette voie qui chemine entre les Puces et Montmartre…* »

Propos recueillis par
Jean-Manuel Gabert



Animations, spectacles, blind test ou concerts live… Le Be Jazzy est un espace de 500 m², 4 espaces intérieurs, une terrasse de 100 places, deux scènes et un restaurant. Le lieu peut accueillir jusqu'à 200 personnes, il propose divers services et formules adaptés à vos besoins spécifiques.

Be-Jazzy
12 Av. de la Prte de Montmartre,
75018 Paris, Téléphone : 01 49 25 14 63
www.be-jazzy.fr



PAR PROSPÉRO

MICHÈLE CÉLARIÉ

Aldous Huxley (auteur du Meilleur des mondes) disait : « Les souvenirs d'un homme constituent sa propre bibliothèque » et c'est vrai que lorsque l'on rencontre notre héroïne du jour, Michèle Célarié, c'est une immense librairie que l'on visite en l'écoutant et en feuilletant les documents qu'elle a amassés au cours de plusieurs décennies.



Michèle Célarié est née le 13 décembre 1935 à Paris dans les beaux quartiers du 16e arrondissement, ce qui faisait dire à son mari Jean-Pierre, aujourd'hui décédé, qu'elle était « une bourgeoise », lui qui venait de Saint-Maur, ville très populaire à l'époque.

Et pourtant tout a commencé pour sa famille dans notre cher 18e arrondissement. En effet, son grand-père maternel William Lemit habitait au 14 rue Christiani dans un appartement qui dépendait des magasins Dufayel. Tout jeune étudiant pour devenir architecte décorateur, il avait l'habitude de travailler face à sa fenêtre et c'est là que le destin et l'amour ont frappé à sa porte. En face, au 13 rue Christiani, vivait la jeune Berthe Hervouet, couturière qui reprisait elle aussi à sa fenêtre pour profiter de la lumière du jour. Michèle a toujours la lettre de demande en mariage adressée par William à sa future belle-mère, le père de Berthe étant mort, datée de novembre 1901, dans laquelle William explique comment il est tombé amoureux au premier regard de sa belle. Sur le faire-part de leur mariage célébré en mairie du 18e, puis à l'église Notre-Dame de Clignancourt, le 14 juin 1902, sont inscrites les deux adresses. Pour trouver l'amour il suffisait de traverser la rue !

Le couple s'installe ensuite avenue de Versailles, mais il va garder des liens avec notre arrondissement car William va fonder une entreprise de sculpture décorative située au 23 rue Stephenson. Il participera à la décoration des façades de nombreux immeubles parisiens mais aussi à celle de la grande Mosquée de Paris et à la rénovation du Calvaire de Montmartre.

Trois enfants naitront de leur union : Jean, qui dirigera une entreprise de broderie, William (surnommé Willy) qui deviendra compositeur et Suzanne, née en 1914, la mère de Michèle et qui sera secrétaire dans l'entreprise de son frère ainé. Revenons quelques instants sur Willy car il aura une très grande influence pour notre héroïne. Né en 1908, il compose plusieurs chansons dont « La Fleur au chapeau » et harmonise de nombreux chants issus du folklore français. Il sera aussi l'un des fondateurs des CEMEA, organisme issu du scoutisme et qui va être pionnier dans le domaine de l'éducation des enfants et dans la formation des moniteurs de colonies de vacances.

Suzanne épouse Pierre Guérin en 1934 et donne naissance un an plus tard à notre jeune Michèle. La guerre éclate en 1939, Pierre est mobilisé et une partie de la famille part en exode à Marseille, pendant deux ans, pour échapper aux troupes allemandes. De nouveau à Paris en 1943 alors que le débarquement est proche, les bombardements font rage dans le 16e arrondissement où la famille vit alors, avenue Mozart. Bombardements des alliés qui ont mission de détruire les usines Renault installées à Boulogne car à l'époque celles-ci fabriquaient des armements pour l'armée allemande. Dès lors Suzanne décide d'éloigner la jeune Michèle pour sa sécurité et l'envoie à Lagny, petit village de Seine et Marne. Elle arrive au château de la Guette, dans un centre pour enfants qui se prénomme « Entr'aide d'hiver du Maréchal » et qui avait été réquisitionné par le gouvernement de Vichy à la famille Rothschild. Michèle, fille unique, va y faire ses premières expériences de vie en collectivité. Elle va se lier d'amitié avec d'autres enfants et en particulier avec Marie Chenal de son vrai nom Mali Schmeltz, petite fille juive rescapée de Drancy avec dix autres enfants, cachés par la directrice du centre, Germaine Le Guillant surnommée Hirondelle. Cette dernière sera élevée, plus tard, au rang de « Juste » au nom de l'Etat d'Israël par le mémorial de Yad Vashem.
Michèle reviendra à Paris juste pour la Libération ; elle se rappelle avoir vu défiler les troupes de la 2e DB dans un climat de liesse populaire.

Fin 1945, sa mère décide de divorcer, acte impensable à cette époque venant d'une femme. Autre acte d'indépendance et de modernité de la part de celle-ci, elle se met en couple avec un nouveau compagnon, Pierre Gatineau et vivra avec lui en union libre jusqu'à la mort de ce dernier en 1986. Le couple résidera à plusieurs endroits et entre autres, rue Baudelique. De temps en temps Michèle accompagne son beau-père fromager, sur le marché du Boulevard Ornano où il vend des gruyères et autres produits laitiers. Pendant toute son adolescence, Michèle va surtout vivre dans le 16e au domicile de sa grand-mère. C'est là qu'elle se rapproche énormément de son oncle Willy qui lui transmet la passion de la musique et du chant, mais aussi celle de l'éducation.

Après sa scolarité au lycée Molière où elle obtiendra son BEPC, elle s'inscrit

en école de kinésithérapeute en 1955 où elle obtient son diplôme deux ans plus tard. En 1958, alors âgée de 23 ans, elle décide de prendre une année sabbatique et part à Washington chez des cousins éloignés. Elle va parfaire son expérience professionnelle en travaillant en tant que stagiaire dans un hôpital recevant des blessés de la guerre de Corée et dans un hôpital pour enfants. Elle va aussi passer deux mois dans un « children camp » comme monitrice. Avec l'argent gagné lors de cette activité elle part faire un voyage de 2 000 Km autour des Etats Unis, à bord des célèbres bus « Greyhound », résidant ici et là et en particulier dans une superbe demeure à San Fransisco gardée, avec les chiens des propriétaires, par une cousine germaine de sa grand-mère.

Michèle, l'Américaine, c'est comme cela que ses copines l'appellent à son retour après une année haute en couleur outre atlantique. Alors quand elle arrive dans un château à Vaugrineuse (en vallée de Chevreuse) pour participer à un stage des CEMEA fin 1958, au volant de sa 2CV pétaradante, c'est sûr qu'elle en éblouit plus d'un ! A commencer par Jean et son copain Jean-Pierre. C'est sur ce dernier, jeune professeur de gymnastique très séduisant, qu'elle jettera son dévolu et l'épousera en 1961.

Commence alors une vie heureuse, dans un grand appartement du 17e arrondissement (loyer 1948) partagée entre Jean-Pierre, ses trois enfants (Annette, Mathieu et Thomas) et ses engagements multiples au service des autres, au service des enfants.

Son activité professionnelle va très vite évoluer : en effet, travaillant tout d'abord comme kinésithérapeute, elle va s'orienter vers la psychomotricité auprès des jeunes enfants, travaillant à la fois dans une jardinière et dans un externat médico-pédagogique pour enfants débiles (établissements appelés ainsi dans les années 60). Sans oublier les colonies de vacances et les stages de formation de moniteurs qu'elle encadre avec son mari, souvent à Vaugrineuse, là où ils se sont rencontrés et là où sa fille fêtera son mariage (célébré en mairie du 18e).

Sa réflexion autour de sa pratique va la pousser en 1976 à cofonder une école de formation pour les éducateurs de jeunes enfants, le CERPE, en expérimentant avec ses autres collègues une direction collégiale. Elle travaillera dans cette école jusqu'en 1996 en tant que formatrice tout en animant la chorale de l'école dans laquelle les étudiants interprètent les chansons de son oncle Willy. Parallèlement à cela, elle intervient aussi au sein des crèches sensibilisant le personnel selon la philosophie développée par l'association Pikler Loczy, une pratique qui a pour but de permettre un plus grand épanouissement de ces petits êtres en devenir.



Le temps passe, ses propres enfants grandissent et s'installent à leur tour loin du domicile familial. C'est alors que le hasard va ramener d'une manière assez surprenante, Michèle et son mari, dans notre 18e. En effet leur fille Annette décide de s'installer rue Doudeauville. C'est en lui rendant visite que Jean-Pierre tombe sous le charme du quartier de la Goutte d'Or et trouve en 1995, un appartement à vendre rue Stephenson tout près de l'Eglise St Bernard. Hasard ? Oui car il faut savoir que celui-ci se trouve au-dessus des établissements Simon, vendant du matériel de peinture et de décoration. Or, c'est ce magasin tout d'abord situé un peu en amont de la rue, qui avait racheté l'entreprise créée par son grand-père ! Le plus extraordinaire dans tout cela c'est que c'est son mari et non pas elle qui a découvert cet appartement. Elle ne fera le rapprochement que quelques années plus tard, une fois bien installée, en tombant par hasard sur l'acte de vente se trouvant dans les archives familiales.

La retraite en 1996, ne va pas ralentir son dynamisme. Michèle est appelée pour former le personnel travaillant dans le domaine de la petite enfance, tout d'abord dans son quartier de la Goutte d'Or, mais aussi en Belgique, en Hongrie, en Roumanie ou au Canada et à Tahiti. Ces voyages lui permettent de transmettre son expérience enrichie par de nombreuses années de pratique. Elle rejoint par ailleurs la Caisse des écoles du 18e et aussi le conseil d'administration de l'Arbre Bleu, maison associative implantée tout près de son domicile et qui accueille les mères et leurs jeunes enfants le plus souvent en grande difficulté. Quand elle ne voyage pas au bout du monde, elle va se ressourcer dans le Berry près de Bourges, dans une maison que son mari va entièrement retaper de ses mains au cours des ans et qui devient très vite un havre de paix et de bonheur pour les enfants, les petits-enfants (au nombre de cinq) et aussi pour les amis.



« Une fleur au chapeau, à la bouche une chanson,
Un cœur joyeux et sincère,
Et c'est tout ce qu'il faut à nous filles et garçons
Pour aller au bout de la terre. »

Une fleur au chapeau, William Lemit, 1937

Aujourd'hui les petits-enfants sont grands, Jean-Pierre est décédé il y a deux ans à peine et la solitude aurait pu s'installer. C'est sans compter sur la force de vie de Michèle et sur son désir de faire le bien autour de soi. Après une période très difficile de deuil puis d'immobilisation due à une opération du dos, grâce à l'appui de sa famille et de ses amis, ceux qui ne sont pas partis avec son compagnon, elle reprend ses activités de militante pour l'éducation des enfants.

Et quand le blues vient s'installer, comme chez toute personne qui se retrouve seule après plus de 60 ans de vie en couple, elle adopte une devise chère à la République de Montmartre et à son QG, la Bonne Franquette :

« Quand tout va de travers, rien de tel qu'un petit verre (de Sancerre) ».

Prospéro

MONTMARTRE AU TEMPS DES GRANDS ÉCRANS

PAR MICHEL GENDRIOS

Faisant suite à l'exposition temporaire du Musée de Montmartre intitulée « Montmartre, décor de Cinéma », mon épouse et moi nous sommes intéressés à l'Histoire des salles de cinéma énumérées dans l'ouvrage dédiée à ladite exposition. Voici une première sélection de quelques salles de caractère, du quartier Barbès au secteur Marcadet, choisies dans l'impressionnante pépinière des petites et grandes salles de cinéma du 18ème arrondissement, dont la plupart ont disparu. De quoi rappeler des souvenirs à certains, et réserver quelques surprises aux plus jeunes… Au cours de ces évocations, nous allons voir que la vie d'un cinéma, comme celle de nombreuses salles de spectacle, est loin d'être un long fleuve tranquille.

LE PALAIS ROCHECHOUART, 56 BOULEVARD DE CLICHY

C'était une immense salle de cinéma, la plus belle du quartier, ouverte à la fin du mois de décembre 1912 et qui pouvait accueillir 1462 spectateurs dont 873 à l'orchestre, avec un étonnant plafond ouvrant à la belle saison. Racheté par le





circuit Aubert, l'établissement fut totalement reconstruit et devint « le Palais-Rochechouart-Aubert ». Au bâtiment d'origine à la façade de « palais », agrémentée d'un porche majestueux, succèda alors une façade en béton dotée d'une immense marquise (voir photos). La capacité fut portée à 1654 places. Le 29 novembre 1929, le premier film projeté après la rénovation du Palais-Rochechouart était La Chanson de Paris, l'une des premières comédies musicale au début du parlant, avec la star made in France Maurice Chevalier, dont c'était le premier film à Hollywood - il y interprète son fameux succès « Valentine » (*En descendant la rue Custine, j'rencontre…*).

Exploité par le Circuit Gaumont, ce cinéma ne sera jamais divisé en multisalles et fermera ses portes le 11 novembre 1969, le bâtiment fut détruit en 2000 pour laisser place à la construction de logements et de commerces.

LE BARBES PALACE, 34 BOULEVARD BARBÈS

Non loin du Louxor heureusement sauvegardé, existait un autre « palais du cinéma » : Le Barbès Palace.

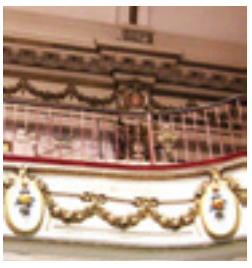
Avec le beau Palais Rochechouart, le Myrha et la Gaité-Rochechouart devenue Célio pour ne citer que les salles les plus proches, les habitants de Barbès n'avaient que l'embarras du choix pour se « faire une toile ». Si la plupart ont disparu ou sont devenues méconnaissables, une belle surprise attend le visiteur qui franchit l'entrée du 34, boulevard Barbès : comment deviner que, derrière cette façade du magasin de chaussures Kata, survit une part du décor d'un des plus beaux cinés palaces, fermé en 1985 ?

Spectacle surréaliste, des centaines de paires de chaussures s'entassent dans un beau décor de théâtre à l'italienne, préservé. Mais le bâtiment ne bénéficie d'aucune protection en dépit des efforts de Francis Lacloche et de son association Eldorado, au début des années 80 et de son inscription à l'inventaire supplémentaire des Monuments historiques.

Ce cinéma construit en 1914 par l'architecte Louis Garnier, bénéficiait d'un double accès : 34 boulevard Barbès et 9 rue des Poissonniers. On y passait des soirées dans une salle harmonieuse, décorée de colonnes à chapiteau ionique disposées autour de celle-ci et soutenant un élégant balcon. Destinée au cinéma, elle se présente encore dans la structure et la tradition de l'architecture de théâtre. On remarque l'étroitesse des fauteuils disposés en rangs serrés pouvant accueillir 1200 spectateurs. D'après l'historien Jacques Meusy, il était fréquenté par « un vaste public de petits bourgeois et de gens de modeste condition ». Ses recettes très importantes le placeront parmi les 15 premiers cinémas de Paris ! La séance est encore marquée par l'influence du music-hall avec les attractions de l'entracte et plusieurs intermèdes musicaux. Le Barbès, comme le Louxor, avait un orchestre « composé de premiers prix de Conservatoire ».

Jusqu'au milieu des années 1960, il offre une programmation variée puis adapte ses programmes à une nouvelle demande en projetant un nombre crois-





sant de films d'aventure, d'espionnage, de péplums, et de films érotiques, contrairement au Louxor et au Delta qui se spécialisent, à la fin des années 1970 dans la programmation de films « exotiques » en version originale qui attirent le public immigré du quartier.

A la suite de la demande d'inscription à l'ISMH déposée en mai 1982, trois responsables du patrimoine s'opposent à une inscription de la façade qui, selon un conservateur régional, « ne présente aucun intérêt ». Pour la salle, l'Inspectrice générale des Monuments Historiques donne un avis favorable, le 12 janvier 1984 : « Bien qu'il faille reconnaître une certaine indigence dans le détail de l'exécution de son décor, cette salle reste témoin très important des débuts de l'Histoire du Cinéma et des aménagements qu'elle a suscités. » Ces recommandations resteront sans suite. Il est donc miraculeux que l'architecture intérieure du bâtiment et son décor aient été préservés en dépit de son affectation commerciale.





LE LYNX,
23 BOULEVARD DE CLICHY

A l'emplacement de l'actuel Sexodrome, se tenait un cinéma qui trouve ses origines en 1911, avec l'ouverture, au mois de février, de « l'American-Théâtre », propriété d'une société anglaise de location de films.

Construit dans une cour, sa salle, initialement sans balcon, augmente son volume →





Nomelec est une entreprise familiale située en plein cœur de Montmartre.
Nous intervenons dans le domaine de l'**électricité**, la **serrurerie** et le **contrôle d'accès**.
Nous travaillons pour des entreprises, collectivités locales et syndics de copropriété dans le Grand Paris.

NOMELEC

Tél : 01 53 09 23 64

contact@nomelec.fr

www.nomelec.fr

39 rue des Trois Frères, 75018 Paris
Espace boutique et stockage à proximité

ELECTRICITÉ GÉNÉRALE - 30 ANS D'EXPÉRIENCE À VOTRE SERVICE



ROC • ECLERC
LÀ, POUR VOUS

PARIS 18e

88 rue Ordener

01 49 25 25 25

Autres agences à
Paris 10e - Paris 11e - Paris 20e

PERMANENCE 24h/24 • 7j/7
DEVIS GRATUIT

POMPES FUNÈBRES • MARBRERIE
CONTRAT OBSÈQUES

FUNECAP IDF - SAS au capital de 6 991 744 € - 50, boulevard Edgar Quinet 75014 PARIS - RCS Paris 753 216 704
N° ORIAS 14 000 847 - Crédit photo : Getty images.

roc-eclerc.com

en 1913 grâce à l'utilisation du bâtiment situé en façade du boulevard de Clichy. La salle est agrandie par l'arrière, avec la construction d'un balcon de 386 places et la prolongation d'un parterre qui passe à 650 places, soit un total de 1036 fauteuils pour cette grande salle.

C'est l'architecte Marcel Oudin, futur constructeur du cinéma Madeleine, qui est le créateur de ce nouvel « American Théâtre » qui sera rebaptisé par la suite « American-Cinéma ». Une profonde mutation s'effectue en 1947 quand le cinéma est réaménagé par Pierre de Montaut et Adrienne Gorska, créateurs de la célèbre chaîne de cinémas « Cinéac ».

Le nouveau cinéma, devenu le Lynx, comporte une énorme façade encadrée d'enseignes lumineuses sur les quatre côtés et composée d'un très grand panneau central peint, surmonté par des lettres formant le titre du film et le nom des acteurs principaux, et situé au-dessus d'une belle marquise. La salle est revue mais conserve son balcon auquel on accède par des escaliers sur chaque côté.

Curieusement, un éclairage d'ambiance bleuté est conservé pendant la projection du film. La salle va péricliter et, le 30 avril 1970, c'est un établissement devenu assez sordide qui ferme définitivement ses portes.

Transformé en complexe de loisirs avec, entre autres, des salles de karaté, le bâtiment se transforme par la suite en un immense sex-shop au nom évocateur de « Sexodrome » !!....

LE CLIGNANCOURT PALACE, 78 BOULEVARD ORNANO

Cette salle ouvre ses portes en octobre 1937, au pied d'un très bel immeuble du boulevard Ornano, à côté de la porte de Clignacourt, et peut accueillir 1000 spectateurs.

A la fin des années 1940, il est rebaptisé « le Clignancourt » et continue d'être un cinéma d'exclusivité.





1967 est l'année de transformation totale, alliant le bowling et le cinéma avec une salle de 500 places, réduisant de moitié sa capacité initiale. Il devient le « Paris-Loisirs Bowling ».

Le 10 avril 1974, la salle est divisée en deux. Alors devenu un cinéma de films de reprises, il ferme ses portes le 30 juin 1985. De nos jours, le bâtiment abrite l'Hôtel Kyriad.

LE MARCADET PALACE, 110 RUE MARCADET

Construit par Paul Aucher pour le compte de la société anonyme « Marcadet Cinéma Palace », la salle ouvre ses portes le 9 juillet 1920. L'architecte est connu notamment pour avoir réalisé, en 1904, l'emblématique magasin Félix Potin de la rue de Rennes dans le style Art Nouveau. Le cinéma occupe une parcelle de la rue Marcadet dont la sortie de la salle donne sur le 67 rue du Mont-Cenis où se trouvait l'ancienne chapelle de la Trinité (1579) érigée par le seigneur de Clignancourt, Jacques Liger, sur le chemin de pèlerinage de Saint-Denis. Ce fut également un poste de pompiers (1860), et un ancien cabaret dit de la Bergerie. On se plait à dire qu'il est situé à l'emplacement de la bergerie de Gabrielle d'Estrées, favorite du roi Henri IV, faisant face à l'une des plus anciennes maisons de Montmartre qui fut notamment un moulin dont il subsiste une tourelle et la manufacture de porcelaine de Clignancourt (1771) placée sous la protection du duc de Provence, futur Louis XVIII.





Le Marcadet Palace peut accueillir jusqu'à 2000 spectateurs. A cette époque, le cinéma est la salle de tous les spectacles, jongleurs, chanteurs, magiciens animent les entractes entre deux projections. Le Marcadet Palace dispose d'un petit orgue Celesta Mustel et propose un programme musical complet avec un orchestre de quatorze musiciens. Comme nombre de salles de l'époque, son essor est lié à l'arrivée du cinéma parlant à la fin des années 1920.

A l'été 1958, la salle ferme ses portes pour rénovation et adopte un style moderne et bien plus confortable sous la houlette de l'architecte Lucien. Le Marcadet possède une grande scène pour les attractions qui servira, après la seconde guerre, à l'enregistrement de diverses émissions de variétés comme Feux de joie, A l'Ecole des Vedettes ou encore le tirage de la Loterie nationale. C'est u Marcadet Palace que débute la carrière de Johnny Hallyday, invité le 30 décembre 1959 de l'émission radiophonique Paris-Cocktail de Pierre Mendelssohn après un passage remarqué en juin de la même année où il obtient un « Diplôme du Rock » avec la mention « formidable », également obtenu en 1962 par Willy Balton, de son vrai nom Robert Hue et les Rapaces. Le jeune rocker Jean-Philippe Smet, le futur « tôlier », n'a que seize ans. Il est embauché par le directeur du Marcadet Palace pour jouer lors des intermèdes musicaux.

L'Histoire se répète dans le même radio-crochet le 15 avril 1961 avec un groupe qui n'a pas encore de nom, mené par un jeune niçois, Hervé Forneri, dont le nom de scène est Dick Rivers. Le succès est immédiat. La formation prend le nom « Les Chats Sauvages » et sort son premier disque chez Pathé-Marconi le 12 mai 1961.

Le Marcadet fut aussi un lieu de réunions syndicales et politiques. Le 30 novembre 1970, le secrétaire général adjoint du parti communiste, Georges Marchais, participe à une assemblée-débat avec Claude Estier et Jean Poperen sur la « normalisation » en Tchécoslovaquie. En décembre 1972 se déroule le « Gala de solidarité des objecteurs de conscience » avec, notamment, Maxime Le Forestier, Alan Stivel et Marie-Paule Belle.

Le Marcadet Palace ferme ses portes en 1973, détruit en 1974 puis remplacé par un supermarché.

(A suivre)

Michel Gendrios



JEAN-PIERRE

Physicien, astro-physicien, ex-chercheur en science au CNRS, Jean-Pierre Petit est aussi artiste - dessinateur et écrivain. Vers la fin des années 50, un jeune homme est assis sur les marches de la butte Montmartre, le crayon en main il dessine la rue du Chevalier-de-La-Barre. Jean-Pierre Petit vend ses dessins car, quand on est étudiant, les fins du mois sont souvent difficiles... Que de souvenirs lointains et quel parcours ! A 87 ans, ce grand monsieur est toujours en pleine forme : quand la météo le lui permet, il pilote son planeur, car c'est dans les airs qu'il se ressource loin de ce monde tumultueux. Ex-membre du CNRS, Jean-Pierre Petit a travaillé en qualité de directeur de recherches à l'Observatoire de Marseille. Un être passionnant et passionné, qui s'intéresse à presque tout... Même les OVNI - il s'interroge sur ces mystérieux passages d'objets non identifiés, observés par de nombreuses personnes.

Disons-le clairement : les médias mainstream lui sont interdits, les portes des séminaires scientifiques lui sont verrouillées à double tours, aucun scientifique n'accepte de débattre avec Jean-Pierre Petit et aucune université n'accepte de mettre un amphi à sa disposition ; mais il n'abandonne jamais. On reste cependant perplexe devant un tel front d'oppositions et de refus du simple et légitime débat démocratique. Pourtant Jean-Pierre Petit est une sommité de la recherche, assumant ses erreurs, ce qui n'enlève rien à son génie scientifique. De quoi donner envie à notre esprit montmartrois, adorant la liberté libre, d'en savoir un peu plus...

Alexandra Cerdan

Vous y trouverez le récit de Jean-Pierre Petit des tribulations en MHD :
https://youtu.be/9Fw_bvjRgg0

Site officiel :
https://www.jp-petit.org



Une vue du Pont des Arts, avant l'installation de la voie sur berge

INTERVIEW

Alexandra Cerdan : Vos travaux ne plaisent pas à tout le monde et la liste de vos détracteurs est importante. Comment expliquez-vous cela ?

Jean-Pierre Petit : Mes travaux sont, et ont toujours été, dérangeants. Il y a quarante ans c'était parce que je prétendais qu'il devait être possible, sur la base de la MHD*, de faire évoluer une machine volante à vitesse supersonique, et même hypersonique, sans faire de Bang, d'ondes de choc. Aujourd'hui, c'est parce que le modèle cosmologique Janus, que je propose, rend non impossibles les voyages interstellaires. Cela n'a rien de nouveau. Il y a à peine plus d'un siècle, certains considéraient comme impossible de faire voler un plus lourd que l'air, ou de recréer des biomolécules avec les outils de la chimie non biologique.

A.C : Vous bataillez donc maintenant dans un autre domaine : la structure du cosmos. Et vous êtes confronté aux mêmes difficultés depuis le début des années 1980...

J-P.P : Comme je suis entré dans mon premier labo en 1964, cela fait donc six décennies que j'essaye d'imposer des idées nouvelles - j'ai maintenant 87 ans.

A.C : Ce que vous nous dites, si j'ai bien compris, c'est que la France, après avoir raté le train de la « MHD*» au début des années 80, s'apprêterait à refaire la même erreur avec la cosmologie, quarante ans plus tard ? En quoi vos idées représentent-elles une véritable révolution ?

J-P.P: Dans l'après-guerre, un modèle cosmologique, celui de la Relativité Générale, fondé sur l'équation introduite par Albert Einstein, a vu le jour, qui rendait compte d'une masse d'observations. Mais au milieu des années soixante-dix, ça ne marchait plus avec

PETIT « AUJOURD'HUI ON NE BRÛLE PLUS LES IMPIES, ON DRESSE AUTOUR D'EUX, UN MUR DU SILENCE »

la matière visible. Alors les scientifiques ont tablé sur l'existence d'une matière sombre, cinq fois plus importante que cette matière visible.

A.C : Et cette matière sombre, on a pu l'observer, la mettre en évidence ?

J-P.P : Non. Mais comme cela ne suffisait pas, il a fallu faire appel à un nouvel ingrédient, de nature inconnue, qu'on a baptisé énergie noire, encore plus importante. En le rapiéçant de la sorte, le modèle cosmologique, après avoir ressemblé à une construction harmonieuse, s'est mis à faire figure de bricolage sans fin. Et aujourd'hui les outils de l'astronomie ont mis en évidence des choses que le modèle de la Relativité Générale ne parvient plus à expliquer. On a d'abord découvert que l'univers avait de « trous », de grands vides de cent millions d'années-lumière de diamètre. Le télescope spatial James Webb, récemment mis en orbite, a mis en évidence des galaxies entièrement formées, contenant des étoiles déjà vieillissantes, âgées de seulement 500 millions d'années. Deux ensembles de phénomènes que le modèle standard ne parvient plus à expliquer.





A.C : Mais votre modèle Janus, oui ?

J-P.P : Mieux encore, notre modèle prévoyait l'existence de ces grands vides et celle de galaxies ayant eu une formation aussi précoce.

A.C : Un modèle donc providentiel. En quoi consiste-t-il ?

J-P.P : Comme on a échoué dans ce sauvetage de la Relativité d'Einstein, en la rafistolant, il a fallu envisager un nouveau saut, en complétant l'équation d'Einstein par une seconde équation.

A.C : Ce qui fait de vous le nouvel Einstein ? (rire)

J-P.P : Ce qui suggère un complet bouleversement de notre vision du monde et de la matière. Le modèle introduit des masses négatives. On avait bien tenté de le faire en 1954 dans l'équation d'Einstein, mais ça ne marchait pas. Pour cela il faut deux équations, la seconde décrivant cette masse négative.

A.C : Et cette masse négative, on l'observe ?

J-P.P : Comme elle émet des photons d'énergie négative, nous ne pouvons la capter. Elle est donc fondamentalement invisible.

A.C : Alors quelle différence avec la matière sombre et l'énergie noire ?

J-P.P : Avec ce modèle de mélange de masses positives et de masse négative, on va plus loin. Le modèle ne souffre plus de ces contradictions. Il explique les grands vides, au centre desquels se trouvent d'immenses masses négatives qui repoussent les galaxies, tout ce qui est de masse positive. Il prédit aussi que les galaxies doivent toutes se former pendant la première centaine de millions d'années.

A.C : Formidable ! Mais alors, pourquoi le monde scientifique vous rejette-t-il ?

J-P.P : Parce que ce modèle effondre nombre de théories considérées comme acquises, celle des trous noirs, par exemple.

A.C : Pourtant, on a des images des deux trous noirs géants situés au centre de notre voie lactée et d'une autre galaxie…

J-P.P : Leur centre n'est pas noir. Le modèle Janus explique ces objets autrement.

A.C : « Malheur à celui par qui le scandale arrive »… Vous avez quand même pu raconter cela dans un livre.

J-P.P : Cette mise à l'index s'est étendue à l'édition. En 1990 j'ai pu sauver ma collection des Aventures d'Anselme Lanturlu en créant un site (www.savoir-sans-frontieres.com) où mes 40 bandes dessinées sont disponibles en quarante langues. Mais il n'y a plus d'éditeur, elles sont gratuites. Il y a cinq ans, j'avais pu publier des nouveaux ouvrages aux éditions Tredaniel, le journaliste Jean-Claude Bourret ayant fait office d'agent était cosignataire des ouvrages. A ma charge d'en créer seul les contenus. Mais voilà : début 2023 il rencontre l'académicien Thibaut Damour, sorte de « monsieur cosmologie » en France, qui le convainc que mon modèle cosmologique Janus ne tient pas la route. Il déclare alors dans les médias « qu'il ne saurait continuer d'assurer la promotion d'ouvrages basés sur des calculs faux. »

A.C : Décidément, vous avez beaucoup de gens contre vous. Pensez-vous que vous aurez finalement gain de cause ?

J-P.P : Oui, parce que j'ai avec moi les maths et la Nature, les observations. Mes adversaires n'ont que des opinions.

Propos recueillis par
Alexandra Cerdan

*La MHD **magnétohydrodynamique**, est une discipline scientifique qui décrit le comportement d'un fluide conducteur du courant électrique en présence de champs électromagnétiques. Elle s'applique notamment aux plasmas, au noyau externe et même à l'eau de mer.

Le Montmartrain

Le petit train de Montmartre

Le premier train créé à Montmartre



Lieu de départ : parvis du Sacré-Cœur

Contact Mario

06 85 21 95 23

Réservation :
www.lemontmartrain.fr
lemontmartrain@gmail.com

Parcours culturels et historiques commentés

•

La convivialité est au cœur de l'activité avec un accueil chaleureux par nos équipes

PARKINGS – BOX SIMPLES & DOUBLES
à vendre ou à louer

70 rue Damrémont – 75018 Paris

TOTALEMENT RÉNOVÉ ENTRE 2019 ET 2022

- Accès aisé (6 m de large)
- Gardien
- Vidéo-surveillance
- Recharge pour véhicules électriques possible
- Charges optimisées

ÉQUIPEMENTS DES BOX :

- Prise électrique individuelle dans chaque box (220 V) permettant le maintien en charge des batteries de véhicules anciens
- Eclairage avec détecteur de présence
- Porte sectionnelle (HORMANN) électrifiable

PARKING
Prix de vente :
à partir de 45 000 €

BOX SIMPLE
Prix de vente :
à partir de 53 000 €

BOX DOUBLE
Prix de vente :
à partir de 95 000 €






Contact : L. Mercadier +33 (0)6 08 72 21 45 – loic.mercadier@gmail.com

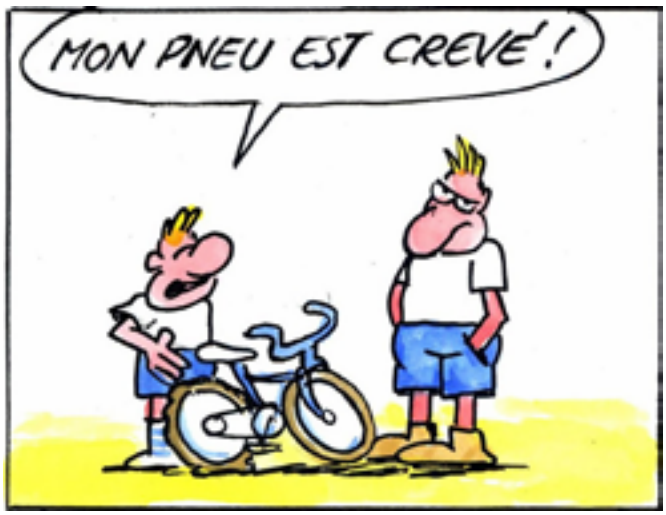
Document non contractuel



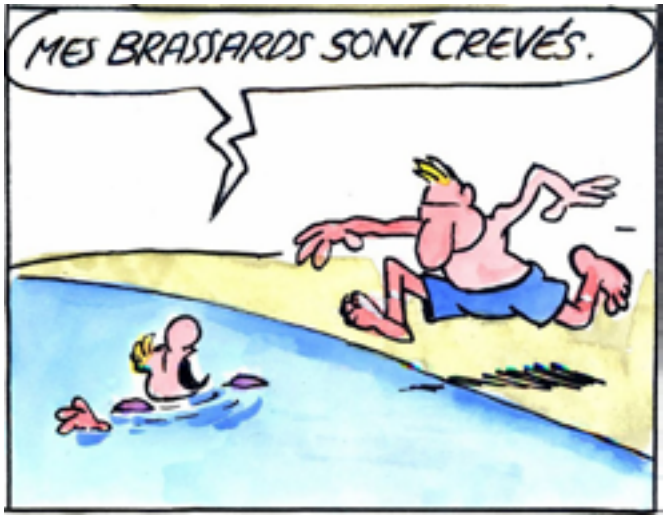
LES COUPS DE CRAYON DE

DUBOUILLON

DuBouillon vous souhaite un bel été !













MICHEL JOUX DES MONTAGNES DU BUGEY À MONTMARTRE

PAR JEAN-MANUEL GABERT

Michel Joux, Président de la chambre de l'Agriculture de l'Ain, préside également aux destinées de la FNSEA Auvergne Rhône-Alpes.

Avec son épouse ils sont des amoureux de Montmartre. Lors de chaque séjour à Paris ils escaladent la Butte. La montagne, ils connaissent : à Lompnas, 900 mètres d'altitude au cœur du Bugey, dans cette aire de production AOC du Comté, ils élèvent des bovins. Leur fils Alexandre est maire de la commune.

Cette année, ils sont une nouvelle fois « montés » au Salon de l'Agriculture : la crise enflamme les campagnes et s'étend jusqu'à Paris. Ses responsabilités syndicales mobilisent alors Michel Joux en première ligne avec ses troupes et sur les chaînes de télévision.

Au salon de la porte de Versailles, la Chambre d'Agriculture de l'Ain partage avec le Département un vaste stand où les nombreux visiteurs peuvent découvrir la richesse exceptionnelle de ses productions et de sa gastronomie. Georges Blanc, le chef triplement étoilé de Vonnas, en est l'infatigable ambassadeur et président du Comité de la Volaille de Bresse, la seule AOP du monde ! C'est au total dix productions départementales qui ont reçu les labels AOP ou AOC pour leur qualité et leur rigueur d'élaboration. Outre les volailles, la crème et le beurre de Bresse, le Comté, le Bleu de Gex, le Morbier, des vins du Bugey… sont à l'honneur sur les plus grandes tables du monde.

En ce 27 février, Michel Joux, Jean Deguerry Président du Conseil Départemental, Damien Abad Président d'Ain Tourisme ont, pour la première fois, choisi Montmartre et la Bonne Franquette pour recevoir leurs invités et partenaires. Ils y ont été accueillis par la République de Montmartre et les P'tits Poulbots tambours battants. Une soirée inoubliable pour tous les participants.

Alain Coquard

INTERVIEW

Michel Joux est un homme de convictions, habité par la passion de son métier - éleveur de montagne - et profondément investi simultanément dans une mission de défense de la cause agricole qu'il envisage à l'aune de l'intérêt général, du destin collectif. Un homme de passion et de combats, que nous avons interrogé sur ces questions essentielles à notre vie.

Montmartre en revue : Pourquoi s'investir dans ces responsabilités syndicales prenantes alors que vous exercez une profession tout aussi prenante, voire difficile ?

Michel Joux : Lorsqu'on s'investit dans le collectif, on le fait pour soi aussi, et c'est légitime. Faire avancer une cause collective, c'est aussi par conséquent faire évoluer la sienne propre. Mais attention, ce n'est pas l'inverse ! La démarche ne peut fonctionner que dans un sens ! Il faut aussi ne jamais oublier ses valeurs, ses convictions, c'est en restant soi qu'on agit pour tous. Alors il reste à bien gérer son emploi du temps, l'organisation de ses journées : mais cet investissement m'a fait voir des choses que je n'aurais jamais vues et cela m'a fait comprendre tous les enjeux de la cause agricole dans le contexte contemporain.

CE CONTEXTE-LÀ JUSTEMENT, ET LA CRISE QUI EN RÉSULTE, VOUS INQUIÈTE-T-IL ?

Comment ne pas être inquiet quand on voit tant de jeunes agriculteurs et éleveurs gagner si difficilement leur vie, en étant dénigrés par des écolos de salon ? Pour que les gens avancent dans la vie, il faut qu'ils soient reconnus dans leur profession. Oui, c'est un métier difficile, la rentabilité n'est pas souvent à la hauteur et l'impression de manque de reconnaissance pèse lourdement sur le moral. Deux chiffres m'inquiètent particulièrement : le renouvellement des générations, qui est de 1 pour 2 départs, suit depuis 10 ans une pente descendante. Ensuite, la balance commerciale agroalimentaire qui s'écroule d'année en année. Toutes les entreprises nationales perdent des volumes tous les jours. Aujourd'hui, un poulet sur deux vient d'ailleurs, la courbe du déclin n'est pas stoppée. La délégation organisée de la production vers des pays tiers ira-t-elle jusqu'à la pénurie nationale ? D'autres pays pensent autrement, considérant que l'alimentation de leurs citoyens est une arme stratégique. Il nous manque une vision politique solide. Depuis une quinzaine d'années, on gère les affaires quotidiennes, sans aucune grande vision. La crise actuelle semble pourtant avoir réveillé les esprits, et la majorité silencieuse s'est dit : Voilà un métier essentiel qui risque de dépérir.



photo : Sébastien Tournier - Ain le département

De gauche à droite : Jean-Yves Flochon, Jean Deguerry, Joëlle Leclercq, Alain Coquard, Bernard Beaufrère, Damien Abad, Michel Joux

Attention, on va le perdre. Alors, les gens nous ont dit : « On vous soutient ! » Cette prise de conscience et cet élan des populations vers la cause agricole a fait un bien fou à notre profession. Se sentir reconnu est primordial pour avancer.

QU'ATTENDEZ-VOUS AUJOURD'HUI ?

Soit on inverse les tendances pour arrêter l'hémorragie, soit on meurt. Le marché libéral doit avoir avec des règles. N'importons pas l'alimentation que nous ne voulons pas. Il est inadmissible de voir rentrer sur notre territoire une alimentation que nous n'avons pas le droit de produire en France, ou produite hors des règles sanitaires et environnementales que nous sommes tenus d'observer, à juste titre. Il faut mettre fin à ces importations déloyales, avoir des clauses miroirs drastiquement contrôlées.

Nos concurrents déloyaux ne sont pas seulement extra-européens, les allemands ou les espagnols n'ont pas les mêmes normes que nous, notamment pour les produits phytosanitaires. L'unification des normes est un enjeu essentiel et ce n'est pas du tout gagné... Pendant ce temps nous perdons des parts de marché.

Notre combat syndical récent porte sur la valorisation de la production nationale avec une identification claire des produits, pour que le consommateur soit informé de la provenance de ce qu'il va acheter. Nos compatriotes doivent pouvoir faire un achat citoyen, avoir une démarche éclairée. C'est un combat syndical actif pour établir cette identification, qui permettra de s'investir dans une alimentation de proximité.

IL RESTE QUE BEAUCOUP N'ONT PAS LES MOYENS DE CE CHOIX...

Ce n'est pas à l'agriculteur de répondre par des prix bas à la question sociale. Il faut mettre en place une politique sociale alimentaire. Pensons à l'alimentation hors foyer, les cantines, les hôpitaux... qui la plupart du temps s'approvisionnent sur la base de produits importés. Je connais un directeur de collège, dont je trouve la démarche exemplaire, qui m'a expliqué qu'il achetait des produits locaux à hauteur de 90 % : ces produits étant de meilleure qualité, plus savoureux et nourrissants, il n'y avait plus de pertes. Un peu moins de quantité nécessaire et la réduction des déchets ont fait que dans son budget global, il avait économisé près de 40 000 €. Cela participe à l'éducation du goût et c'est bon pour l'environnement.

Mettre en place un dispositif pour achat citoyen permettra d'élaborer un cercle vertueux, à tout niveau. Il faut aller vite dans un projet agricole national afin de solutionner tous les problèmes concrètement. Éduquer les enfants très tôt au bien manger. Inciter les citoyens à une vraie démarche personnelle dans leur choix de nourriture. Il y a nécessité d'une politique sociale d'aide alimentaire. L'État pourrait faire un chèque dans le cadre d'une politique orientée vers nos produits locaux.

Il faut encore absolument une transparence des marges pour un retour financier à la hauteur de l'enjeu. Nous avons besoin d'un grand organisme impartial, une haute instance tournée vers le domaine agricole pour nous donner des indicateurs intéressants sur l'ensemble de la filière, jusqu'aux grands industriels de la distribution. A partir de ces éléments établis, nous pourrons orienter une politique nationale par rapport à l'état des lieux de toutes les filières. Car répétons-le, il faut remettre des règles. Je crois à l'avenir de l'agriculture française à condition que la force publique ait la volonté de poser des règles équilibrées pour permettre aux entreprises agricoles d'acheter le capital, de se rémunérer justement, de se moderniser. Les agriculteurs veulent produire des biens alimentaires de qualité, identifiés, sur une rentabilité durable, avec un salaire décent pour les jeunes.

Nous devons agir vite, par une politique nationale et européenne pour faire cesser la décroissance, et repartir sur des bases de croissance maîtrisée. Seule une volonté politique claire et courageuse pourra élaborer un système alimentaire autonome, garantissant notre souveraineté alimentaire, par une production durable économiquement. Nous attendons aussi un nouveau pacte de confiance envers les paysans, pour les mettre en valeur.

Propos recueillis par
Jean-Manuel Gabert

LA MÔME DE PIGALLE



PAR CHRISTINE HAYDAR

Montmartre, automne 1954

Simone, 11 ans, vit dans une chambre de bonne avec ses parents et son frère aîné. Elle n'est pas heureuse et rêve de changer de famille.
Après sa crise d'hystérie nocturne sur le toit, Simone s'est enfin endormie après avoir dit adieu à ses « amours américaines… » Mais elle peine à retrouver son calme…

Le lendemain, quand je me suis réveillée, la maisonnée dormait encore. D'où j'étais, je ne voyais pas le réveil mais il n'était même pas huit heures parce que Benito a un cours de maths à neuf heures et il n'était pas encore levé. J'étais transie. Les nuits



Dessin d'Albert Decaris (1950)

d'octobre sont fraîches sans couverture. C'était pas grave. Ce que j'allais faire n'allait pas manquer de me réchauffer. D'abord le dessin. Je suis allée dans le grenier au vasistas. Là, j'ai fait coulisser le rideau bleu roi et, sans même un dernier regard pour ce traître de Clyde, j'ai déchiré en menus morceaux les ultimes vestiges de mon premier et dernier amour. J'ai cru entendre des murmures de déception dans le public. Je me suis retournée et j'ai arrosé les spectateurs des morceaux du dessin réduit à une pluie de confettis multicolores. La vieille poupée de porcelaine en a pris plein les cheveux.

Ensuite, je suis repassée dans notre grenier. Munie d'un tournevis pointu au bout et d'un gros marteau, je suis retournée au vasistas. J'ai posé les outils sur le toit, je suis montée à mon tour et je les ai repris. D'un pas décidé, j'ai marché jusqu'à l'à-pic entre les deux immeubles et j'ai commencé mon œuvre destructrice.

Quand les foutus échelons auxquels je m'agrippais pour passer sur l'autre toit sans m'écraser dans la cour intérieure auraient disparu, ni Dieu ni Diable ne m'y feraient retourner.

Ils étaient drôlement encastrés dans le ciment de la cheminée, ces sacrés échelons. Je me suis pas découragée pour autant. J'ai introduit la pointe du tournevis à la base de l'un d'eux et j'ai attaqué le ciment à grands coups de marteau rageurs : ça faisait un boucan terrible mais toute à ma tâche, j'y ai pas prêté attention.

Très vite, je n'ai plus eu froid du tout. J'ai même eu très chaud. La sueur me dégoulinait sur le front et dans la nuque. Je tapais sans relâche, comme un automate.

J'ai entendu la sirène des pompiers, ou de Police-Secours, qui remontait la rue Pigalle. Ils entament leur journée de bonne heure, j'ai pensé. J'avais mal dans l'épaule mais mes efforts ont commencé à payer. Un des côtés d'un échelon était pratiquement détaché du mur. J'ai posé mon marteau et je me suis arrêtée une seconde pour souffler. C'est en m'essuyant le front, tournée sur ma gauche, vers la rue Pigalle, que j'ai aperçu le casque brillant d'un pompier, puis sa tête et enfin tout son corps émerger de la rue depuis sa grande échelle.

Comme dans un brouillard, au moment où il posait le pied sur le toit, j'ai entrevu, surgissant du vasistas, un flic, puis un autre, suivis de mon vieux en pyjama, l'air mal réveillé, et de Jean-Paul, déjà habillé pour le lycée. Ils ont marqué un temps d'arrêt. Je me suis vue dans leurs yeux. Une gamine au regard halluciné dans sa jupe blanche à fronces pleine de salissures, de bave et de vomi, résidus de la nuit dernière, au visage barbouillé, au maillot crasseux et trempé de sueur et aux cheveux emmêlés. Seule contre tous, j'étais. Un animal traqué. Je devais pas être belle à voir dans mon numéro de biche aux abois. On aurait dit qu'ils avaient peur de m'approcher, tous. Il faut dire que j'étais juste au bord du précipice. Peut-être qu'ils avaient la trouille que je saute. L'idée m'a effleurée un moment, mais après un regard en bas, je me suis dégonflée. Mon tournevis à la main, résignée, je me suis assise au bord du toit et je les ai attendus.

*

Dans le train qui m'emmenait vers la Bretagne, j'ai eu tout le temps de repenser aux événements des derniers jours. Quelle histoire ! Ca a fait du barouf dans le quartier. Des loges de concierge aux chambres de bonnes, de confidences d'initiés en ragots, la rumeur s'était enflée.

- C'est la petite du 53, vous savez, la maigrichonne avec les nattes. Figu-

rez-vous qu'elle s'était mis en tête de détruire son immeuble. Vous vous rendez compte, madame Dauchy ?

- C'est incroyable, ce qui peut leur passer par la tête, à cet âge-là. Il parait qu'elle en veut au monde entier, cette gamine. Pourtant, on lui donnerait le bon Dieu sans confession. Toujours bien habillée, bien polie. Ah, on peut dire qu'elle cache bien son jeu.
- Je ne vous le fais pas dire, ma pauvre. Quelques années de plus, elle était bonne pour la maison de correction. Si c'est pas malheureux. Madame Rita n'a vraiment pas mérité ça.
- Vous avez mille fois raison, madame Merlu. On peut dire qu'il n'y a plus de jeunesse.

Je les entendais d'ici, les foutues commères. C'est l'une d'entre elles, de l'immeuble d'en face, qui a appelé les flics, ce fichu matin. Elle a eu peur que je tombe du toit, il paraît. Tu parles. Une sale cafteuse, oui, voilà ce qu'elle est.

Les copropriétaires de l'immeuble, réunis par le syndic en assemblée extraordinaire, ont accepté de ne pas porter plainte si mon père payait les dégâts : ça l'a rendu fou, mon vieux. Lui qu'a jamais levé la main sur moi, ce jour-là il m'aurait tuée si Jean-Paul avait pas été là. Je lui dois une fière chandelle, à Benito. Je l'embêterai plus jamais. En plus, sur le toit, il a été très bien. C'est lui qui a pris en main les opérations.

- Laissez, je vais la chercher, il a dit aux flicards et aux pompiers. Avec moi, elle viendra sans faire d'histoires.

Et il s'est amené en douceur, dans un mouvement tournant, comme si j'étais une forcenée armée jusqu'aux dents. Sang-froid, compétence. Impeccable, le futur flic. Quand il est arrivé près de moi, il m'a tendu la main.

- Vous n'avez pas pris vos menottes, inspecteur ? j'ai essayé de plaisanter. Vous savez pas que je peux être dangereuse ?

Ca l'a pas fait marrer, mon frangin.

- C'est pas le moment de faire le clown, la grenouille. Allez, viens. Et te fais pas de bile, je suis avec toi.

Après, on est tous descendus à la maison.





Port du Palais, Belle Ile en mer par Maxime Maufra

Les flics ont dressé un procès-verbal à mes parents pour vandalisme et ils ont dit à mon père qu'ils le convoqueraient s'il y avait des poursuites. En fait de poursuites, ça n'a pas traîné. Dès que les perdreaux, les pompiers et les voisins ont été partis, mon paternel s'est mis en tête de me flanquer la raclée du siècle. Je l'ai vu dans ses yeux et j'ai foncé vers la porte. C'est là que Jean-Paul et ma mère se sont interposés. Moi, j'ai couru chez Loretta et on s'est enfermées à double tour en attendant que ça se tasse. Plus tard, quand les choses ont été un peu calmées, Loretta a proposé à ma mère de m'éloigner pour quelque temps.

- C'est une bonne idée, ma mère a dit. Mais où l'envoyer ?

Les parents de Loretta tiennent un petit hôtel à Belle-Ile-en-Mer, dans le Morbihan.

- Je suis sûre qu'ils accepteront d'héberger Simone, elle a dit. C'est très calme en cette saison. Moi, je l'accompagnerai, ça me donnera l'occasion de les embrasser.
- Tout a été réglé dans la journée. Le lendemain soir, Loretta et moi on prenait le train de nuit pour Quiberon. Elle avait réservé deux couchettes. Pour changer de la maison, j'ai pris celle du haut. Malgré la fatigue et le bercement du cliquetis monotone sur les rails, j'arrivais pas à dormir. J'avais hâte d'être arrivée. Un changement au petit matin, quelques heures en tortillard, et après, le bateau.

Quand je pense qu'il suffisait que je fasse des conneries pour qu'on m'envoie en vacances à la mer, il me prenait des regrets de ne pas en avoir fait plus tôt…

A Quiberon, on avait du temps avant le départ du bateau. Loretta m'a emmenée sur le port prendre un vrai petit déjeuner. J'ai mangé du beurre salé pour la première fois de ma vie, sur des grosses tartines de pain blanc.

Sur le bateau, il faisait froid, mais j'avais aucune envie d'aller m'asseoir à l'intérieur. C'était plus marrant de regarder les mouettes piquer droit sur la mer, remonter, planer, piquer encore en poussant de drôles de cris. Le vent rabattait vers moi des gouttes d'écume qui me glaçaient les joues mais c'était pas grave. Comme la rue Pigalle semblait loin ! J'aurais voulu que le voyage dure plus longtemps mais la masse de l'île a fini par venir à notre rencontre. Sur le quai, au pied des remparts de la citadelle, il y avait une dizaine de personnes. Je me suis demandée qui était le père de Loretta. J'ai opté pour un vieux en anorak gris, mais en bas de la passerelle, c'est pas lui qui est venu vers nous. Son vieux à elle est bien plus jeune.

Je croyais que quatre bisous, c'était le maximum pour se dire bonjour, mais là, ils sont partis pour battre des records, les Le Cloadec. C'est fascinant. On dirait un jeu. Enfin, ils s'arrêtent.

- Papa, voilà Simone.
- Bonjour, monsieur.
- Bonjour, petiote. Il faut pas m'appeler monsieur, voyons. Mon nom, c'est Yann-Marie mais tu peux m'appeler Yann tout court, si tu préfères.

Et il se penche pour m'embrasser. Sa veste sent le poisson. Heureusement, il s'en tient à deux bisous. J'ai eu chaud.

- En route, les enfants. Odile nous attend avec impatience. J'ai fait le marché en vous attendant.

→

C'est vrai que l'arrière de la camionnette est plein de cageots et de cartons de nourriture. On case sans mal ma petite valise et le sac de Loretta, qui n'est là que pour deux jours, mais il n'y a plus de place pour moi.

- C'est pas grave, elle va monter devant avec nous. Hein, petiote ?

Je sens qu'il va pas tarder à m'agacer avec ses « petiote », monsieur Yann tout court.

*

L'hôtel du Ponant est la seule habitation à des kilomètres à la ronde. Un coin très sauvage, en retrait d'une plage immense encastrée entre deux falaises à pic. En entendant la camionnette s'arrêter, une dame sort par la porte arrière de la maison. Sur sa droite, il y a une entrée plus imposante, avec un perron et une verrière, qui doit être réservée aux clients.



Rondelette, la cinquantaine, elle porte une grosse veste de laine blanche sur une jupe en tweed beige. Pas besoin de dessin. J'ai compris de qui Loretta tient ses jambes arquées. Elle s'approche de sa fille et les embrassades recommencent. Après, elle se tourne vers moi.

- Ma Doué béniguette ! elle s'exclame, ils sont tous aussi maigrichons, les parisiens ! Je m'en vais vous remplumer tout ça, moi. Viens m'embrasser, ma poulette.

Et elle me serre dans ses bras, mais au lieu de m'embrasser, elle me prend la peau des deux joues entre pouce et index et elle pince en rigolant comme si elle voulait me donner des couleurs. Au-dessus de la lèvre, elle a un gros bouton noir où est plantée une touffe de poils, comme les sorcières, mais son air jovial et dynamique la rend très sympa. Je crois qu'elle va me plaire, madame Le Cloadec.

*

Bon sang, quel déjeuner ! Il y a longtemps que j'avais pas aussi bien mangé. Pour fêter notre arrivée, la mère de Loretta avait préparé une table de gala dans la salle à manger de l'hôtel. Comme il ne reste qu'une cliente en cette fin de saison, une vieille Anglaise qui écrit un roman, Mme Le Cloadec l'avait invitée exceptionnellement à la table des patrons. Au début, Mme Beresford, la vieille Anglaise, croyait que j'étais la fille de Loretta. Pourtant, je lui ressemble pas. Quand elle lui a demandé ce qu'elle faisait à Paris, à Loretta, Mme Le Cloadec s'est levée et a filé à la cuisine. Il y a eu un grand silence autour de la table : ça devait la gêner de mentir devant moi, ma copine, mais elle allait quand même pas raconter à la vioque qu'elle faisait pute.

- Je suis dans le commerce, elle a lâché à contrecœur.

Heureusement, la vieille Anglaise n'a pas insisté pour savoir ce qu'elle vendait, parce que la mère de Loretta s'est ramenée avec un énorme plateau de coquillages. J'ai laissé les huîtres aux adultes, rien que de les regarder, ça me dégoûte. Je me suis rattrapée avec les moules et les bigorneaux. On m'a proposé un verre de vin blanc, pour goûter, mais j'ai préféré du cidre. C'est M. Le Cloadec qui le fabrique lui-même.

Après, il y avait un gratin de palourdes. Ensuite, des soles meunières avec des pommes de terre. Mme Le Cloadec me regardait manger avec contentement. Dès que mon assiette était vide, elle la remplissait.

- Mange, ma poulette. Tu sais pas qui te mangera.

- Arrête, maman, tu vas la faire éclater, Loretta protestait.

Après le camembert, fait juste à point, j'étais sûre d'être incapable d'avaler quoi que ce soit. Je me gourais. J'ai pas pu résister aux crêpes flambées, spécialité de l'hôtel du Ponant. Si c'était comme ça tous les jours, mes vieux n'allaient pas me reconnaître après mon séjour ici. Le festin terminé, Loretta est montée faire la sieste.

- Tu veux pas te reposer un peu, toi aussi ? Tu dois être fatiguée après ce long voyage, Yann tout court a suggéré.

Me reposer. Il rêve, lui. Avec la forêt d'un côté de la route, la mer et la plage de l'autre, j'avais autre chose à faire que dormir.

- Oh non, monsieur Yann, j'ai pas du tout sommeil. Je préfère me promener.

- Comme tu veux. Mais ne monte pas seule sur les falaises, c'est dangereux, d'accord ?

- D'accord.

- Alors à tout à l'heure, petiote.

Moi, j'ai mis mon caban et je suis partie vers la plage. Plus précisément en direction des falaises. Si c'était interdit, c'était fatalement intéressant.

*

J'ai escaladé sans difficulté la dune de droite qui grimpait vers le haut de la falaise. J'avais repéré de loin une espèce de construction en béton. C'est ça que je voulais voir de plus près. J'étais à bout de souffle en arrivant en haut, mais ça valait le coup d'œil. Des vagues énormes se formaient au large de la plage, roulaient en grossissant jusqu'aux rochers et venaient se fracasser sur la falaise dans un bruit assourdissant. Quelquefois, les éclaboussures d'écume montaient plus haut que moi pour retomber en pluie sur les bruyères et les ajoncs qui jaillissaient du sable entre les rocailles. C'était impressionnant. Je me suis demandé si le bon Dieu était là aussi, tapi dans les rochers, sur les nuages, ou à l'intérieur des gouttes d'écume : ça doit être quelque chose de pouvoir être partout à la fois. S'il existe, c'est vraiment pas n'importe qui, le bon Dieu.

Dans le bunker, il faisait sombre et ça sentait mauvais. En dehors de quelques crottes séchées ici et là et de quelques morceaux de fil de fer rouillé, il y avait rien à voir. Sans me presser, je suis retournée vers l'hôtel.

*

Quand Loretta est repartie pour Paris, j'avais peur de m'ennuyer mais la semaine a passé à toute vitesse. Entre les parties de pêche avec M. Le Cloadec et les promenades en vélo avec la vieille Anglaise, j'ai pas vu le temps filer.

Il était convenu que quand ma mère donnerait le feu vert pour mon retour, M. Le Cloadec m'accompagnerait jusqu'au train pour Paris et me confierait à un contrôleur. Bien sûr, on m'attendrait sur le quai à la gare Montparnasse. Pendant ces quelques jours, la mère de Loretta – soit dit en passant, c'est pas son vrai nom, Loretta, en vrai elle s'appelle Marie-Loïc – m'a appris à faire la tarte aux pommes et à tricoter avec deux aiguilles. Elle, elle tricote à la machine. Elle a une « Passap » dernier modèle avec 201 aiguilles. Rien que ça. Pour le grand pull bleu ciel décolleté en V qu'elle a fait pour moi, ça lui a pris seulement deux jours. La couture, j'aime pas ça,

mais tricoter c'est marrant. J'ai commencé une écharpe en laine grise pour Benito. Au point mousse. Elle est presque finie.

Le vendredi, quand j'ai ouvert mes volets, vers dix heures, il y avait des gros nuages gris qui arrivaient de la mer. En m'habillant, j'ai eu du mal à fermer mon pantalon. Pas de doute, j'avais grossi depuis mon arrivée. Dans la cuisine, Odile s'affairait déjà pour le déjeuner de midi. Elle s'est interrompue le temps de faire chauffer du lait pour mon Phoscao et de griller des tartines.

- Ta maman a téléphoné, ma poulette. Elle t'attend à Paris dimanche soir, elle a dit.

Elle m'a servi mon chocolat dans un grand bol de faïence rose et a posé devant moi une motte de beurre salé.

- Tu vas nous manquer, à Yann-Marie et moi, elle a ajouté. On s'était bien habitués.

Maintenant que j'étais sur le point de partir, j'ai réalisé qu'eux aussi, ils allaient me manquer. Quand même, j'étais contente à l'idée de retrouver les copines et les cours de danse. J'ai espéré que mon père n'était plus fâché contre moi.

- Ma doué, qu'est-ce qui tombe ! Je sais pas ce qu'on lui a fait, au bon Dieu, mais il a un gros chagrin, Madame Le Cloadec s'est exclamée, me tirant de mes réflexions.

Il faisait presque nuit, tout d'un coup. Elle a allumé le plafonnier et elle s'est remise à son épluchage de légumes pour le pot-au-feu. Sans rien dire, j'ai pris un « économe » dans le tiroir et je suis allée l'aider…

A suivre…

Christine Haydar

TIRÉ DU ROMAN « SIMONE », EDITIONS J.C LATTÈS



Grâce à son expérience de plus de 20 ans,
Immopolis a une connaissance approfondie de la gestion immobilière. La compétence de son équipe lui permet d'offrir un suivi rigoureux et personnalisé de vos biens.

IMMOPOLIS
GESTION
LA SIGNATURE DE L'EXIGENCE

Immopolis Gestion - 2, place Marcel Aymé - 75018 Paris - Tél : 01 42 51 05 00

Création : www.thierryfougerol.fr - crédit photo : vgalic

LA TROISIÈME ÉGLISE DE LA TRINITÉ

PAR JEAN-PAUL BARDET

Le 20 mars 2024, jour du Printemps, comme le montre ce cliché, l'église de La Trinité, la troisième de ce nom, après ses travaux de conservation intérieurs, suivis de ses travaux de conservation extérieurs en voie de se terminer, découvrait comme les jolies femmes ses nouveaux atours. Une occasion d'en savoir plus sur cet édifice représentatif de son temps, parfois méconnu.

L'ARCHITECTE :
Théodore BALLU (1817 – 1885)

Théodore Ballu est né à Paris le 8 juin 1817. Son père, reconnu comme un entrepreneur de haute qualité, a sans doute eu beaucoup d'influence sur le choix de la future carrière de son fils qui, tout juste âgé de 18 ans, intégrait l'École des Beaux-arts, où il aura pour professeur Hippolyte Lebas, l'architecte de l'église Notre Dame de Lorette. Cinq années plus tard, âgé de 23 ans, le jeune Théodore Ballu remportait le grand prix d'architecture, qui lui permit de rejoindre l'école de Rome, puis celle d'Athènes pour poursuivre ses études et compléter sa formation. De ces séjours, il sera de retour en 1845, fortement impressionné par sa découverte des arts romain et grec auxquels il avait spécialement décidé de consacrer ses études. Peu de temps après, alors qu'il est inspecteur des travaux de la ville de Paris, au décès de l'architecte Gau, dont il était l'adjoint, on lui confia la mission de mener à bien la fin des travaux de construction de l'église Sainte Clotilde (7ème arrondissement). La même année, il entreprend la restauration de la vieille tour Saint Jacques de la Bûcherie, la tour du clocher de Saint Germain l'Auxerrois puis la construction du beffroi qui jouxte la mairie du 1er arrondissement, en même temps que l'on envisageait de le charger d'un nouvel et important travail : conduire et assurer la construction de l'église Notre Dame de la Trinité, tant attendue. Pour Théodore Ballu, ce projet, était d'autant plus ambitieux, qu'il nourrissait un désir secret : harmoniser l'édifice avec le square et la place que venait de créer, parmi ses derniers plans d'urbanisme local le baron Haussmann.



Pour dresser l'édifice, «révolutionnaire», auquel il pense, il sut s'entourer de précieux collaborateurs et faire appel aux techniques les plus récentes, des techniques, qu'il lui faudra sans cesse adapter en fonction des modèles et des canons artistiques anciens prévus, que nous qualifierons, tout simplement de classiques et non pas de moyenâgeux, afin d'éviter la connotation trop facile et peu justifiée que certains avaient attaché à ce mot, ce qu'il réussira parfaitement. En 1872, année de la seconde Exposition Universelle de Paris, promu inspecteur général des travaux de la ville de Paris, il remplacera Léon Vaudoyer à l'Institut. Si Théodore Ballu s'est beaucoup illustré dans la construction d'édifices religieux (St Ambroise, St Joseph…), il est aussi l'architecte-auteur de constructions diverses, comme le théâtre des Bouffes parisiens. C'est à lui que fut confiée, en 1873, la reconstruction de l'Hôtel de ville de Paris, incendié par les "pétroleuses", aux derniers jours de La Commune. Deux années plus tard, il succédera à Viollet-le-Duc comme inspecteur général des monuments diocésains. Décoré Chevalier de la Légion d'honneur en 1857, Officier en 1869, il sera à nouveau promu, Commandeur en 1882.

D'un abord simple, discret et sans prétention, Théodore Ballu a passé la plus grande partie de sa vie dans un immeuble, dont il décora la façade style Renaissance, 78-80, rue Blanche, ce qui le faisait voisin de ce qu'il a toujours considéré comme son chef-œuvre : N.D. de la Trinité. Lui qui avait conduit, au cours de son existence, à l'autel tous ses enfants, y sera accueilli, pour une dernière fois au jour de ses funérailles. En son hommage, la rue de Boulogne, située à proximité de son immeuble a été rebaptisée rue Ballu en 1886, ainsi que la villa du 23 de la rue Blanche.

LES DÉCORATIONS EXTÉRIEURE ET INTÉRIEURE

Notre Dame de la Trinité peut être considérée comme une œuvre majeure, caractéristique de l'architecture religieuse du moment, telle qu'elle fut menée sous le Second Empire, première expression, de ce que l'on nommera : style néogothique romantique, le romantisme, qui remonte aux sources, ayant réhabilité les formes architecturales du Moyen-Age, en même temps que s'affirmait le renouveau catholique, déjà signalé par Chateaubriand.

Le 7 novembre, exactement, après avoir réceptionné les clefs de l'église des mains du baron Haussmann, l'église était solennellement bénite par Mgr Georges Darboy, archevêque de Paris, en compagnie de l'abbé Madelonde, qui devenait ainsi, le premier curé de la troisième église de la Trinité. Au moment de la bénédiction, Mgr Darboy, au cours de son discours, tint très vivement à remercier la Ville de Paris et le gouvernement en ces termes :

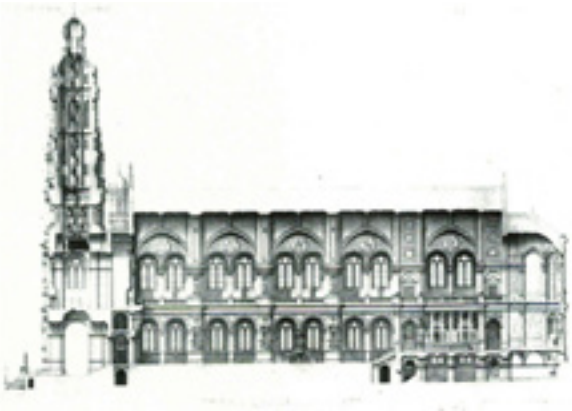
« Elle répand l'air et la lumière dans ses rues élargies et anime au travail ses nombreux habitants. Mais elle ouvre aussi des écoles pour y façonner l'enfance à la discipline et au respect, et elle bâtit des églises qui sont elles-mêmes pour tous les âges, des écoles de vérité et de vertu. »

A peine trois ans et demi plus tard, celui qui, après avoir choisi parmi les thèmes abordés au cours de son sermon, la comparaison entre la fonction de la mairie, centre de la vie civile, et la fonction de l'église, centre de la vie spirituelle, souhaitait sincèrement resserrer les liens de bienveillance mutuelle et de fraternité, sera fusillé,

par les communards, le 14 mai 1871, à la prison de la Roquette, accompagné de l'abbé Gaspard Deguerry, curé de la Madeleine et trois autres prêtres, une semaine précédant « La semaine sanglante ».

L'ARCHITECTURE ET LA DÉCORATION EXTÉRIEURE

Le monument, est imposant par ses dimensions : 90 m de long, large de 34 m et



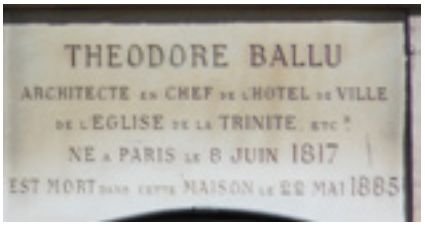
30 m de haut, le sommet du clocher culminant à 63 mètres du sol. Théodore Ballu, qui souhaitait élever une église à la fois élégante et commode, adopta un plan des plus simples, de type basilical : Entrée - Nef. – Chœur – Chapelle de la Vierge, dont la différenciation sera facilitée par la topographie des lieux. Bénéficiant des techniques les plus modernes, faisant en particulier usage d'une charpente en fer, la nef, large et ample de 17 m, ne reposera que sur six piliers massifs. Sur chacun d'eux, deux apôtres sont présents, et les emblèmes qu'ils portent facilitent leur identification. Le chœur, surélevé, sans transept, monumental, flanqué de dix colonnes en stuc vert, se prolonge par la chapelle absidiale. Cette disposition a été adoptée afin de répondre au désir de l'architecte de donner à l'ensemble, un aspect théâtral qui permet d'offrir à un plus grand nombre de paroissiens une célébration bien visible de tous. Plus tard, Auguste Abadie s'en inspirera lorsqu'il présentera son projet de construction de la basilique du Sacré-Cœur. De chaque côté de la nef centrale, quatre chapelles latérales seront construites. Chacune d'elles abritant un confessionnal, un autel et des vitraux dus tantôt à Nicod, tantôt à Oudinot.

La façade, principalement inspirée, si ce n'est directement, de la Renaissance italienne, est d'une grande richesse architecturale. Dressée au dessus d'un square, ceint d'une large balustrade de pierre blanche, l'accès à l'édifice ne sera rendu possible qu'après avoir monté l'une des rampes qui entourent le bassin et ses trois fontaines à triple vasques, situées en contrebas (symbolique du chiffre trois, mystère de la Sainte Trinité), surmontées de statues dues à Francisque Duret, chacune représentant l'une des trois vertus théologales : la Charité (au centre), la Foi et l'Espérance de part et d'autre.

Le porche possède en façade, trois grandes baies et deux autres en retour, qui permettent un accès libres aux voitures et aux convois funéraires. Au-dessus de chaque porte, sont placé des tympans ornés de peintures, à fond or sur lave émaillée, évoquant la Sainte Trinité. Sur chaque pile du porche, huit niches avec fronton abritent des statues de saints.

Au-dessus du porche, une grande rosace est encadrée par deux fenêtres à meneaux, comme il en était dans l'architecture du Moyen-âge et de la Renaissance. La façade, couronnée, dans sa partie supérieure par une balustrade, supporte quatre groupes de statues, d'une réelle beauté, malheureusement placées sur un plan un peu trop élevé. Parmi les quatre vertus cardinales représentées, La Tempérance, est de Jean-Baptiste Carpeaux. De là, s'élancent





le clocher, composé d'une haute tour carrée, à deux étages, surmontée d'un campanile octogonal et d'une coupole, qu'accompagnent deux clochetons semblables à celui qui couronne l'ensemble. Au milieu du clocher, au dessus de l'inscription :

Sanctae Trinitati
anno 1867,

est placée l'horloge avec son cadran émaillé. Enfin, tout au sommet se dresse une croix dorée. Contraste saisissant, les façades latérales ainsi que l'abside sont d'une grande pauvreté : peu d'ornements, si ce n'est de rares motifs décoratifs uniquement présents au-dessus des portes.

LA DÉCORATION INTÉRIEURE

Lorsque l'on a franchi la porte centrale du porche, que l'on se trouve sous le grand orgue, on ressent de suite la large impression de majesté qui se dégage du monument. La décoration bleue et or des rinceaux et des arabesques des plafonds, s'allie parfaitement avec les peintures des dix arcades de la nef en pseudo mosaïque. Le tympan, qui raccorde la voûte de la grande nef à la voûte, légèrement surbaissée de la chapelle absidiale, qui domine le chœur et l'autel, est décoré d'une large peinture de F. Barrias, dédiée elle aussi à la gloire de la Sainte Trinité. Contrairement à la tradition, le Père y est représenté sous la forme d'un homme âgé, à la longue barbe, avec à sa droite le Fils portant une croix et à sa gauche le Saint Esprit, une bible ouverte sur les genoux. L'unité de la scène, est marquée par la présence d'un unique manteau qui les couvre tous trois, leurs mains serrées à l'épaule. De chaque côté de la nef centrale, les quatre chapelles latérales sont décorées de peintures historiques.

Tous ces détails, peuvent être magnifiquement observés aujourd'hui, grâce aux minutieux travaux de rénovation intérieure réalisés par la ville de Paris, propriétaire

→

de l'édifice, des travaux qui ont été entamés dès 1987, dans le cadre de la politique d'entretien du patrimoine mise en place. Restaient cependant, si ce n'est le plus important, de gros travaux de restauration de la façade et de l'extérieur, en cours depuis plus de deux ans.

L'ORGUE

L'orgue est logé dans une tribune située à l'entrée de l'édifice. L'arc qui l'abrite aurait pu accueillir un buffet plus important, mais Aristide Cavaillé-Coll, dont les ateliers étaient proches, 42 rue Notre-Dame de Lorette, ne pouvant supprimer la balustrade de pierre qui l'entoure, les services



d'architecture s'y opposant fortement, dut opter pour un instrument plus petit. Inauguré le 16 mars 1869, il est vu comme le buffet le plus parfait de la capitale, après celui de l'église Saint-Sulpice. Depuis sa création, l'orgue n'a vu se succéder, à son pupitre, que de grands noms de la musique. Alexandre Guilmaut, qui fut le premier titulaire, aura en 1901 pour successeur Charles Quef. De 1931 à son décès, Olivier Messiaen (1908-1992), grand compositeur, grand admirateur de la musique de Berlioz et fervent homme de foi en sera, durant 61 années, le titulaire. Selon son jugement, Olivier Messiaen reconnaît que s'il existe de nombreux instruments plus importants, celui de l'église de la Trinité les égale largement en puissance et en majesté, et même les surpasse : « on peut tout jouer à la Trinité », de Marcel Dupré, Jean Vadon (titulaire pendant près de soixante ans de l'orgue de Saint-Jean l'évangéliste, à Montmartre), aux plus modernes des compositeurs contemporains.

Quelques détails concernant Aristide Cavaillé-Coll. Né à Montpellier en 1811, il est monté à Paris à l'âge de 22 ans. Jeune facteur d'orgues, il est devenu, en peu de temps, le plus célèbre facteur de sa génération. En 1834, il installe ses premiers ateliers dans le quartier, rue Notre Dame de Lorette. Outre rue Notre Dame de Lorette, il disposait d'une annexe au n° 15 rue Laval (rue Victor Massé). Trop à l'étroit, accablé de commandes, il fut amené à quitter ses premiers ateliers, pour s'établir au n° 66 de la rue La Rochefoucault. A son décès, à Paris, en 1899, il laissait plus de quatre cents instruments, parmi lesquels : le grand orgue de la basilique royale de Saint-Denis et l'orgue de Notre Dame de Paris.

BERLIOZ ET LES ÉGLISES DE LA TRINITÉ

L'église de la Sainte-Trinité se rattache à la carrière de Berlioz de plusieurs manières. En effet, c'est dans la seconde église de La Trinité, rue de Clichy, à mi-chemin de la place de Clichy, au niveau de la rue d'Athènes (ex-rue de Tivoli !), que Berlioz épousa Marie Recio le 19 octobre 1854, sept mois après le décès de sa première femme, Harriet Smithson. Et c'est dans la grande église actuelle, Place de la Trinité, que les obsèques du compositeur eurent lieu le 11 mars 1869 (trois jours après sa mort, le 8 mars à 12h 30) en présence d'une délégation de l'Institut, dont Berlioz était membre depuis 1856, ainsi que plusieurs musiciens et compositeurs de la section musicale de l'Institut et du Conservatoire. Au cours de ses obsèques, parmi les différents discours qui furent prononcés, à l'église avant de se rendre au cimetière de Montmartre, celui de son confrère Elwart du Conservatoire, ne l'aurait sans doute pas satisfait car, il lui aurait déclaré quelques années plus tôt :
« Si tu dois faire un discours à mes obsèques, j'aime mieux ne pas mourir. »

Un an jour pour jour après sa mort, le 8 mars 1870, eut lieu le Festival Berlioz à l'Opéra, préparé par Ernest Reyer, festival qui attira une vaste foule, comme le rapportèrent Ernest Reyer et Francisque Sarcey. Pour Hector Berlioz, compositeur le plus représentatif du romantisme musical français qui n'a cependant jamais connu la reconnaissance qui lui était due, particulièrement en France, la réparation commençait !



La Trinité transformée en hopital

LA GUERRE DE 1870, L'AMBULANCE DE LA TRINITÉ ET LA COMMUNE

Á peine trois années après son ouverture au culte, voilà que se présente la guerre de 1870, une guerre mal préparée, qui mena à la défaite de Sedan et au siège de la capitale. En effet, dès septembre, l'investissement de la capitale était complet : 250.000 allemands sont aux portes de Paris et près de 800 canons sont prêts à bombarder la ville !

Va bientôt débuter le Siège de Paris. Pour faire face aux misères et aux souffrances qui en ressortent, trois ambulances (nom donné aux anciens Hôpitaux mobiles qui suivaient les troupes en campagne) devront très vite être installées dans le quartier : rue de Londres, dans les locaux de la direction du chemin de fer d'Orléans ; rue Pigalle chez M^{me} Oppenheim et la troisième à la maison des Oblats, rue de Saint Pétersbourg.

Peu de temps après, l'église de la Trinité sera à son tour mobilisée, l'archevêché ayant autorisé l'ouverture d'ambulances dans les lieux de culte qui étaient en mesure d'accueillir des malades et des blessés, sans nuire à l'exercice des offices. N.D. de la Trinité, avec sa vaste nef, son plancher de bois et son chauffage central sera, de ce fait, tout à fait prête à accueillir une ambulance, ce qu'elle fera dès décembre 1870. Le froid était si intense, en cet hiver 1870, qu'il sera nécessaire d'installer un poêle calorifère supplémentaire au centre de la nef, comme on peut l'observer sur la gravure reproduite. Afin de ne pas gêner ni interrompre les services religieux paroissiaux, les offices durent être reportés dans la crypte, le grand autel étant isolé de la nef par un grand rideau.

Dans la nef, 70 lits furent dressés, équipés de tout le linge et de tout le mobilier indispensable, alors que les chapelles latérales étaient réservées à l'intendance, à la pharmacie et à la lingerie, en résumé, tout ce qui était indispensable à la bonne marche de l'ambulance. Les premiers blessés y seront reçus dès le 20 décembre 1870. Au cours des derniers jours de décembre, les blessés seront honorés de la visite de Mgr Darboy (9-2), comme l'évêché l'avait souhaité. Au cours de sa visite, l'évêque constatera que l'ambulance de la Trinité demeurait toujours la maison de Dieu, bien que les offices soient, par nécessité, célébrés dans la crypte, car chaque dimanche le rideau qui isolait le maître autel était relevé.

Si l'armistice fut bien signé le 28 janvier 1871, ce n'est que le 7 février que l'ambulance cessa son activité. L'église, une fois désinfectée, débarrassée de tout le matériel généreusement prêté, sera très vite rendue au culte.

Notez que l'on peut lire, sur le pilier est, au fond de la nef, le témoignage de ce touchant épisode de la vie de la paroisse :

Dieu est charité
Sous l'inspiration de cette parole,
L'église de la Trinité
Fut convertie en ambulance
Durant le siège de Paris
Et les fidèles de la paroisse

Se faisant frères et sœurs de charité
Y prodiguèrent leurs soins
Avec le plus religieux dévouement
Aux nobles victimes
De notre héroïque résistance
1870-1871.

Les douleurs du Siège de Paris, à peines oubliées, voilà qu'après l'émeute du 18 mars, débute La Commune de Paris. Dès le 1er avril un décret déclare la séparation de l'église et de l'état, tous les édifices religieux sont transformés en clubs. Le 12 mai, l'église de la Trinité est mise à la disposition du « Club de la délivrance » pour y tenir une réunion. Le 17 mai, une cinquantaine de fédérés envahit l'édifice, défonçant les troncs. L'église pillée, sera rigoureusement fermée, les fédérés installés dans le presbytère.

Le 23 mai, les troupes versaillaises, qui ont enlevé la barricade du carrefour Caumartin-Saint-Lazare, rejoignaient la place de la Trinité. L'artillerie des insurgés, installée à Montmartre prend alors les lieux pour cible, causant d'importants dégâts. Le lendemain, à 6 heures du soir, la chaussée d'Antin est déblayée, à 8 heures le territoire de la paroisse est à son tour repris par la troupe. Sans tarder, le clergé prépare le retour au culte de l'église, si bien qu'à la fin de la « semaine sanglante », le dimanche 28 mai, jour de la Pentecôte, les offices seront en mesure d'être célébrés. Pour panser les dégâts très importants causés à l'édifice, le conseil municipal de l'arrondissement accordera un crédit de 35.000 francs et confiera à l'architecte M. Harmaux la direction des travaux.

Jean-Paul Bardet



La Mère Catherine
6 place du Tertre, 75018 Paris
01 46 06 32 69
info@lamerecatherine.com
lamerecatherine alamerecatherine

Cadet de Gascogne


4, place du Tertre - 75018 Paris
Tél. : 01 46 06 71 73
www.cadet-de-gascogne.com

JEUX OLYMPIQUES
VOILE ET CHOCOLAT

PAR JACQUES ET MICHEL BACHELLERIE

« *MENIER* » TU DORS ? RÉVEILLE-TOI, LE *BELEM* EST LÀ !



Le Belem arrive à Marseille

Effervescence sur le Vieux-Port de Marseille, le mercredi 8 mai dernier : le Belem va accoster, arrivée triomphale dans la rade du port, avec à son bord la flamme olympique.
Le choix du voilier Trois-mâts *Belem* par le Comité olympique français pour le transport de la flamme, du Pirée à Marseille, a été très judicieux : en effet l'entrée en France de la flamme par la rade de Massalia ou Massilia, fait référence à la fondation de la cité par des marins grecs, les Phocéens, vingt-six siècles auparavant. De plus, la construction du Belem, flamboyant Trois-mâts et vieux monsieur de 128 ans, eut lieu à Nantes en 1896, année des premiers JO modernes d'Athènes.

ORIGINE DU BELEM

Le Belem est construit dès décembre 1895, dans les chantiers Dubigeon, à Nantes, pour la maison Crouan, armateur nantais, possédant un comptoir commercial au Brésil. Son nom de Belem est dû à son passé prestigieux de navire de commerce. Il transportait jusqu'en France des fèves de cacao, depuis le port de Belém do Parà, dans le nord du Brésil, à une centaine de kilomètres de l'Atlantique, pour le célèbre chocolatier parisien Menier.
À cette époque l'empire industriel de la dynastie Menier dispose d'une flotte de huit voiliers dédiés au transport des fèves de cacao. Le navire sera exploité par les Menier et deux autres armateurs qui font commerce de rhum et de canne à sucre, jusqu'à l'orée de la Première Guerre mondiale. Il réalisa 33 campagnes transatlantiques, des voyages qui duraient parfois six mois. Il ravitaillait aussi Cayenne et son bagne.
Trois-mâts à phare carré, coque en acier, associée à des mâts en bois, fin comme un oiseau de 58 m de long, 22 voiles et 10 kilomètres de cordage, le Belem est le dernier des grands voiliers de commerce français du XIX^{ème} siècle encore naviguant.
Il fut construit en moins de 6 mois et lancé le 10 juin 1896… Il portait un équipage de 13 hommes et battait le pavillon rouge à étoile blanche de la maison Crouan. Sur sa proue, la devise du Brésil « Ordem e progresso ».

LES CHOCOLATIERS MENIER : DU MARAIS AU MOULIN DE NOISIEL

C'est Jean Menier qui fonde en 1816 la *Maison centrale de droguerie qui* vend des produits pharmaceutiques et des médicaments à base de chocolat, ce dernier servant à masquer l'amertume des pastilles.
Inventeurs de la tablette de chocolat, les Menier se lancent dans la production industrielle. Ils créent un véritable empire du chocolat, devenant l'une des plus riches familles de France, et quittent Paris pour s'implanter à Noisiel, en bord de Marne. En 1875, ils détruisent le vieux moulin où l'on broie les fèves de cacao et le remplacent par un édifice plus moderne. La façade est recouverte d'une polychromie de briques, avec des motifs en céramique qui rappellent le produit, comme des fleurs et des fèves de cacao.
Parallèlement les Menier construisent une cité ouvrière à proximité de l'usine.
Après la Seconde Guerre mondiale, c'est le déclin, à cause notamment de la concurrence des barres chocolatées américaines. La marque est vendue en 1959 et la production cesse définitivement en 1985. Au plus fort de la production, la légende dit qu'il sortait chaque jour de la fabrique, véritable capitale mondiale du chocolat, l'équivalent de 17 fois la hauteur de la Tour Eiffel en plaquettes. Aujourd'hui, dans ce site habilement restauré, les cols blancs d'une société suisse de chocolat ont remplacé les ouvriers qui travaillaient douze heures par jour au XIX^{e}.

LES VIES NOMBREUSES ET MOUVEMENTÉES DU BELEM

Le Belem est un miraculé. Dès son premier voyage, alors qu'il transporte des mules, un coup de vent et une forte houle écrasent les 115 bêtes les unes sur les autres. Puis un incendie achève les survivantes ! Mais la coque tient. Après réparation, il repart et reprend la mer.
Six ans plus tard, en 1902, nouveau miracle. Le navire fait escale à Saint-Pierre en Martinique. Pas de chance, il est plein. Le navire doit mouiller plus loin, au large. Nous sommes le 8 mai 1902. La Montagne Pelée gronde puis explose. La ville de Saint-Pierre est rasée. Tout est détruit par la nuée ardente, y compris les bateaux qui se trouvaient dans le port, perdus avec

leur équipage et les habitants qui avaient espéré y trouver refuge. 30 000 personnes périssent et le port de Saint-Pierre est entièrement détruit. Mais le Belem est indemne : resté suffisamment loin de la côte, il a reçu des cendres et des poussières de charbon, dont des restes sont encore conservés à bord.
Sa carrière de navire de commerce s'arrête en 1914, avec l'essor des bateaux à vapeur. Mais là encore, le Belem va échapper à une fin certaine.
Il est racheté par le duc de Westminster et entame alors une deuxième vie, comme navire de luxe.
En 1921, il change de propriétaire… et de nom. Cédé à l'Honourable Arthur E. Guinness, vice-président des brasseries et grand amateur de navigation, le Belem prend le nom de Fantôme II. Le trois-mâts réalise alors le tour du monde du 29 mars 1923 au 2 mars 1924 en empruntant le Canal de Panama et celui de Suez. À la veille de la Seconde Guerre mondiale, le navire est désarmé à l'Ile de Wight. Mais malgré ça, le bateau est touché par les bombardements allemands, heureusement, sans trop de gravité. Il est remis à l'eau à la fin du conflit puis revendu en 1951 à un industriel vénitien, qui le transforme en bateau-école, le Giorgio Cini.

LE BELEM RETROUVE SON PAVILLON FRANÇAIS

Mais à la fin des années 60, le bâtiment trop vétuste finit abandonné au port de l'arsenal de Venise. Il doit son salut à un médecin français, Luc-Olivier Gosse, qui le fait revenir en France où il reprend son nom d'origine. Le Belem est classé monument historique en 1984, ce qui permet de financer sa remise en état. Il devient alors la passion des amateurs de voile et accueille régulièrement des participants souhaitant découvrir la navigation à bord d'un grand voilier du XIX^{ème}.
En 1978, le navire, après avoir recouvré son gréement d'origine, est mis en vente. Un projet commun entre l'Union Nationale des Caisses d'Epargne de France et de la Marine Nationale française voit le jour. C'est ainsi que les Caisses d'Epargne rachètent le Belem. En 1980, la Fondation Belem est créée.

La Fondation Belem a, dès 1980, décidé que le Belem reprendrait la mer et qu'il serait navire-école civil ouvert au grand public. Depuis, le navire a embarqué plus de 40 000 stagiaires.
Ce « fameux trois-mâts fin comme un oiseau » est ainsi devenu la passion des amateurs de voile. On parle même de la « fièvre Belem ».

UN STAGIAIRE CORRÉZIEN SUR LE BELEM

Parmi les amateurs, amoureux et pratiquant de la voile depuis des décennies, mon jeune frère Michel a effectué, à bord de ce prestigieux voilier, une croisière, comme stagiaire, de Lorient à Cork en Irlande en 2002.
« Avant d'avoir largué les amarres, témoigne-t-il, je discute avec le bosco (chef des matelots) responsable de l'exécution des manœuvres que j'aime bien, le matelotage (travail des nœuds et des cordages). Deux jours plus tard, au large d'Ouessant, il me confie la réalisation d'épissures (tressage pour réaliser une boucle) pour des cordages placés en bout de voile. Les manœuvres sont longues et physiques, nous courons dans la coursive du pont inférieur et lorsque nous arrivons à son arrière, nous repartons aussi vite vers l'avant pour reprendre le cordage et continuer.


La chocolaterie Menier


Michel Bachellerie

Il y a ceux qui ne décollent pas du pont, ceux qui atteignent le dessous de la première dunette (plateforme à mi-hauteur des mâts) mais qui renoncent au passage déversant et enfin ceux qui accèdent sur les vergues (mât à l'horizontal tenant le haut des voiles carrées). Nous ne serons pas nombreux à aider les matelots sur les vergues pour carguer les voiles (les rouler et les attacher).
Je monterai ainsi au plus haut, environ à 30m de la surface de l'eau, plusieurs fois durant la traversée. De là-haut, l'arrivée sur l'embouchure de la Lee, la rivière qui permet de remonter jusqu'à Cork est un superbe spectacle.
Je n'oublie pas l'indispensable corvée des cuivres qui sont faits une fois par semaine. Et croyez-moi, il y en a beaucoup : toutes les poignées de portes, tous les instruments de manœuvres et de navigation. Tous les stagiaires s'y mettent et cela nous occupe quasiment une matinée.
Côté intendance, la nourriture était excellente même par mer un peu agitée où là, le chef cuistot exprimait tous ses talents.
Les bannettes (couchettes) sont confortables, certes étroites, mais nous sommes bien calés lorsque la Mer Celtique, celle entre la pointe de Cornouaille et le sud de l'Irlande, nous rappelle à son bon souvenir. Ce fut un voyage magnifique et inoubliable. Le Commandant Marc Cornil nous expliquait toutes les manœuvres avant de les réaliser.
Je navigue toujours sur un bateau classé « monument historique », *Le Clapotis*, ancré au port de Boyardville dans l'île d'Oléron. Lors de rassemblements de bateaux traditionnels et de vieux gréements, j'ai eu la joie et le plaisir de parader avec le Belem à Brest, dans la Loire ou la Gironde. Il est toujours aussi majestueux.
Bon vent à lui… »

UN ACCUEIL TRIOMPHAL À CHAQUE ESCALE

Le Belem est le plus ancien grand voilier au monde à accueillir du public en navigation hauturière ou au large. La Fondation aujourd'hui multiplie les escales du Belem dans les ports pour y accueillir, à l'image du musée vivant qu'il est devenu, des visites du public : plus de 30.000 visiteurs par an.
Seul survivant des grands voiliers du XIX^{ème} siècle, le trois-mâts Belem représente la France et ses traditions maritimes lors des rassemblements de grands voiliers et à l'occasion d'évènements à l'étranger. Le 4 juillet 1986, il était à New York pour participer aux célébrations du centenaire de la Statue de la Liberté. En 2002, la Fondation, avec l'appui de son mécène, a organisé un voyage mémorial du dernier grand voilier français sur les routes de ses premières navigations transatlantiques. C'est ainsi que, près d'un siècle après y avoir chargé des marchandises pour la dernière fois, le Belem est entré à nouveau dans le port de Belém do Parà, port industriel dans le nord du Brésil, sur le fleuve Parà, situé à une centaine de kilomètres de l'océan Atlantique.
Le 8 mai 2002, il était à St-Pierre de la Martinique à l'occasion du centenaire de l'éruption de la Montagne Pelée, tragique événement dont il fut un miraculeux rescapé.
En 2008, il a représenté la France lors de la célébration du 400ème anniversaire de la Fondation de la ville de Québec par le Français Samuel de Champlain.
En 2014, Le Belem est retourné à Venise.

Pavillon haut pour ce navire qui a vécu pas moins de cinq vies, changé trois fois de nationalité pour finir par retrouver le tricolore de ses origines, trompant la mort, survivant là où des milliers d'autres voiliers, plus grands, plus puissants, plus neufs, ont disparu à jamais…
Un navire en excellente santé grâce au cacao qu'il a ingurgité, un navire qui a suivi sa bonne étoile et a évité le naufrage malgré les galères subies depuis 1896 !
Le plus grand et le plus célèbre des voiliers français a bien mérité l'arrivée triomphale que lui a réservée la population marseillaise, dans la rade du port, le mercredi 8 mai dernier, en apportant la flamme olympique sur le sol français. Longue vie à notre fameux trois-mâts !

Jacques et Michel Bachellerie

DOMAINE DU CASSARD
GRAND VIN DE BORDEAUX



Eric Billières

Viticulteur Récoltant

AOC Blaye Côtes de Bordeaux

Ambassadeur de la République de Montmartre

06 82 85 14 19

cassard@vignoblesbillieres.com

www.domaineducassard.com

MDRC | Syndic

Le Syndic à Montmartre

44 rue Custine – 75018 Paris



Rodolphe Courseau

Tél : 01 77 35 06 44

www.mdrcsyndic.com

rodolphecourseau@gmail.com

Les Noces de Jeannette



Les Noces de Jeannette, le restaurant de vos fêtes près de l'Opéra !

Ouverture tous les jours
12h00–14h00 & 18h30–21h30
y compris dimanche et jours fériés
14, rue Favart - 75002 Paris

Contact & Réservation :
01 42 96 36 89
paris@lesnocesdejeannette.com



Photo : Tatutati (Pixabay)

Brocantes et Vide-greniers à PARIS

Instagram

@ohvl_international

OHVL INTERNATIONAL

Inscriptions sur ohvl-international.com

Ohvl Organisation, vous accueille sur toutes nos brocantes et vide-greniers.
Parisiens, Parisiennes, retrouvez-nous sur notre site internet
www.ohvl-international.com, rubriques brocantes et vide-greniers à Paris.

A très vite pour vos prochaines inscriptions chez **OHVL.**

Pour plus d'informations merci de nous contacter aux numéros suivants :
Bureau : 09 85 60 21 22 – Eric : 06 42 37 77 46 – Valérie : 06 37 80 06 65
Alexis : 06 31 99 49 05 – Romain : 06 47 48 30 88
par mail : ohvl@orange.fr

RAYMOND GRAVES

En l'Eglise Saint Pierre de Montmartre, le mercredi 3 avril 2024, Alain Valentin — Président Grand Maître de la Commanderie du Clos Montmartre — a évoqué avec chaleur et émotion la vie d'une belle figure de Montmartre qui vient de nous quitter.

Tout au long de sa vie, il a su montrer son courage et sa capacité à s'exposer, notamment dans cette page de notre histoire qu'on n'appelait pas encore par son nom, celle de la Guerre d'Algérie, période qui l'a marqué au plus profond de son être autant que de son âme.

Il est alors Lieutenant parachutiste dans le 20ème groupe d'Artillerie du prestigieux 35ème RAP en Algérie, ce régiment qui a pour devise : « Droit devant » et qui est porteur de nombreuses traditions militaires parachutistes, qu'elles soient sportives, artistiques ou festives, traditions mémorielles qui guideront toute sa vie.
Sa bravoure et son courage au combat lui vaudront d'être décoré de la Croix de la Valeur militaire au titre de la Division et de la Brigade, avec Etoile de bronze et Palme, Etoile d'Argent et Etoile Commémorative



de la Guerre d'Algérie. C'est notamment à ce titre qu'il devint Président de l'UNC 18ème section Clémenceau.

Nous garderons tous dans notre mémoire ce que fut Raymond :
Un homme de cœur, bon vivant, généreux, aimant la vie et possédant le sens de la fête, par ailleurs membre actif et généreux de nombre d'associations poétiques et philanthropiques, Montmartroises, telles L'Echo montmartrois, l'Entraide des Travailleurs Intellectuels, l'Académie Européenne des Arts, l'Académie poétique de Montmartre. Il fut un très actif Ministre de la République de Montmartre, également administrateur des Apprentis Orphelins d'Auteuil, ainsi que de l'œuvre des P'tits Poulbots. Il était le « Grand Gourmet » de la Commanderie du Clos Montmartre.

Aujourd'hui, ce n'est qu'un au-revoir que nous lui disons et non un adieu. Tous ceux qui l'ont connu garderont de Raymond son amour de la vie, son regard amusé et rempli d'espoir sur le monde malgré les épreuves qui ne l'ont pas épargné.
Décédé des suites d'une longue maladie, sa vie auprès de Jean-Marc, de ses anciens compagnons d'armes et de ses nombreux amis a été celle d'un homme généreux, humaniste, franc, fidèle à ses convictions et ses valeurs.

Alain Valentin

PERRETTE SOUPLEX

Perrette Souplex est décédée le 22 avril dernier. Ancienne élève du Conservatoire national supérieur d'art dramatique, ce qui avait fait la grande fierté de son père, Perrette était la fille du chansonnier et comédien Raymond Souplex, ce chansonnier montmartrois devenu vedette du petit écran dans le rôle du célèbre commissaire Bourrel, des « Cinq dernières minutes ». A dix-huit ans Perrette fit ses débuts au cinéma dans « La Cité de l'espérance » puis devint la partenaire de Bourvil dans « Le Bouillant Achille » qui triompha aux Variétés en 1949. Elle joua ensuite avec succès dans de nombreuses pièces, telles que « Les Maris de Léontine », « Une Poule sur un Mur », « La Foire aux Nouveautés », « Ta Bouche » de Maurice Yvain…



Photo Jean Rauzier

Au début des années 1960, elle fit partie du trio *Les Filles à papa* formé avec Suzanne Gabriello (fille d'André Gabriello) et Françoise Dorin (fille de René Dorin), c'est-à-dire l'union de trois Montmartroises talentueuses, filles de trois grands chansonniers Montmartrois !
Elle fut une proche de Michou, une amie de Mick Ramayet, avec lesquels les Montmartrois l'ont souvent aperçue. Avec Perrette semble disparaître à jamais tout un chapitre de l'histoire montmartroise, celle des beaux jours des humoristes chansonniers, des cabarets, de l'humour pétillant et bon enfant.

JMG



JEAN-LOUIS ANDRÉ

Jean-Louis ANDRÉ nous a quittés. Une cérémonie officielle lui a rendu un hommage solennel le 6 avril 2024 en l'Eglise Notre-Dame du Val de Grâce. L'émotion y était palpable.

Jean-Louis ANDRÉ était le Médecin Général chargé de l'Inspection de tous les services chirurgicaux de l'Armée Française. Professeur agrégé, membre de l'Académie Nationale de Chirurgie, son parcours exemplaire l'avait conduit aux plus hautes responsabilités ; ses compétences étaient reconnues en France comme à l'étranger.

LE CHIRURGIEN AUX 30 000 OPÉRATIONS EN 44 ANS DE CHIRURGIE

Un homme réservé, modeste, qui se livrait peu, préférant, avec le courage et la formidable énergie qui le caractérisaient, se consacrer à sauver des dizaines de milliers de vie. Avec la modestie des plus grands, il disait que sa brillante carrière n'était que la réalisation d'un rêve d'adolescent. Ce rêve né à 14 ans quand son père, cheminot, l'inscrit à la Bibliothèque municipale de Dax. C'est alors qu'il tombe sur « *La conquête de l'Afrique* » puis sur « *Les hommes en blanc* » de Soubiran en 4 tomes. Ces ouvrages l'obsèdent et leur lecture va forger son destin. Soulager la souffrance, sauver des vies, ignorer la fatigue, il n'aura plus que ces objectifs en tête.

Il intègre l'Ecole de Santé de Lyon comme Elève Officier Médecin. Interne des Hôpitaux, le voici nommé à Madagascar comme Chef des Services Chirurgicaux de l'Hôpital de Diégo Suarez. Puis ce sera l'Hôpital de Bangui au moment particulièrement dangereux de la destitution de l'Empereur Bokassa. Il crée la fondation médico-chirurgicale de Yaoundé au Cameroun. Les rêves d'Afrique et de Chirurgie venus de l'enfance se concrétisent. Jean-Louis André les portera à leur firmament.

Tout s'enchaine, les titres, les grades, les distinctions, les responsabilités…

Jean-Louis André fut un chirurgien des champs de bataille, dans la lignée de Dominique Larrey, l'illustre chirurgien en Chef des Armées Impériales, pionnier de la chirurgie moderne, celle de l'urgence. Le titre de Jean-Louis André, Médecin Général Inspecteur des Services Chirurgicaux de toute l'Armée Française, n'est-il pas comparable à celui de Larrey, fait baron d'Empire sur le champ de bataille de Wagram ? Comme lui indifférent à la fatigue, il opérait « sur le champ ».



Dès son affectation en 1983 à la force Multinationale de Sécurité - Mission Diodon - de Beyrouth où règne le terrorisme, ses compétences, son énergie infatigable sont reconnues. Le 18 avril 1983, c'est l'attentat meurtrier contre l'Ambassade des Etats Unis. Il fait immédiatement dresser une tente de fortune dans la cour de l'Ambassade, où il opère avec du matériel de campagne arrivé d'Orléans sur l'ordre du président Mitterrand. A ce titre, il reçoit la plus haute distinction américaine, la Croix de la Valeur Militaire avec Etoile de bronze, la « Navy Commendation Medal ». Depuis, quand le Général André arrivait aux USA, les autorités se mettaient au garde à vous. Rapidité, précision, maitrise caractérisaient ce chirurgien d'exception, qui a donné des conférences dans le monde entier. En 2006, à l'occasion du 90ème anniversaire de la Bataille de la Somme, il est intervenu devant le Prince Charles d'Angleterre auquel il a expliqué la nécessité d'opérer sur place en urgence et sans transport.

A ce parcours professionnel mené à marches forcées s'ajoutent plus de 300 communications écrites et orales, sans parler de sa Présidence du Jury de l'Agrégation.

Justes reconnaissances de la République française, le Médecin Général trois étoiles André était Officier de la Légion d'Honneur, Commandeur de l'Ordre National du Mérite sans oublier la Croix de Commandeur avec Epée de l'Ordre de Malte, etc.

Il avait aussi son jardin secret : passionné d'art, en particulier de la peinture des XVIIIème et XIXème siècles, il était encore Champion de cross-country, le sport s'ajoutait aux disciplines qui ont guidé sa vie entière.

Sur la Butte, on pouvait le croiser quand il l'escaladait pour venir participer aux activités de la République de Montmartre, dont il fut le Médecin Chef aimé et admiré de tous.

Un Médecin Général Inspecteur des Armées françaises, un soldat au sens le plus noble du terme dans la lignée de Dominique Larrey. Un humaniste dont la République Française et la République de Montmartre s'honorent, nous a quittés.

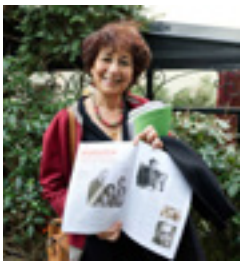
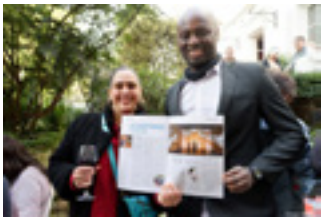
Montmartre en Revue présente à sa famille, ses amis, ses collègues toutes ses condoléances les plus attristées. Il restera dans notre cœur et notre mémoire une figure d'exception dont nous avons eu l'honneur d'être l'ami.

Marie-France Coquard

UNE APRÈS-MIDI CHAMPÊTRE SUR LA BUTTE

pour la parution du n° 14 de Montmartre en revue, spécial centenaire de Charles Aznavour, le premier magazine à célébrer l'anniversaire du grand Charles, un numéro collector… Que les invités ont découvert dans les superbes jardins de l'Hôtel Particulier Montmartre, où les accueillait Oscar Comtet pour un joli moment de convivialité bucolique, une ambiance qui donnait à tous le sentiment d'être parti en week-end…









Photos : Jean Rauzier

Vous retrouvez *Montmartre en Revue* sur les réseaux sociaux et sur notre site

montmartre-en-revue.fr

et vivez en direct l'actualité de notre village.
Nous vous y donnons rendez-vous.

Pour recevoir votre magazine par la Poste dès sa sortie et lui apporter votre soutien :

Je souhaite recevoir

Montmartre en revue

par la Poste

Je m'inscris en ligne sur
www.montmartre-en-revue.fr

ou vous adresse le bulletin ci-contre par courier à
Montmartre en Revue – chez Immopolis
2 place Marcel Aymé – 75018 Paris

Je vous apporte mon soutien et règle la somme de ..... €

☐ par **chèque** à l'ordre « Les Publications de la Butte »

☐ ou **virement** : IBAN : FR76 3006 6106 1100 0203 2960 221
BIC : CMCIFRPP – Bénéficiaire : « Les Publications de la Butte »
2 place Marcel Aymé – 75018 Paris

☐ Madame ☐ Monsieur

Nom : .....

Prénom : .....

Adresse : .....

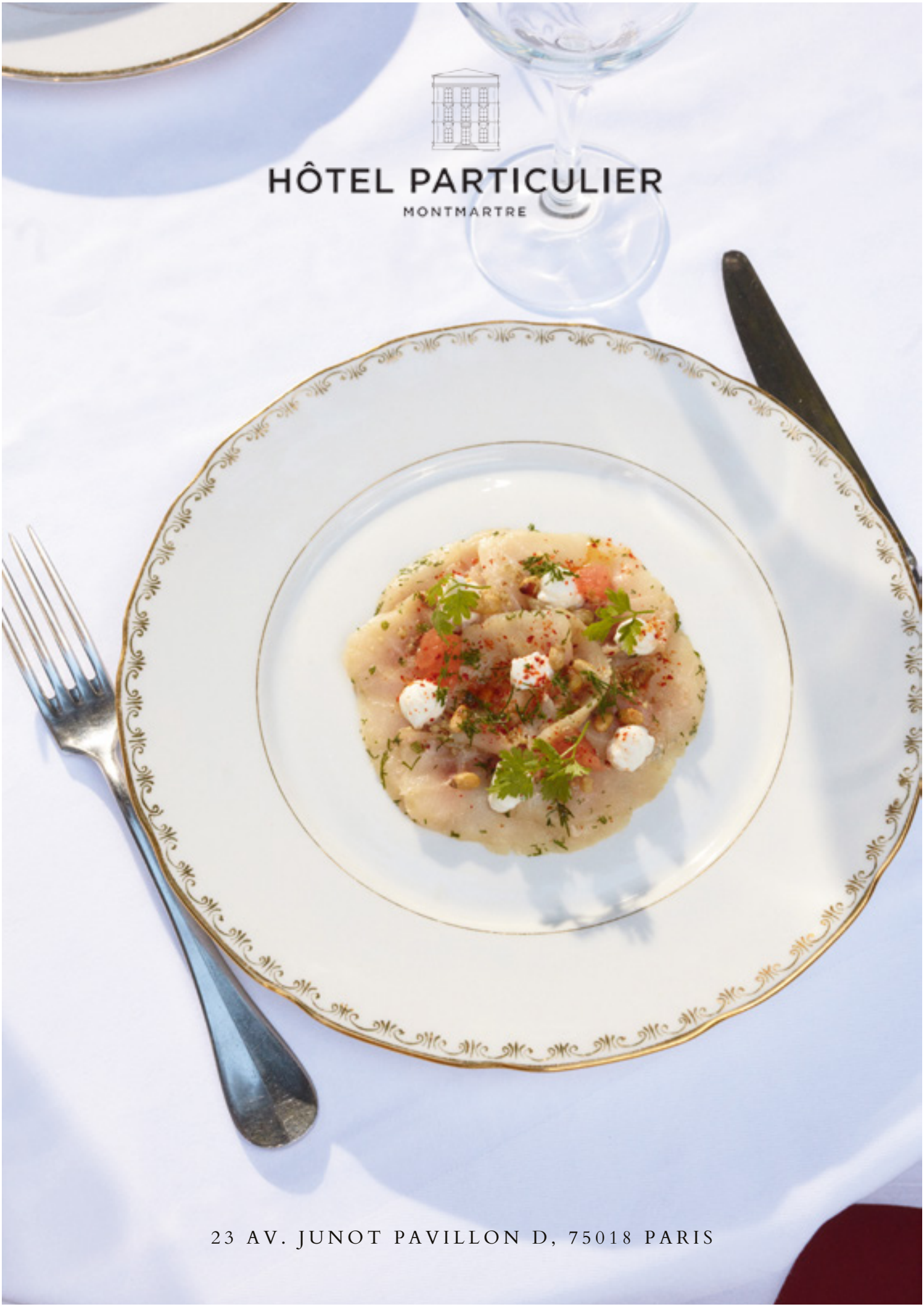
.....

Téléphone : .....

Portable : .....

Courriel : .....

Pour toute question :
contact@montmartre-en-revue.fr



HÔTEL PARTICULIER

MONTMARTRE

23 AV. JUNOT PAVILLON D, 75018 PARIS



EXPERT DE L'IMMOBILIER SUR MONTMARTRE DEPUIS PLUS DE 30 ANS

iMMOPOLiS

— DEPUIS 1989 —

LA SIGNATURE DE L'IMMOBILIER

immopolis.fr